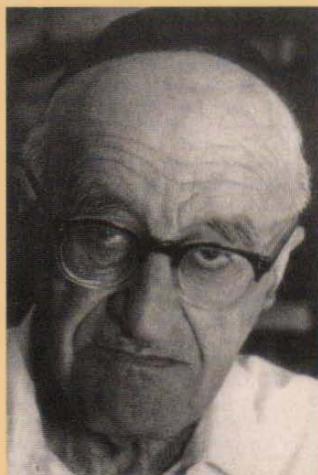


YESHAYAHOU LEIBOWITZ

Israël et judaïsme

Ma part de vérité



Entretiens avec Michaël Shashar

Préface et traduction de Gérard Haddad

DESCLÉE DE BROUWER

Israël et judaïsme

Depuis la fin de la guerre des Six Jours, voici plus de vingt ans, la voix prophétique de Yeshayahou Leibowitz ne cesse d'interpeller la mauvaise conscience de la société israélienne. Sans répit, cet intellectuel et scientifique de premier plan réclame avec une violence passionnée le retrait d'Israël des territoires occupés et l'incite à séparer clairement État et judaïsme. Mémoire du sionisme et de la tradition juive issue d'Europe orientale, il n'hésite pas à bousculer les tabous et à briser les vérités toutes faites. Interrogée ici par le journaliste Michaël Shashar, cette haute figure israélienne livre pour la première fois au public français ses convictions profondes sur le devenir du judaïsme et d'Israël, et donc, plus largement, sur celui de l'humanité.

Né à Riga (Lettonie) en 1903, Yeshayahou LEIBOWITZ est l'un des intellectuels les plus marquants de la société israélienne. Après des études de chimie, médecine, philosophie et théologie, il a occupé différentes chaires à l'Université hébraïque de Jérusalem et joué un rôle clé dans la direction de l'*Encyclopédie hébraïque*.



9 782220 033631

148 F

72706
Maquette : I. de Moucheron
© Photo Tribune juive

Du même auteur
(en langue française)

Judaïsme, peuple juif et État d'Israël (traduction partielle), Paris,
J.-C. Lattès, 1985. Traduction de Gabriel Roth.
La foi de Maïmonide, Paris, Le Cerf, 1992. Traduction de David
Banon.

Yeshayahou Leibowitz

Israël et judaïsme

Ma part de vérité

Entretiens avec Michaël Shashar

Traduction de l'hébreu, préface et notes de Gérard Haddad
(avec la collaboration de David Banon et Yvan Haddad)

DESCLÉE DE BROUWER

Yehoshua ben Joseph

Ma Dan de Yehoné

Ma Dan de Yehoné

Ma Dan de Yehoné, traduit de l'hébreu par Michaël Shashar, Paris, J.-C. Laffont, 1987, Traduction de Michaël Shashar.

Le titre de Michaël Shashar est une référence à David Ben-Gurion.

Traduction de Michaël Shashar, Paris, J.-C. Laffont, 1987, Traduction de Michaël Shashar.

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en hébreu sous le titre *Al Olam ou-Mloho*.

© 1987, Keter Publishing House Ltd, Jérusalem, Israël

● Desclée de Brouwer, 1993
76 bis, rue des Saints-Pères, 75007 Paris
ISBN 2-220-03363-5

*A la mémoire de mon père,
Dr Shimon SHERESHEVSKY,
qui guérit les malades et soutint les faibles,
homme de cœur et de charité qui poursuivit
la paix, et mourut le 5 Sh'vat 5747, pendant
la rédaction de ce livre.*

Avec grand amour, douleur et nostalgie.

Michaël SHASHAR

Il y a beaucoup de travaux que deux personnes ensemble mènent à bien, et qu'un homme seul ne commencerait même pas.

RACHI, sur Ecclésiaste 4, 9

© 1995, Éditions du Cerf, Paris
Tous droits réservés

Il y a beaucoup de travaux que deux personnes ensemble mènent à bien, et qu'un homme seul ne commencerait même pas.

RACHI, sur Ecclésiaste 4, 9

Il y a beaucoup de travaux que deux personnes ensemble mènent à bien, et qu'un homme seul ne commencerait même pas.

RACHI, sur Ecclésiaste 4, 9

Il y a beaucoup de travaux que deux personnes ensemble mènent à bien, et qu'un homme seul ne commencerait même pas.

RACHI, sur Ecclésiaste 4, 9

Note préliminaire

Après avoir relu la version définitive de cette traduction, Yes-hayaou Leibowitz a souhaité que plusieurs mots hébraïques du texte original soient conservés et expliqués dans une note introductive.

— *Torah*: *stricto sensu*, le Pentateuque. Dans la littérature juive, ce terme possède un sens plus large qui englobe la Bible hébraïque (*Tanach*), le Talmud, ainsi que leurs commentaires autorisés — au premier rang ceux qui concernent la *halacha*.

— *Halacha*: corpus formel et global des règles et préceptes (*mitzvo*) du judaïsme. Les deux ouvrages les plus importants de la littérature halachique post-talmudique, sont le *Michne Torah* de Maïmonide et le *Shoul'hane Aroukh* de Joseph Caro.

— *Mitzva*: traduit généralement par Commandement.

Les notes du traducteur (Ndt) utilisent à plusieurs reprises le glossaire de l'édition hébraïque établi par M. Shashar.

Les notes précédées de la mention T.B. renvoient au Talmud de Babylone.

Les citations bibliques ont été reprises à la traduction de la Bible du Rabinat français (trad. Zadoc Kahn).

Il a fallu se résoudre à réduire légèrement l'ouvrage. Plutôt que de sacrifier des fragments du corps du texte, on a préféré alléger l'introduction et retirer la postface de l'édition hébraïque — toutes deux de M. Shashar — qui s'adressaient au public israélien.

Je dois des remerciements chaleureux à Jacqueline Bigeargeal qui a relu l'ensemble de cette traduction.

Ce livre ayant été écrit voici plusieurs années, certains de ses passages peuvent apparaître parfois décalés par rapport à l'actualité. L'ensemble du texte n'en reproduit pas moins entièrement la pensée de l'auteur face à la situation présente de l'État d'Israël.

G. H.

Préface

Yeshayahou Leibowitz, un Prophète ?

par Gérard Haddad

Le monde juif connaît l'ivresse des faux optimismes. Depuis un demi-siècle, il multiplie les succès aux allures de miracle. Création d'un État reconnu par la communauté des nations, fort d'une armée réputée parmi les meilleures du monde. Renaissance de la vieille langue ancestrale. De nombreux intellectuels retrouvent le chemin des textes et des coutumes traditionnels, interviennent ès-qualité dans les débats confus de notre temps. Lentement, le terrible chagrin laissé par la guerre est peu à peu surmonté.

Et voici que de Jérusalem, un cri nous parvient pourtant : « Tous ces triomphes ne sont qu'illusion ou masque. Le judaïsme traverse la crise la plus grave de son histoire. Existe-t-il même encore ? »

Depuis juin 1967, dès le lendemain même du triomphe de la guerre des Six Jours, quand une vague d'enthousiasme national soulevait les tréfonds du peuple juif, sioniste ou pas, cette voix parcourt sans trêve les rues des villes d'Israël. Il s'est trouvé en effet, ce jour-là, un homme, un seul, sioniste convaincu de surcroît, pour faire, tel Jonas, ce diagnostic surprenant : *Cette victoire est un des plus grands désastres de notre histoire. Quittons sur-le-champ, sans attendre une journée, ces territoires qui causeront notre ruine.*

Ce tabat-joie, cet empêchement d'exaltation nationale, s'appelle Yeshayahou Leibowitz, vieillard ou éternel jeune homme. Avec l'incroyable énergie de ses quatre-vingt-dix années, jour après

jour, dans les bourrasques du climat et de la politique, il manifeste dans les rues ou sur les tribunes, pour qu'advienne enfin ce partage libérateur et, avec lui, la paix. Peu à peu, juifs et Arabes se mettent à écouter cette grande conscience qui assure déjà que le pire n'est pas certain. « Ce sang d'enfants arabes tués dans l'Intifada », me dit-il avec douleur au cours de notre premier entretien, « est une tache sur notre histoire qui ne s'effacera jamais. » Il en avait manifestement perdu le sommeil.

Mais qui est Yeshayahou Leibowitz ? Sans doute, le plus grand penseur actuel du judaïsme. Celui qui pose avec le tranchant le plus vif cette question — essentielle pour quelques millions d'hommes, mais qui concerne peut-être l'humanité entière — : qu'en est-il aujourd'hui du judaïsme ? Quelle signification, qui ne serait ni creuse ni bavarde, conserve le signifiant *juif* ? Leibowitz serait donc un théologien, un philosophe ? C'est là que la difficulté commence. S'il fallait se risquer, avançons qu'il s'agit d'un nouveau Docteur Faustus. Mais un Faust qui aurait gardé la foi et nous livrerait cet ultime message : le service du Dieu d'Israël est le seul objectif digne d'occuper l'unique existence que chaque homme possède.

Cette foi ne clôtüre pas. Elle ouvre. Et d'abord les portes du savoir. Car Leibowitz est un des rares esprits véritablement encyclopédiques de ce siècle, capable de débattre de physique quantique, de maîtriser les dernières découvertes de la physiologie du cerveau, de fredonner de mémoire toute la 3^e Symphonie de Beethoven ou *Tristan et Isolde* de Wagner, d'analyser les péripéties de l'histoire d'Athènes, et d'arpenter les dédales de la littérature rabbinique. Il a été successivement, titulaire de la chaire de biochimie, puis de neurophysiologie à l'Université de Jérusalem. Esprit encyclopédique au pied de la lettre, il a dirigé d'une poigne de fer, vingt ans durant, la composition de la grande *Encyclopédie hébraïque*. La retraite venue, il se consacre, toujours à la même Université, à l'enseignement de la philosophie et de la théologie qu'il marque d'une empreinte décisive, en un effort dont le peuple juif avait perdu le souvenir depuis le grand Maïmonide, référence et modèle omniprésent. En contrepoint, durant toutes ces années, il ne faut pas oublier son action politique concrète et constante. Cet immense

savoir, cet impressionnant appareil conceptuel, Leibowitz l'a mis au service de la grande question de son existence : *qu'est-il arrivé au judaïsme ?* Comment la fièvre nationaliste a-t-elle pu ainsi le gangrener ? Quelles sont ses chances de survie ?

La renommée de Leibowitz ne parvient que tardivement au public français. Comme si un barrage avait été dressé contre la diffusion de sa pensée. A commencer par les cercles intellectuels juifs français, traditionnels aussi bien que laïcs, qu'un tel éveillé prend à contrepied. On a lu avec peine, dans un récent ouvrage, les propos de Levinas, en contresens total, sur ce point.

Ce retard a aussi des raisons plus objectives. Leur analyse permet de saisir certains grands axes de cette pensée complexe.

La première raison, Leibowitz nous la donne lui-même dans cet ouvrage. Des intérêts trop multiples, une pensée protéiforme s'étendant sur un spectre de disciplines proprement inouï, ont paradoxalement dressé un sérieux obstacle à la production sous forme cohérente de la grande œuvre qu'il porte en lui et dont il faut retrouver les fragments éclatés. Il n'est pas de ces penseurs qui, leur vie durant, vont et reviennent en un même sillon, avec pour secret désir de se forger un nom — désir qui compte sans doute parmi les vanités énumérées par l'Écclésiaste.

La seconde raison qui explique la difficulté d'approche de l'œuvre hors d'Israël, son contexte d'origine, rejoint la précédente. Leibowitz appartient à cette lignée de penseurs, de Socrate à Lacan, sans oublier la totalité des Maîtres du Talmud, qui, dans leur enseignement, privilégient la parole, l'interpellation et le dialogue à l'écrit. En apparence ses ouvrages sont nombreux. Cependant, l'examen montre qu'il s'agit souvent de publications ayant fait suite à des conférences, des séminaires, des causeries radiophoniques d'ampleur inhabituelle (citons le remarquable texte *La Foi de Maïmonide*, publié en français aux éditions du Cerf, complément indispensable du présent ouvrage), d'articles divers. La préférence donnée à un tel mode d'expression exige une grande clarté qui, parfois, habille mal une réflexion complexe et dialectique parce qu'elle y taille des raccourcis surprenants. Elle donne du même coup à la pensée

de Leibowitz, profondément cohérente, un aspect de permanent paradoxe. Leibowitz n'a pas produit un de ces traités philosophiques qui, malgré leur aridité, permettent à qui le souhaite de mieux saisir les articulations d'une doctrine. Nous voilà donc condamnés à une course essoufflée après des développements qui semblent sans cesse échapper.

Troisième difficulté, cette même pensée semble marquée, irrémédiablement, de particularisme confessionnel. Elle interroge, en effet — ce qui semblait jusque-là réservé aux cercles rabbiniques — le corpus des rites religieux juifs, la *halacha*. Il faut du temps et un sérieux effort au lecteur ignorant ces arcanes pour découvrir la fonction de ce point d'appui, véritable base de départ pour de fulgurantes interrogations spirituelles. Ces pensées concernent, bien entendu, l'état actuel du judaïsme, mais aussi bien celui du monde et ses problèmes.

Une réflexion actuelle sur le judaïsme ne peut, après Leibowitz, faire l'économie ni de Duns Scott ni de Kant ni de Hegel. Que nous sommes loin, avec lui, de l'esthétisme frivole d'un grand nombre de nos intellectuels.

Comme aux temps talmudiques, ou ceux de Cordoue, le particularisme juif redevient avide de dialogue avec les discours du temps, quand ceux-ci se montrent également, chacun à leur manière, en quête de vérité.

Le quatrième obstacle à l'abord de Leibowitz tient à son style « radical », pour reprendre l'expression de Shashar, c'est-à-dire sa patole d'une violence inouïe, dont nous n'avons pas coutume en nos régions. Le lecteur est vite frappé par la véhémence leibowitzienne, par l'emploi fréquent du mot « haine » qui a si mauvaise presse en Occident. Comme si ignorer, refouler ce sentiment le plus violent qui habite les hommes, le rendait moins ravageur que son clair aveu. Sans doute, celui qui connaît l'homme Leibowitz se demande si pour lui ce mot a le sens couramment admis. En tout cas, il suffit de noter que ce « sentiment » ne vise jamais des individus singuliers, mais des doctrines. Le combat pour la vérité requiert de la pensée l'emploi de toutes ses armes, à la condition expresse de les déposer dès que l'on s'adresse à la personne qui porte cette pensée.

Deux exemples suffiront. Le premier concerne Kant. Leibowitz considère le kantisme — ambition proclamée d'édifier une

éthique faisant l'économie de toute transcendance — comme le système philosophique le plus redoutable rencontré par l'homme de foi. On notera avec surprise au temps suivant, l'admiration, l'estime même, que Leibowitz porte à cet adversaire, et la véritable intimité intellectuelle qu'il entretient avec lui.

Il faut replacer dans ce contexte — et nullement pour l'atténuer — la « haine » que Leibowitz proclame sans cesse à l'égard du christianisme. Mais jamais à celui des chrétiens ! Il a pour vieux complice à la chaire de philosophie de Jérusalem, un dominicain, le père Marcel Dubois. On ne compte plus les débats publics qui les ont opposés-réunis. Par un curieux retournement, Leibowitz est sans doute aujourd'hui le penseur juif qui intéresse le plus vivement les théologiens allemands ou hollandais.

Mais, plus étrange encore — et peut-être plus éclairant — est l'admiration que Leibowitz porte au théologien majeur de ce siècle, Karl Barth. Pour deux raisons, nous dit-il. D'abord... parce que Barth « haïssait » le judaïsme, cette « synagogue de la mort ». Mais aussi parce que, simultanément, Barth s'est posé en défenseur intraitable des juifs contre les nazis. Et d'une manière si rigoureuse qu'il refusa, après la guerre, de retourner dans son pays, l'Allemagne. Paradoxe ? Non. « Nous ne naissons ni dans le judaïsme ni dans le christianisme, ni dans l'Islam, nous naissons dans l'humanité ! » a dit un jour Leibowitz. Christianisme et judaïsme sont définitivement irréductibles à ses yeux, ce qui ne retire rien à la fraternité entre juifs et chrétiens. En ces temps de montée des haines, la leçon — en sa difficile saisie — revêt une portée considérable. Elle est la seule issue au piège psychologique du racisme¹.

Au vrai, la violence leibowitzienne n'épargne personne. Elle prend pour première cible son propre camp. Ce sioniste de la première heure, et sans se démentir jamais, a osé préférer devant les siens, rescapés de la Shoah, les cruelles expressions de « judéo-fascisme », de « judéo-nazisme », à l'encontre de certains courants politiques israéliens. Il n'a pas hésité à com-

1. Sur ce point, il m'a fallu réviser d'urgence l'analyse faite en mon ouvrage *Les Bibliochastes* (Paris, Grasset, 1991).

parer la situation dans les territoires de Cisjordanie à celle de la Tchécoslovaquie (mais pas de la Pologne) après l'invasion nazie. Il a osé comme le chirurgien ose le scalpel. Avec cette conviction tragique que son prestige moral, unanimement reconnu, l'y autorise. La violence du verbe aurait-elle une vertu pédagogique, thérapeutique, *prophétique*? Il faut l'admettre. Lui-même n'hésite pas à évoquer Amos qui prophétisa, le cœur brisé, la destruction de Jérusalem, la cité tant aimée. Leibowitz, le lecteur attentif ne manque pas de le noter, manifeste fierté et amour pour sa nation et ses réalisations. Il proteste contre les journalistes qui traitent l'État d'Israël de fasciste. Mais jamais, au grand jamais, il ne considère cet amour, sentiment naturel voire tendance biologique, en une *valeur* qui transformerait le sentiment national en nationalisme, ce plus court chemin vers la bestialité. Cet amour-là, donc, il faut lui tenir la bride courte.

Mais continuons dans cette exploration de la violence leibowitzienne. Juif orthodoxe, il a osé contre la communauté orthodoxe les critiques qu'aucun laïc ne se serait permis : dégénérescence, trahison, putréfaction. Comme homme, il porte contre le genre masculin les attaques que peu de féministes ont proférées. Le statut de la femme, depuis l'origine et y compris dans le judaïsme, est une des causes du malheur humain. La révolution féminine est la plus grande révolution de tous les temps. Voilà qui cadre mal avec le profil supposé du juif traditionaliste !

Devant cette phrase, sans cesse martelée : « Je me déclare traître à toutes les valeurs que partage cette société », le lecteur penserait que Leibowitz est un marginal de la société, comme le fut Sartre juché sur l'historique tonneau de Billancourt, ou Thomas Bernhard hurlant à la mort, à la fin de sa vie, sa haine de l'Autriche.

Erreur. Nous touchons là à ce qu'il faut bien appeler le mystère Leibowitz, sa *centralité*. Leibowitz participe activement, aujourd'hui encore, à la vie intellectuelle et médiatique, donne des causeries à la télévision ou à la radio — en particulier celle de l'armée —, intervient dans la presse. On notera son témoignage : dans les plus sombres moments du nationalisme triomphant, quand lui-même, quasi seul, appelait carrément à la

révolte, à la désertion, il n'essuya jamais de menace, ne fut jamais importuné. Pourtant, chacun peut le croiser quotidiennement dans les rues de Jérusalem, son adresse est connue de tous qui peuvent sonner à son rez-de-chaussée. Mais le respect qu'il suscite est tel que l'on s'écarte devant lui, on se presse en silence, qu'on soit de gauche ou de droite, à ses conférences, on demande son avis dans les plus hautes sphères politiques. Cela ne fait de doute pour personne : cette voix ne jaillit que de l'intérieur d'une société dont elle est partie intégrante.

Plus encore. L'Israélien est convaincu, dans le secret de son cœur, qu'il retrouve véritablement en Leibowitz cet homme d'une trempe disparue qui obsède sa mémoire : le Prophète. Mais l'expérience prophétique a-t-elle jamais déserté le peuple juif? Maïmomide n'en a-t-il pas définitivement éclairé la nature? Non pas une irruption de Dieu dans le quotidien des hommes, mais l'ascension de certains êtres d'exception à la connaissance divine?

Voilà que soudain l'image se renverse. Cet homme qui semble s'opposer à toutes les composantes du monde juif, cet apparent diviseur, se révèle le point de rencontre entre droite et gauche, entre pratiquants et laïcs. Au-delà, n'est-il pas un pont entre juifs et Arabes, entre juifs et chrétiens? Et si Leibowitz rencontre chez ceux qui le connaissent une affectueuse indulgence pour les éclats de son verbe, c'est parce que la rigueur de la pensée et de l'éthique, Leibowitz les applique d'abord à sa propre vie. L'existence de cet homme, qui connut par sa naissance le confort et l'aisance, se conforme à un ascétisme laïc et discret où la place du sommeil et du repos sont réduits à leur plus stricte expression. Sa générosité a parfois, dans le secret, des gestes bouleversants. Il a enfin traversé le deuil de deux de ses fils, espoirs de la science israélienne, avec la dignité des Maîtres du Portique.

Tel est l'homme que Michael Shashar, ancien secrétaire de Moshé Dayan, ancien Consul d'Israël à New York, aujourd'hui journaliste et essayiste, eut l'idée d'interviewer en 1986. Pendant un an, il lui a posé toutes les questions qui tourmentaient son esprit et qui, au-delà, préoccupaient toute la société israélienne. Il en a tiré ce livre qui connut en Israël un immense

succès, livre qui constitue probablement, dans sa forme simple et directe, la meilleure introduction à l'univers leibowitzien.

Gérard HAQOAB

Notre biographie

Yeshayahou Leibowitz est né à Riga (Lettonie) en 1903. Il fit ses études supérieures en Allemagne (partiellement en Suisse) où il étudia la chimie, la médecine, la philosophie et la théologie. Après avoir épousé Grete Winter, docteur en physique, il s'installe en 1934 en Palestine, où il occupera différentes chaires à l'Université hébraïque de Jérusalem. Il a participé au combat de la communauté juive pour son indépendance. Après la guerre des Six Jours (1967), il se dresse contre la politique d'annexion des territoires de Cisjordanie.

Il est le frère de Nehama Leibowitz, professeur à l'Université de Tel Aviv, célèbre pour son érudition et ses commentaires bibliques. De brûlantes polémiques les ont opposés.

Outre son œuvre scientifique, et son rôle dans la direction de l'*Encyclopédie hébraïque* (en hébreu), il a publié de nombreux ouvrages, encore inédits en français.

Introduction

par Michaël Shashar

Yeshayahou¹ Leibowitz ! Nombreuses de ses opinions peu banales — souvent provocatrices — sont largement connues du public israélien. On sait peu de chose, cependant, de sa personnalité, de son enfance, de son action passée et présente. Ce sont elles (mais pas seulement) que j'ai souhaité révéler dans ce livre.

Cet ouvrage est le fruit de dizaines d'heures de conversation à deux (parfois à trois, quand son épouse se joignait à nous) qui se déroulèrent en 1986-1987. Elles portaient sur tout sujet possible et imaginable. On peut dire, sans exagérer, que pendant ces nombreux mois j'ai vécu très intensivement avec Leibowitz. Que je marche, en me couchant ou en me levant, surgissaient en mon esprit des questions, des problèmes variés, et immédiatement je m'interrogeais : qu'en penserait Leibowitz ? Je rédigeais ces questions, et quand il s'en accumulait vingt ou trente (concernant tous les domaines de la vie, que ce soit celui des relations de la religion avec l'État, les problèmes passés et présents du peuple juif, les problèmes médicaux, cinématographiques, littéraires ou scientifiques, l'évocation d'individus ou de sujets personnels, je demandais à le rencontrer.

Mes rencontres avec Leibowitz se déroulaient dans son modeste appartement de Jérusalem, dans son bureau envahi de

1. Yeshayaou : Isaïe en français.

livres sur le judaïsme et la philosophie, ou dans son cabinet de travail à l'Université hébraïque, dans le bâtiment de la Faculté des sciences de la nature, rempli lui aussi de livres de sciences exactes. (Rappelons-le, Leibowitz est professeur de chimie). Elles duraient deux à trois heures. Elles furent entièrement enregistrées sans que cela ne nous ait dérangés, comme cela se produit parfois. Après avoir transcrit l'enregistrement, je soumettais le manuscrit à l'accord de Leibowitz... Le travail d'édition et de relecture fut accompli par Avi Katzmann — et c'est ici l'occasion de lui témoigner mes remerciements pour cette collaboration.

Dans leur forme actuelle et malgré les suppressions, peu nombreuses, la vigueur des propos n'a été atténuée en aucune manière. Ils ne peuvent être plus leibowitziens, comme le lecteur s'en rendra compte dès la première page.

Les choses dites ici sont dures, parfois mêmes très dures. Elles furent pour moi, dures et douloureuses. Mais je n'ai rien changé et rien atténué, ni à leur forme ni à leur contenu, pour mieux transmettre l'atmosphère de ces rencontres, et surtout le message d'un des rares hommes de notre société qui proteste sur la place publique, sans fard ni déguisement, sans crainte et sans partialité. Ces paroles, malgré leur violence, furent dites dans le jaillissement du cœur, un cœur plein d'inquiétudes, et j'espère qu'elles atteindront le cœur du lecteur de la même manière, qu'elles dérangeront, fût-ce partiellement, cette tranquillité et cette insouciance qui nous atteint tous. Il serait très facile d'écarter ce discours d'un revers de main, comme s'il s'agissait de quelque chose de démoniaque, sinon par son contenu, du moins par son style violent, leibowitzien. Mais celui qui agirait ainsi pécherait d'abord envers lui-même. Il ferait bien mieux d'y réfléchir sérieusement, comme le fait, chaque jour sans exception, celui qui a prononcé ces paroles.

Que cela provoque colère, rancune, tristesse profonde, il faut bien reconnaître que Leibowitz, au cours de dizaines d'années, a marqué de son empreinte profonde notre société. Certains l'admettront ouvertement, d'autres le nieront, mais eux-mêmes, sans le reconnaître, en ont été influencés.

Parce que, plus qu'aucun autre de nos penseurs, il a stimulé une incessante réflexion sur les principes et les fondements

de notre vie. La conséquence en fut, il n'est pas exagéré de le soutenir, que beaucoup de nos dirigeants, même quand ils ne le reconnaissent pas publiquement, modifièrent leur position. Cette affirmation vaut particulièrement dans les domaines de la pensée religieuse et de la pensée politique. Quel autre homme en notre société peut se targuer d'une pareille réussite ?

Ceci encore. Leibowitz, selon moi, est tout simplement incapable de haïr son prochain, même quand il est en totale opposition de pensée avec lui. (Ce qui est le cas de la majorité des personnes qu'il a rencontrées.) Malgré l'impression qu'il donne d'être un individu querelleur, voire amer, c'est un homme bon au sens simple et premier de ce mot. Nos conversations furent fréquemment dérangées par des appels téléphoniques de gens qui l'insultaient, l'injuriaient et le haïssaient, eux, vraiment de haine violente. Mais lui s'entretenait avec chacun d'entre eux, comme un homme doit parler à son prochain, et prenait en considération leurs arguments, bien que, selon moi, ils en étaient indignes. Mais Leibowitz vit dans le monde de la pensée et des idées avec une rare intensité, que peu de gens parviennent à connaître. Dans ce monde-là, il déploie, outre la froide analyse logique, de puissants sentiments de haine et d'amour.

Rien d'autre ne compte que sa propre vérité. De la même façon, aujourd'hui encore, ayant atteint depuis longtemps l'âge canonique, il n'hésite pas à s'exposer en public, et à manifester avec des étudiants arabes et des gens de l'extrême gauche contre le meurtre d'enfants arabes dans les territoires. De telles manifestations exigent, dans l'atmosphère qui règne dans le public juif, un courage que peu d'entre nous possèdent.

Sa participation à la vie publique, pas seulement à la vie intellectuelle et universitaire, est connue. Aucun autre intellectuel de notre société, semble-t-il, ne peut lui être comparé sur ce point. On se demande souvent : « Mais d'où viennent donc à ce vieil homme la force et le temps de participer à des activités aussi nombreuses, "petites" ou "grandes" ? »

La maxime hébraïque qui dit que « l'homme adonné à la vérité a du temps libre pour chaque chose, tandis que l'homme

qui s'occupe de toute chose, n'a de temps pour aucune » semble avoir été « cousue » aux mesures de Leibowitz. Il veille à son emploi du temps qui débute, aux premières heures du matin, par la prière en commun à la synagogue, et se termine tard le soir sans aucun repos l'après-midi. Quoiqu'aujourd'hui très âgé, l'homme continue de jouir de la même vigueur mentale et de la forme physique exceptionnelles. Il lui semble donc naturel de continuer à enseigner à l'Université, bien que, formellement, il soit à la retraite depuis longtemps. Il aime particulièrement enseigner l'épistémologie et les relations entre sciences de la nature et de l'esprit. Les étudiants, aujourd'hui comme autrefois, affluent par centaines à ses merveilleuses conférences. Il donne en outre de nombreuses conférences hors de l'Université et répond presque toujours positivement à toute invitation d'enseigner la Torah, fût-ce aux extrémités du pays.

Lorsque j'ai rapporté à un important professeur de l'Université que j'étais occupé par la rédaction de ce livre, il me dit : « *Leibowitz is the most logical but also the most unreasonable person I ever met* » (Leibowitz est la personne la plus logique mais aussi la plus déraisonnable que j'aie jamais rencontrée). Je suis tenté de partager quelque peu cette opinion. Néanmoins, ou à cause de cela, c'est une personnalité incomparablement fascinante. J'ai eu la chance, au cours de mes années de travail, de passer de nombreuses heures parmi des personnalités et des érudits, et de m'entretenir avec eux. Comptaient parmi eux, David Ben Gourion, Moshé Sharett, Nahum Goldman, Moshé Dayan, Zalman Shazar, Gershom Sholem, le rabbi de Loubavitch et le rabbi Yossef Dov Solovetchik. Aucun ne m'a autant saisi par ses paroles si érudites, si logiques, et à la forme simple, claire et vive, comme Y. Leibowitz. Chaque conversation avec lui fut une grande expérience. Je ressentais à chaque fois, après coup, que j'avais, à cause de ses dures paroles accru aussi bien mon savoir que ma douleur. Vous êtes assis devant lui comme l'élève devant son maître, sans ressentir pourtant quelque sentiment d'infériorité. Sa simplicité, son humilité, sa relation simple et chaleureuse envers tout homme, lui sont aussi très particulières, et je ne connais aucune autre grande personnalité se comportant envers tout homme avec une telle véritable modestie.

Je n'ai pas de mots pour remercier le Pr Yeshayahou Leibowitz pour sa disponibilité sincère et entière, dans sa collaboration à la rédaction de ce livre, le Dr Grete Leibowitz, sa femme, pour la grande hospitalité qu'elle m'a témoignée. Que Dieu prolonge leurs jours en bonne santé et qu'il leur accorde sa vive lumière...

Michaël SHASHAR

Sionisme et État d'Israël

Zionisme et État d'Israël

Le septième jour

Professeur Leibowitz, quel est votre programme politique ?

Je rejette totalement le programme d'autonomie¹ car j'y vois une manœuvre méprisante et hypocrite pour maintenir la domination violente du pouvoir juif sur le peuple palestinien. Par conséquent, je préconise le partage du pays entre les deux peuples.

Selon les frontières de 1967 ?

Sur les détails, on peut discuter. On peut discuter de tout, sauf du principe que nous reconnaissons au peuple palestinien le droit à son indépendance politique. Ce qui implique, *évidemment*, que lui aussi nous reconnaisse. Telle est la signification de la proposition de partage de cette terre entre les deux peuples : l'État d'Israël aux côtés de l'État de Palestine.

Et si les Arabes n'étaient pas prêts à cette reconnaissance ?

Alors, il ne resterait plus d'autres choix que la prolongation de la situation actuelle. Ce qui signifierait la guerre à outrance entre nous et le monde arabe. Il n'y a cependant, actuellement, aucune raison de supposer que les Arabes ne sont pas disposés à cet accord. Quant à *nous*, le fait est que nous n'y sommes pas prêts ! L'État d'Israël ne voulait pas, et ne veut toujours pas la paix. Il veut des conquêtes.

1. Proposé aux Palestiniens par les accords de Camp David (NÖT).

Ne pensez-vous pas qu'il existe un danger, celui de voir les Arabes de Galilée eux-mêmes, demander leur rattachement à l'État palestinien, si celui-ci finalement se crée ?

Tout Arabe vivant dans l'État d'Israël voudra évidemment y être rattaché ! Mais nous parlons de cette situation où les deux parties auront pleinement accepté le partage. De notre côté, nous nous serons résignés à ce que ni Sichem (Naplouse) ni Hebron ni Jenicho n'appartiennent à notre souveraineté. Du leur, ils devront prendre leur parti de ce que la Galilée ne relève pas de leur souveraineté. Sinon il n'y aura pas de solution. Nous irons alors ensemble tout droit vers une catastrophe.

Ben Gourion — malgré tout ce que vous dites de lui² — a déclaré plus d'une fois qu'il voyait dans les frontières de 1967, les frontières définitives (« pour cent ans », disait-il), de l'État d'Israël. Vous ne pouvez pas non plus soutenir que durant les cinquante dernières années il n'a pas existé, du côté juif, des tentatives de dialoguer et de s'entendre avec les Arabes. Il n'est pas vrai que notre camp soit « tout noir » et l'autre camp « tout blanc ».

Ai-je dit un seul mot des Arabes ? Vous m'attribuez ce jugement selon lequel nous serions « noirs » et les autres « blancs ». Pure imagination de votre part ! Mes paroles se rapportent à la période qui commence à partir de 1967. *La guerre des Six Jours a été une catastrophe historique pour l'État d'Israël.* Aujourd'hui encore, nous refusons de négocier avec le peuple palestinien. Qui repoussa la proposition de paix que fit explicitement Sadate ? Moshé Dayan, la personnalité juive alors la plus éminente et la plus représentative de notre État, qui préféra « Sharm-el-Sheik³ sans paix à la paix sans Sharm-el-Sheik ! » Voilà l'aveu explicite que l'État d'Israël n'est pas intéressé par la paix, mais par les conquêtes. Sadate proposa la paix sans même exiger que nous quittions le Sinai — seulement la

2. Y. Lichwitz rédigea un article — très critique — sur Ben Gourion dans un supplément de l'*Encyclopédie hébraïque*, provoquant la colère de nombreuses personnes.

3. Ville stratégique du Sinai, qui permet de contrôler une partie du trafic maritime sur la mer Rouge.

rive du Canal de Suez ! Et c'est notre obstination, et elle seule, qui nous a conduits à la guerre de Kippour.

Dans ces conditions, que devrions-nous faire aujourd'hui, selon vous ?

Proposer, comme pour le Sinai, une négociation dont l'objet serait : Israël veut la paix sur la base d'un partage du pays entre les deux peuples. Mais l'État d'Israël, aujourd'hui, est par essence l'appareil oppressif du pouvoir juif sur un autre peuple. On ne mobilise pas un jeune homme de dix-huit ans dans l'armée israélienne pour défendre le pays, mais pour imposer la terreur aux populations des villes et villages arabes. Les meilleurs d'entre eux le ressentent d'ailleurs ainsi. Je suis submergé de visites de soldats et de jeunes officiers qui me disent ne plus pouvoir supporter cette situation.

Vous avez défini la guerre des Six Jours comme une catastrophe. Quand êtes-vous parvenu pour la première fois à cette conclusion ?

Le septième jour. Le lendemain de la guerre de Six Jours. Immédiatement. De nombreuses personnes me rappellent aujourd'hui ce que je déclarais alors, à savoir que les services d'espionnage et de sécurité, la police secrète deviendraient les institutions centrales de l'État d'Israël. Pour que le système d'oppression de l'État juif sur un autre peuple fonctionne, vous devez faire du *Shin-Bet*⁴ le centre de la réalité politique.

Vous disiez alors que la conquête — ou la libération — de Jérusalem était riche de signification pour l'histoire d'Israël.

D'un point de vue sentimental. Mais je ne pense pas qu'elle ait une véritable portée au regard de nos valeurs. Que voulez-vous ! L'être humain a aussi des sentiments et n'est pas qu'une machine à penser.

Avez-vous visité Hebron, Bet-Lehem, Jenicho ?

Oui, bien sûr.

Dans un grand mouvement sentimental ?

4. Shin-Bet: services de sécurité intérieure (NdT).

Et pourquoi la visite de ces villes ne m'aurait-elle pas intéressé ?

Et qu'avez-vous ressenti ?

Rien du tout.

Comme un voyage à Honolulu ?

Non. Cela nous touche beaucoup. C'est clair. Ni vous, ni moi n'avons l'intention de jouer aux naïfs. Mais je suis conscient de l'impossibilité d'annexer à notre souveraineté les villes de nos Patriarches.

Vous rendez-vous parfois au Mur ?

Le Mur occidental⁵, tel qu'il se présente aujourd'hui, me fait horreur.

Voulez-vous dire que vous refusez volontairement d'aller au Mur ?

Je me rends de temps en temps à la vieille ville et je vois le Mur de loin. Mais ce qui s'y passe me donne la nausée.

Avant la création de l'État, aviez-vous l'habitude de vous rendre au Mur ?

Oui. Mais il y avait alors un véritable et pur rapport émotionnel au Mur, sans rien qui le disqualifie.

Vous appelez déjà Ben Gourion, Jéroboam fils de Nabat⁶ ?

Je n'ai jamais utilisé ce surnom à propos de Ben Gourion. Mais puisque quelqu'un m'a attribué cette expression, je pose la question : Jéroboam fils de Nabat ne fait-il pas partie intégrante de l'histoire du peuple juif ? L'État d'Israël perd progressivement de sa signification pour ce qui concerne les problèmes existentiels du peuple juif et du judaïsme. Il cesse en fait d'être l'État du peuple juif pour devenir l'appareil de

5. Mur occidental, appelé Mur des lamentations (NdT).

6. Jéroboam, fils de Nabat : premier roi d'Israël après le schisme du royaume de Salomon. Il instaura le culte du Veau d'or dans les villes de Dan et de Bethel (NdT).

l'oppression juive sur un autre peuple. Aucun des problèmes actuels du peuple juif ne peut être traité dans le cadre de l'État d'Israël. Ce traitement se fait peut-être à Brooklyn⁷, d'une manière, certes, qui ne me satisfait pas. Mais là-bas, du moins, on y pose des problèmes. Ici, il faut consacrer toutes les énergies — non seulement matérielles, mais aussi morales — pour maintenir notre pouvoir sur Jenine et Jéricho. L'État d'Israël n'est pas du tout un État qui possède une armée mais une armée qui possède un État.

Aujourd'hui les rapports empreints de respect et d'admiration, voire de sincère sympathie, tels qu'ils existaient vis-à-vis de l'État d'Israël au cours des premières années de son existence ont cessé. Surtout, l'État devient peu à peu étranger à de nombreux juifs, pas vraiment aux pires, du fait que le peuple juif ne retire aucun titre d'honneur de l'existence de cet État. Voyez un peu ce que nous avons fait quand après deux mille ans d'exil nous sommes revenus et avons obtenu l'indépendance nationale !

J'ai reçu, il y a peu de temps, la visite d'un jeune officier, grandi dans le giron de l'éducation kibbourzique humaniste, dont il avait véritablement fait siens et parfaitement assimilé les principes. Il m'a raconté s'être engagé dans l'armée avec tout son cœur, et même avoir suivi des cours d'officier pour servir le peuple de toutes ses forces. Et voilà qu'il s'est retrouvé dans une ville de Cisjordanie avec quelques-uns de ses camarades. Leur tâche était de patrouiller chaque matin dans les rues de Ramallah, les armes américaines les plus perfectionnées à la main. « Nous ressentions véritablement, disait-il, tant l'hostilité avec laquelle les habitants nous regardaient, que leur peur panique. Nous nous demandions : Que faisons-nous ici ? Quel est notre but ? » Jusqu'au jour où se produisit une manifestation — bien entendu illégale, car dans la démocratie israélienne il est interdit aux Palestiniens de manifester. Ce même officier et ses camarades furent chargés de disperser la manifestation. Bien entendu, il fallait éviter de verser le sang, mais les mani-

7. Lieu de résidence des dirigeants de quelques-unes des sectes ultra-orthodoxes, des Loubavitch en particulier (NdT).

festants refusèrent de se disperser. L'un d'entre eux brandit même le drapeau palestinien. On donna alors l'ordre de tirer en l'air et tout le monde s'enfuit. Mais un enfant resta à terre, blessé. Certes, il fut immédiatement transporté à l'hôpital. Mais l'officier eut le cœur brisé. Il se rendit soudain compte que l'éducation qu'il avait reçue, les slogans qu'il avait entendus, tout était mensonge ! Et il venait me demander s'il agirait bien en quittant le pays à la fin de son service.

* Si tu tiens à l'indépendance nationale du peuple juif, lui répondis-je, alors, reste et essaye d'organiser une révolte contre le régime en place. Tu ne pourras rien faire seul. » Il déclara qu'ils étaient nombreux à ressentir les choses de la même façon. « Si tu n'adhères pas à l'idée de cette indépendance ou si tu ne trouves pas en toi la force et l'énergie pour faire quelque chose sur place, alors je ne saurais avancer aucun argument contre ton intention de quitter le pays. »

Que lui est-il arrivé ?

Je ne sais pas. Je suppose qu'il est resté. Il m'avait fait sa déclaration dans un moment d'émotion et de tempête affective. Nous savons aujourd'hui que nombreux sont les enfants des kibboutzim et des mochavim⁸, même des kibboutzim religieux, qui quittent le pays. Je suppose que vous avez lu ces articles à propos d'officiers à la retraite, colonels et généraux, qui se promènent aujourd'hui de par le monde et trempent dans les affaires les plus sordides. Parmi eux, il y en a qui ont servi dans l'armée vingt ans et plus !

Triste !

Mais compréhensible si nous n'avons plus pour toute valeur que le coup de poing juif !

Est-ce que vous ne vous trompez pas par excès d'idéal ? Même du temps du Palmach⁹, il n'y avait pas que des Justes !

8. Kibboutz et mochav sont deux formes de coopératives agricoles caractéristiques de l'esprit pionnier des premières années du sionisme (NdT).

9. Palmach: groupes de combattants juifs à l'époque du mandat britannique et au moment de la guerre d'indépendance de 1948 (NdT).

De grands Justes, non, mais tout de même c'était un autre monde.

Vraiment un autre monde ?

Oui. Je n'idéalise en aucun cas les dix-neuf premières années de l'État d'Israël. Mais il y avait alors des possibilités, des opportunités. Israël était potentiellement l'État du peuple juif. On pouvait supposer qu'il serait le lieu des luttes significatives du judaïsme. Mais à partir de 1967, on décida que l'État d'Israël serait une arène de violence.

Peut-être cette situation découle-t-elle de la composition ethnique de la population ? Aujourd'hui la répartition est suffisamment claire ; à droite les juifs originaires des pays arabes, les séfarades, qui soutiennent le Likoud ; à gauche principalement les ashkénazes qui soutiennent les travaillistes.

Vous rêvez. Les organisations Etsel et Lehi¹⁰ étaient composées de purs ashkénazes.

Certes. Mais l'influence de ces dissidents était alors marginale, parce que la majorité des juifs du pays était ashkénaze.

Elle n'était pas du tout marginale, et, après 1967, leur idéologie fut en fait acceptée par toute la population.

Parce qu'aujourd'hui la population, démographiquement, est devenue majoritairement séfarade.

Non. Parce que l'État d'Israël est devenu un appareil de violence ! Qui a fait naître cette situation en proclamant qu'il n'y a pas de peuple palestinien ? Golda Meïr, l'ashkénaze des ashkénazes. Est-ce notre affaire, est-il de notre compétence de décider si le peuple palestinien existait autrefois où s'il existe aujourd'hui ? Bien des historiens, des sociologues, des intellectuels du monde entier (et mêmes juifs !), nient tout autant l'existence même d'un peuple juif ! De toute façon nous savons ce que signifie le slogan « il n'existe pas de peuple palestinien » : un génocide ! Non dans le sens d'une élimination

10. Groupes terroristes juifs au moment de la guerre d'indépendance (NdT).

physique, mais dans celui de l'élimination de l'entité nationale et/ou politique. Lorsque cette orientation a été fixée, elle ne le fut ni par des séfarades, ni par des Yéménites, ni par des Marocains, mais par les nationalistes ashkénazes ! Druckman et Waldman¹¹ appartiennent-ils aux communautés originaires des pays arabes ? Le Goush Emounim se rattache-t-il à ces mêmes communautés ?

Ces ashkénazes sont les généraux qui sans la troupe n'auraient pas conquis le pouvoir.

Mais ce sont ces généraux qui ont éduqué ce peuple et ont conduit ces foules dans la voie du nationalisme. Pouvez-vous un instant imaginer que les juifs marocains, kurdes et yéménites, se seraient enthousiasmés pour la conquête de Jenine et de Ramallah, ou que l'idée du Grand Israël préexistait en leur esprit ? Affirmer que l'idée du Grand Israël constitue l'essence même du sionisme est un total mensonge ! La relation avec la Terre d'Israël au sens traditionnel existe chez les *Netourei Karta*¹². Ce sont eux les nationalistes au sens traditionnel.

*Il me semble que c'est aussi la position des Religieux Nationaux*¹³.

Non. Il s'agit là d'un nationalisme qui se drape d'un voile de sainteté. De fait, le concept même de « National Religieux » est une abomination !

Quelle fut, autrefois, votre position à l'égard de la proposition de Magnès¹⁴ et Buber d'un État binational ?

Je l'ai totalement repoussée. Que signifierait pour nous un État binational ?

11. Dirigeants du mouvement ultra-nationaliste et religieux du Goush Emounim (NdT).

12. Netourei Karta ou « gardiens de la cité » : secte ultra-orthodoxe rejetant violemment le sionisme et l'État d'Israël (NdT).

13. Parti National Religieux : parti politique sioniste membre de toutes les coalitions gouvernementales depuis la création de l'État (NdT).

14. Magnès : Premier recteur de l'Université hébraïque de Jérusalem (NdT).

Pour les mêmes raisons qu'aujourd'hui : crainte de l'émergence d'une majorité arabe en Israël ?

Non. Qui aurait alors rêvé que nous aurions un jour le pouvoir ? Il appartenait aux Britanniques.

Ils n'envisageaient tout de même pas, en avançant cette idée d'État binational, un protectorat britannique ?

Ils parlaient de quelque chose ressemblant à un dominion britannique. Qui aurait alors pu concevoir l'idée même de souveraineté, qui aurait imaginé que les Britanniques parviendraient ici, que l'Empire britannique se déferait ?

Avez-vous jamais rencontré des Arabes des territoires ?

Non. J'ai par contre été invité un jour par les services scolaires d'Oum-el-Fahem¹⁵ pour discuter du problème judéo-arabe. La discussion se déroula en hébreu et je fus stupéfait par la qualité de l'hébreu qu'ils parlaient.

Il est sûrement meilleur que l'arabe que nous parlons.

Sur ce point, je suis vraiment désolé. Pourquoi n'ai-je pas appris l'arabe quand je me suis installé ici, il y a environ cinquante ans ? J'ai parlé avec eux en toute franchise. Je leur ai dit que je comprenais fort bien leur problème, en tant que ressortissants d'un État, Israël, qui nie au peuple palestinien son droit à l'indépendance. C'est une situation terrible. D'un côté ils sont citoyens israéliens, de l'autre, bien entendu, ils appartiennent au peuple palestinien. Mais là aussi, la solution réside dans le partage du pays. On pourrait imaginer en théorie qu'il existerait dans l'État palestinien la ville juive de Kityat Arba sous législation palestinienne, de même qu'Oum-el-Fahem existe comme ville arabe sous législation israélienne.

Itshak Rabin lui-même a dit une fois dans un éclair de lucidité : « Serait-ce si catastrophique de se rendre à Goush Etzion¹⁶ »

15. Une des plus importantes agglomérations arabes en territoire d'Israël dans ses frontières de 1967 (NdT).

16. Goush Etzion : région à proximité de Jérusalem. Tombée entre les mains de la Jordanie, elle fut reconquise en 1967. De nombreuses colonies et une grande école talmudique (Yéchiva) y sont implantées (NdT).

avec un visa jordanien ? » Si on partage le pays, les habitants de Goush Etzion resteront en place avec leur grande Yeshiva et il y aura là-bas des villages juifs comme il existe des villages arabes dans l'État d'Israël.

Peut-on en déduire que vous n'êtes pas hostile, par principe, aux implantations juives dans les territoires ?

Dans le contexte actuel, je m'y oppose, bien sûr, car ces implantations empêchent le partage. C'est la raison de leur création. Mais si le partage s'effectue et que s'instaure une situation de coexistence entre les deux états, je conçois l'existence de villages juifs de l'autre côté de la frontière. Je pense même que Yamit¹⁷ aurait pu continuer d'exister en tant que ville juive sous gouvernement égyptien, et j'ignore qui ou quoi a rendu cette situation impossible. Qui de nous ou de Sadate ne l'a pas voulu ?

Si vous étiez ministre des Affaires étrangères, prôneriez-vous une politique étrangère neutraliste ?

Nahum Goldman avait avancé cette idée. Aujourd'hui, il est trop tard.

En aviez-vous discuté avec lui ?

Oui. Il m'avait dit sur un ton extrêmement grave qu'au moment de la création de l'État, le jour même où l'Assemblée du peuple vota les deux lois — celle créant l'État et la Loi du Retour — nous aurions dû en ajouter une troisième. Elle aurait déclaré que l'État d'Israël resterait neutre et ne prendrait part à aucun conflit international. Cette loi aurait vraiment donné au nouveau pays son caractère d'État du peuple juif éparpillé dans le monde entier. En effet, un juif, tant qu'il ne s'installe pas en Israël, où qu'il soit, est un citoyen fidèle à son pays : le juif américain à l'Amérique et le juif français à la France. En même temps, pour que notre pays soit celui du peuple juif tout entier sans contredire le principe précédent il doit s'engager à ne prendre part à aucun conflit international.

17. Yamit : ville créée dans le Sinaï par les Israéliens et qui fut rasée avant la restitution du territoire à l'Égypte (NdT).

Je pense que le monde entier aurait compris et accepté cette neutralité liée à la situation particulière du peuple juif. Elle nous aurait valu un respect particulier. C'est une supposition — elle aurait rendu plus facile le compromis avec le monde arabe. Un véritable neutralisme où nous o'aurions soutenu ni l'impérialisme occidental ni l'impérialisme communiste aurait facilité la solution du problème. On ne peut l'affirmer avec certitude, mais dans un tel cas de figure, notre position dans le monde serait, sans aucun doute, différente et l'État d'Israël inspirerait le respect !

Prenons le cas de la Suisse. Elle ne fait pas partie de l'ONU, même si chacun sait quel est son camp. Car au Conseil de sécurité il faut parfois voter pour un camp contre l'autre, et la Suisse s'abstient. Elle est membre de l'UNESCO et d'autres institutions. Telle aurait dû être la position de l'État d'Israël si nous n'étions pas devenus un satellite des USA.

Nos liens avec l'URSS auraient été probablement tout différents. Après tout, nous devons aussi, pour une large part, notre indépendance à l'URSS. C'est Staline qui ordonna à Gromyko de voter pour la création de l'État. Ce qui aurait pu faciliter en outre l'immigration massive des juifs de là-bas¹⁸. Mais les erreurs que nous avons commises sont absolument indescriptibles. David Hacoheh, notre ambassadeur en Birmanie, raconte comment les Chinois, dans les années 50, voulurent établir des liens avec nous. Mais les Américains s'y opposèrent et l'affaire tourna court. Imaginez la situation si nous avions entretenu de bonnes relations avec la Chine ! Et puisque vous évoquez N. Goldman, je vous rappellerai encore ceci : en 1970 déjà, Sadate nous proposa la paix et Goldman était prêt à se rendre en Égypte pour obtenir des précisions, mais Golda Meir refusa. Elle est coupable de la guerre de Kippour.

Avez-vous souvent rencontré Nahum Goldman ?

Dans les dernières années de sa vie uniquement. Il avait encore l'esprit très vif. C'était un juif très intelligent et une

18. Ces propos, rappelons-le, ont été tenus avant que Gorbaïchev n'autorise l'émigration massive des juifs soviétiques, et a fortiori avant l'effondrement de l'URSS et des blocs (NdT).

personnalité très antipathique. Mais il avait compris bien des choses.

Que pensez-vous de Moshé Dayan, qui fut le père de la politique israélienne dans les territoires?

Voilà une belle figure, bien caractéristique de notre réalité socio-historique ! Un homme dénué de toute valeur humaine, au comportement immoral et marqué par le vol de biens publics. Je ne connais même pas une quelconque prouesse militaire à son actif.

A plusieurs reprises pourtant, il manifesta son sentiment à l'occasion d'injustices commises envers les Arabes. Il a même critiqué les services de sécurité. Je peux en témoigner directement.

Il fut la figure représentative du peuple juif de l'État d'Israël durant une période de vingt ans ! Il est vrai, cependant, qu'à la fin de sa vie son prestige et son importance déclinèrent. Possible aussi qu'il ait éprouvé des regrets, donnant ainsi l'impression de se rendre compte qu'il avait choisi une voie erronée. Je n'en suis pas certain car je ne l'ai jamais rencontré. Je parle de l'impression qu'il m'a faite, en tant que phénomène socio-historique. N'est-il pas angoissant de constater que, durant une demi-génération, notre figure emblématique fut justement cet homme ? C'est symptomatique de toute notre situation.

Puisque, comme vous le savez, l'idée d'un retrait unilatéral des territoires est inacceptable pour le gouvernement actuel, quelles sont vos prévisions concernant l'avenir de l'État ?

Si nous continuons dans cette voie, ce sera la destruction de l'État d'Israël dans un délai, non de quelques générations, mais de quelques années. Intérieurement, ce sera le régime de Kahana-Sharon-Raphaël Eytan-Druckman¹⁹, avec des camps de concentration pour les gens comme moi. À l'extérieur, Israël s'embourbera dans une guerre à outrance contre l'ensemble du monde arabe, du Koweït au Maroc. Telle est la perspective pour

19. Nom des principaux dirigeants ultra-nationalistes (NdT).

un avenir proche. La seule et unique solution est le partage du pays entre les deux peuples. Ce qui ne signifie pas du tout que les choses iront forcément bien. Il n'y a jamais de garantie. À partir des leçons du passé on ne peut rien prévoir concernant le futur : c'est l'essence même de l'Histoire. Mais, en ce moment, nous ne discutons pas de ce futur mais du présent. Le partage donne une chance à l'avenir. Tant que l'État d'Israël, dans son abyssale bêtise, sera persuadé que l'aide américaine se poursuivra éternellement, il ne sera pas intéressé par la paix. Aussi connaîtra-t-il le sort du Sud Viêt-Nam qui, lui aussi, crut que l'Amérique le soutiendrait *ad aeternam*.

Tout cela à cause des territoires et des relations avec les Arabes ?

Oui. Le hooliganisme national suscite une atmosphère de violence également dirigée vers l'intérieur. Je crains beaucoup que ne se créent ici des camps de concentration pour les « traîtres » juifs et que des pogroms ne se produisent contre les juifs religieux qui ne seraient pas « nationaux ».

Mais avant 1967 déjà, des membres de l'Hachomer Hatzair²⁰ avaient pénétré dans Mea Shearim avec des matraques pour molester les ultra-orthodoxes qui habitent ce quartier !

Le sentiment national n'avait pas encore, à l'époque, ce statut de Valeur qu'il a actuellement. J'exige aujourd'hui de toute personne honnête qu'elle se proclame, avec moi, traître.

A quoi ?

Traître aux valeurs considérées comme sacrées dans notre pays !

Pas seulement refuser d'être soldat au Liban ?

La guerre du Liban est la conséquence obligée de ce qui a précédé. Nous entrerons aussi en guerre contre la Syrie.

Vous avez des petits-enfants dans l'armée. Ils occupent même des postes importants. En discutez-vous avec eux ?

20. Hachomer Hatzair ou Jeune Garde : mouvement de jeunesse d'extrême gauche (NdT).

Oui.

Et que vous disent-ils ?

Ils ressentent à peu près ce que que je ressens. Ils sont parvenus progressivement aux mêmes conclusions. C'est précisément au cours des dernières années que leur position s'est presque identifiée à la mienne.

Et avec votre sœur Nehama ? Vous avez eu de rudes discussions, tout au long des années.

Oui. Sur toutes sortes de sujets. Elle considère l'État d'Israël comme une donnée précieuse du point de vue du judaïsme.

Presque « le début de la Rédemption » ?

Non. Elle est assez lucide pour que ce genre de choses n'ait pas prise sur elle. Sur ce point nous n'avons pas eu de véritables conflits, mais plutôt des divergences d'opinions.

Le danger nationaliste

Vous rendez-vous à la synagogue pour la prière solennelle du jour anniversaire de l'Indépendance ?

Mais je vais à la synagogue chaque jour, pour accomplir la *mitzva* de la prière. Par ailleurs, je ne connais pas, je ne comprends pas cette idée de « prière solennelle ».

Vous n'attribuez aucune signification religieuse à la création de l'État d'Israël. Or des prières spéciales ont été composées pour le jour de l'Indépendance. Vous ne les récitez pas ?

Les cinq chapitres du livre des psaumes qu'on appelle le *Halel* (louange) peuvent être lus chaque jour.

Voilà une réponse purement formelle !

Ce qui éveille en moi un sentiment proche du dégoût, c'est d'entendre non seulement le jour de l'Indépendance, mais chaque Shabbat, la prière pour le salut de l'État — dont on dit qu'il est « le début de notre rédemption ». Cet État n'a été créé ni à cause du judaïsme, ni sous la pression du judaïsme, ni dans l'intérêt du judaïsme. Il est le cadre de l'indépendance nationale du peuple juif. De là à en faire « le début de notre rédemption », c'est profaner le concept de rédemption.

Vous avez coutume d'affirmer que le contenu de la prière, ses mots, importe peu. Pourquoi vous montrez-vous si réticent justement à l'égard de cette prière ?

Cette prière c'est nous qui l'avons inventée. Elle n'appartient pas au service divin, mais nous l'avons créée pour les besoins de la cause, pour l'intérêt qui nous lie au pays. Vous ne pouvez pas dire qu'en priant pour le salut de l'État, nous pratiquons la *mitzva* de la prière.

La motivation de celui qui écrivait une prière au Moyen Âge, voire à l'époque de la Grande Assemblée¹, était la même que chez ceux qui ont écrit la prière pour le salut de l'État. Pourquoi suspecterions-nous d'honnêtes gens ?

Parce que, je le répète, la prière de nos ancêtres était un pur acte religieux, ce qui n'est pas le cas de cette prière pour le salut de l'État.

Savez-vous qu'on attribue sa rédaction à S. Y. Agnon² ? Le suspecteriez-vous d'avoir agi contre ses principes ?

C'est fort probable. Agnon était très cynique. Aurait-il imaginé de lui-même une prière pour le salut de l'État ? Il est possible qu'on le lui ait demandé et qu'il ait alors répondu : « Vous voulez une prière ? Bien, je vous la rédige. » Je suis même sûr que les choses se sont passées ainsi. Et si c'est vraiment l'œuvre d'Agnon, elle n'est pas réussie pour autant. On pouvait trouver un texte plus beau, mais cela ne change rien au fond de cette affaire, pour moi sans importance.

Faites-vous un repas de fête pour le jour de l'Indépendance ?

Ce jour-là, il faut hisser le drapeau. C'est un acte approprié et juste. Nous disposons d'une indépendance nationale qui s'exprime dans le drapeau. Cela n'a aucun rapport avec le judaïsme. Sur ce plan-là, il n'y a pas de différence entre Shulamit Aloni³ et moi.

Il y a quelques années, j'ai eu une longue et intéressante conversation avec un journaliste anglais du *Times*. Nous avons

1. Grande Assemblée : époque du second Temple. Collectif de Sages qui dirigèrent le judaïsme après Ezra (NdT).

2. Agnon Samuel Joseph (1888-1970). Le plus grand écrivain hébraïque des temps modernes. Prix Nobel de Littérature (NdT).

3. Shulamit Aloni : député, chef du parti de gauche Meretz. Actuellement ministre de l'Éducation nationale. Figure de proue de la *tsion* (NdT).

commencé, bien entendu, par aborder des problèmes politiques. Puis nous en vîmes à des questions théoriques : « Quelle est la signification du sionisme ? » me demanda-t-il. Il avait déjà posé la question à d'autres personnes, ministres, députés et journalistes, et me fit part de leurs réponses pour la plupart idéologiques. (Il y aurait un livre à écrire là-dessus !) Pour l'un, par exemple, le but du sionisme était de créer une société humaine exemplaire. Là dessus ce journaliste non juif me dit : Pourquoi faut-il être juif pour cela ? Et pourquoi la créer justement ici, avec la nécessité de conquérir cette terre ? D'autres parlèrent d'aliénation, concept sociologique très à la mode, qui décrirait précisément le destin du peuple juif en exil. Les juifs n'appartenant pas au monde dans lequel ils vivent, s'y sentent étrangers, et le monde qui les entoure les considère en tant que tels. Voilà une réalité humaine anormale. Aussi, afin de nous désaliéner, nous aurions besoin de l'indépendance nationale. Mon interlocuteur se montra toujours aussi sceptique — et la réalité d'aujourd'hui lui donne raison. Les trois ministres juifs de Margaret Thatcher ne se sentent pas des étrangers. Ce sont des hommes politiques britanniques comme les autres. Les Anglais ne les considèrent pas non plus comme étrangers à leur monde, même si, dans les conversations de « pub » il est possible que certains les traitent de « sales juifs ». Pure banalité de langage. Il est fort possible aussi que Nixon ait dit à sa femme, après avoir choisi son secrétaire d'État et conseiller à la Sécurité nationale : « J'ai nommé ce sale juif de Kissinger, ministre des Affaires étrangères. » Je n'y vois pas de contradiction.

D'autres affirmeraient que le sionisme se justifie par les persécutions contre les juifs dans le monde entier. Mon journaliste me demanda alors : « Où donc trouve-t-on des juifs persécutés aujourd'hui ? Si nous invoquons l'Histoire, le sionisme aurait dû débiter à l'époque des Croisades. » D'autres déclarent que le sionisme réalise les plus grandes valeurs du judaïsme. Je pense que les expressions qu'ils utilisèrent vous sont connues : « vision prophétique », « rédemption messianique », etc. Ma réaction fut un mot anglais que je préfère ne pas traduire.

Je lui déclarai alors ceci : « Vous parlez à quelqu'un qui est sioniste depuis son enfance. C'est pour cette raison que je suis

venu en Israël, il y a plus de cinquante ans. J'ai participé, avec mes faibles forces, aux diverses formes d'action publique et militaire. Je ne faisais pas partie d'une organisation terroriste, mais de la "Hagana", comme la plupart de ceux qui ont contribué, en fin de compte, à la création de l'État d'Israël. Je définis le sionisme de cette manière: le peuple juif en a marre d'être gouverné par les *goyim* — *we are fed up with being ruled by goyim*. Il existe sûrement de très bons gouvernants *goy*s (demandez aux juifs américains ce qu'ils en pensent). Mais il y a des juifs qui en ont assez d'être gouvernés par les *goyim*. C'est l'essence du sionisme.

Et quelle a été sa réaction?

Peu de temps après cette conversation, j'ai rencontré par hasard un député de mes vieux amis. Le même journaliste anglais lui avait confié que, de toutes les définitions du sionisme, la seule qu'il avait vraiment comprise était celle du Pr Leibowitz. L'indépendance ne résout évidemment aucun des problèmes du peuple juif, puisque nous sommes sur le point de nous effriter dans le cadre de cette indépendance. Il ne restera bientôt plus que nos tanks comme seul endroit où les juifs pourront se rassembler! L'unité du peuple, oui, mais un peuple selon Mussolini qui le définissait comme une division blindée. Ainsi, les élèves du Rav Kook⁴ se joindront à Rafaël Eytan⁵ et à Arik Sharon.

Vous êtes opposé aux membres du Goush Emounim (Bloc de la foi) et on peut le comprendre. Mais vous tenez sur eux des propos étranges. Pour vous, ils risquent, au moment où éclatera leur « bulle messianique », de devenir chrétiens. Comment est-ce possible?

La « bulle messianique » éclatera, c'est évident. Vous le savez comme moi. Mais la question qui se pose aujourd'hui est de

4. Rav Kook: Premier Grand Rabbin de la communauté juive de Palestine. Il développa une théologie nationale, d'inspiration kabbalistique. Ses disciples, après la guerre des Six Jours, prirent la tête du mouvement Goush Emounim, pour la colonisation et l'annexion de la Cisjordanie (NdT).

5. Rafaël Eytan: ancien chef d'État major de l'armée israélienne pendant la guerre du Liban. Dirigeant de droite.

savoir qui sont les gens du Goush. Ils pensent avec sincérité que le sens de la foi réside dans le nationalisme, et ils croient vraiment en la sainteté de l'armée. Mais, vous le savez, l'homme qui dit: « l'armée est une chose sainte », n'a pas un esprit religieux. Je redoute la situation qui sera créée quand cette « bulle messianique » éclatera. Leur judaïsme, qu'ils ne conçoivent que comme expression de « la grandeur, de la puissance, de la gloire, de l'autorité et de la majesté⁶ » de l'État d'Israël, disparaîtra. Ces attributs, contenus dans la prière du roi David, sont celles de Dieu. Le Goush Emounim les applique à l'État d'Israël, ce qui est une claire manifestation d'idolâtrie. Lorsqu'il s'avérera que l'État n'a ni grandeur, ni puissance, ni gloire, ni autorité, ni majesté, tout explosera. C'est exactement ce qui arriva à la fin aux disciples de Sabbataï Tsvi⁷. De même, les gens du Goush Emounim ne savent pas non plus ce qu'est un judaïsme simple, sans magnificence messianique. Il est intéressant de signaler que, aujourd'hui déjà, ils se rapprochent des chrétiens fondamentalistes.

On considère généralement que la base idéologique du Goush Emounim se trouve dans la pensée du Rav Hook. Selon vous, ce dernier était-il conscient des dangers liés à une telle interprétation de son enseignement?

Non. Ce danger ne s'est révélé qu'au moment de la création de l'État. Si celui-ci est « le début de notre Rédemption », alors tout est permis. On a écrit des articles à propos d'un pogrom⁸ commis dans ce pays contre des juifs, mais nous oublions que nous avons commis des pogroms contre les Arabes! Des membres du Goush Emounim ont perpétré dans les quartiers arabes de Hébron et de Dabarié un pogrom dont on n'a presque pas parlé!

Permettez-moi de me citer. Il y a des années déjà, j'ai dit: si on laisse les gens commettre des pogroms contre les Arabes,

6. Chroniques I, 29-31 (NdT).

7. Sabbataï Tsvi: se déclara Messie à Smyrne au XVII^e siècle. Après son échec, lui et ses disciples se convertirent à l'islam (NdT).

8. Incendie de la synagogue de Tel-Aviv et profanation de livres saints en 1986.

on ne pourra pas empêcher que se produisent également des pogroms contre les juifs. C'est pourquoi tout ce qui se passe chez nous entre religieux et laïcs ne me surprend pas du tout. Je peux à présent répéter, en pesant mes mots, l'expression « judéo-nazi ». La politique de conquête est une politique nazie ! N'oubliez pas que les nazis ne s'en sont pas pris qu'aux juifs, mais aussi à leurs compatriotes allemands. Durant les premiers temps d'Hitler, j'en ai été le témoin direct, il n'y avait que quelques juifs — communistes — en camp de concentration. Par contre, ils étaient remplis d'allemands purs aryens, les opposants du gouvernement. Ce qui peut se produire dans un proche avenir chez nous aussi. Ne parlons pas du fait que l'homme qui a été Premier ministre⁹ était, dans les années 40 (exactement la même année où Waldheim s'est tristement illustré à Salonique !) un des chefs de l'organisation nationale juive qui proposa ses services à Hitler !

J'ai tout de même entendu dire — sans en être certain — que Shamir n'avait rien à voir dans cette affaire qui était surtout l'initiative personnelle de Yaïr Stern. Mais le fait est là, il faisait partie de la direction de cette même organisation qui dépêcha des émissaires à Ankara pour prendre contact avec l'ambassadeur d'Allemagne ! L'instigateur de cette mission fut le héros national de l'époque, le martyr — le judéo-nazi, oui — Yaïr Stern. Le Lehi¹⁰ s'engageait à aider Rommel dans sa lutte contre Montgomery, à la condition qu'Hitler promette la création d'un État juif après la conquête du Moyen-Orient ! Le diplomate allemand d'Ankara fit son rapport à Berlin. Il ajouta que les émissaires juifs lui avaient dit explicitement se sentir proches du national-socialisme et des idées d'Hitler. Mais Hitler ne voulut pas en entendre parler. Sa haine des juifs était vraiment sincère. Même en temps de guerre il refusa leur aide contre les Anglais. Ces faits ont été publiés et personne n'ose les démentir. Je ne comprends pas que chez nous on passe sous silence cette réalité !

Comment l'expliquez-vous ?

9. Itzhak Shamir.

10. Lehi : groupe nationaliste juif luttant par le terrorisme contre les britanniques. Dirigé par Yaïr Stern et I. Shamir (NdT).

Dès l'instant où le sentiment national devient la valeur suprême, alors, tout est permis, même d'être hilérien. Le Rav Kook a la lourde responsabilité d'avoir divinisé le patriotisme juif. En fait, lorsque lui parlait de peuple juif, il ne pensait pas aux dix à douze millions de juifs. Il pensait à « l'âme de la nation », être réel, pourvu d'une dimension métaphysique sainte, identifiable au concept midrabbique-allégorique d'« Assemblée d'Israël », qui est la *Shekhina*, elle-même dixième *sefirah* de la Kabbale, celle de *Malkhout*¹¹. En d'autres termes, les événements que connaît aujourd'hui le peuple d'Israël reflètent des processus qui se déroulent dans le divin et non dans l'histoire humaine. Les disciples de Rav Kook, soit ne connaissent pas ces données, soit s'en désintéressent, car elles ne sont pas compatibles avec leur vision du monde. Ils feignent de croire que lorsqu'il parle du peuple d'Israël il pense à vous, à moi, et à douze millions de juifs, alors qu'il entend bien *Shekhina* (immanence divine) !

La deuxième catastrophe théorique survenue au cours de la génération précédente ce fut Jabotinski qui fit du nationalisme la valeur suprême de l'homme laïc éclairé. Jabotinski était un athée militant. Il était très au fait de la culture du monde occidental et de ses valeurs qu'il partageait. Arik Sharon ou Rafael Eytan, qui ont reçu de Jabotinski le nationalisme sans la culture, en sont la caricature contemporaine. De même, les rabbins Druckman, Waldman et le Goush Emounim sont les caricatures du Rav Kook. Bien sûr, Jabotinski n'était pas un fasciste, mais il était fatal qu'un nationalisme fasciste, voire nazi, voie le jour à partir de son système de pensée. De même, à l'évidence, le Rav Kook n'était pas fasciste. Mais il était tout aussi fatal que sa pensée engendre une forme de fascisme ou de nazisme religieux.

Dans un sens historique plus large, on peut dire la même chose de Ben Gourion. Quelles qu'aient été ses intentions, un

11. *Shekhina* : concept de l'ésotérisme juif. Immanence divine. Leibowitz reproche ici aux élèves du Rav Kook d'avoir pris l'enseignement de leur maître au pied de la lettre, et non dans son sens symbolique originare. *Malkhout* est, dans la Kabbale, une des émanations de la divinité (NdT).

Meïr Kahana¹² devait jaillir, même contre son gré, de son système de pensée. Chez Ben Gourion, ce n'est pas la Nation qui prédomine, mais la souveraineté politique. Élever cette souveraineté, dans la conscience nationale, au rang de valeur suprême donnera naissance à un Kahana.

Ben Gourion s'est mis très en colère quand je lui ai dit: « Votre étatsisme national conduira obligatoirement au fascisme. » Je crois qu'il n'avait tout simplement pas compris que d'élever la souveraineté politique au rang de valeur suprême menait en fait, sinon à Hitler, du moins à Mussolini. Un peuple défini par son État ne peut l'être que dans le sens mussolinien, c'est-à-dire un régiment de personnes guerroyant ensemble. Pour moi, l'État procède du peuple et non l'inverse. Quand un peuple est défini selon des valeurs nationales propres il peut alors se donner un cadre politique. Mais pour Ben Gourion c'est l'État qui fait un peuple.

Que pensez-vous de Ben Gourion en tant qu'homme d'État?

Nous connaissons son rôle historique. On peut, par pur exercice intellectuel, se demander si l'État se serait créé sans Ben Gourion. Sans rien enlever à l'importance de son rôle, je dirais: oui, l'État se serait de toute façon créé, précisément à ce moment-là. D'une part, tous les empires coloniaux s'effritaient. D'autre part, les non-juifs étaient sous le coup direct de la Shoah. Mais il n'y a aucun doute que l'État se créa grâce aux actions dont Ben Gourion fut le principal instigateur.

Considérez-vous comme un hasard que ce soit justement au temps de Menahem Begin que nous soyons arrivés à un accord de paix avec l'Égypte?

Les Américains nous y ont forcés.

Il me semble que vous simplifiez les choses.

Quelqu'un qui se trouvait à Camp David m'a rapporté ceci. Carter a dit à Begin: « Ou vous acceptez le traité et tout ira

¹² Kahana: rabbin américain; installé en Israël dans les années 80, il fonde le parti nationaliste et raciste Kach. Il est assassiné à New York en 1989 (NdT).

bien. A la condition de vous retirer de tous les territoires égyptiens occupés, vous obtenez la paix avec le plus grand et le plus important des pays arabes. Ou vous refusez le traité, et alors vous vous débrouillez seuls. (*You will have to go it alone.*) » A l'époque, Begin avait encore tous ses esprits. Mais notre politique nous a conduits à nous ôter toute possibilité de nous « débrouiller tout seuls ».

Vous savez comme moi que les discussions de Camp David étaient sur le point d'achopper sur la question de Jérusalem. Je crois sincèrement que sur ce point Begin n'aurait pas fait de concessions.

Parce que Carter ne l'a pas imposé. Mais il lui ordonna d'évacuer le Sinaï jusqu'au dernier centimètre. Vous vous souvenez certainement que Begin, en sa période de gloire, avait coutume de dire qu'à l'âge de soixante-dix ans, il quitterait la vie politique et s'installerait à Neot Sinaï pour y écrire ses mémoires. Neot Sinaï représentait pour lui ce que Sde Boker était pour Ben Gourion. Pensez-vous qu'il aurait soudain changé d'avis et renoncé de son propre gré à tout le Sinaï?

La personnalité de cet homme ne m'est pas tout à fait claire. Mais je reconnais qu'il y avait en lui plus de droiture qu'en la plupart de nos hommes politiques.

Ben Gourion inclus?

Évidemment. Ben Gourion n'était pas un homme de vérité, alors que Begin, semble-t-il, croyait vraiment en tout ce qu'il disait.

Même lorsqu'il parlait sur les places publiques?

Oui. Ce qui en faisait un homme dangereux. Nous ne savons toujours pas ce qui s'est passé à la fin de sa carrière, même s'il existe une multitude d'explications, sans qu'on sache laquelle est la vraie. Démissionna-t-il ou non de sa propre volonté, la question reste posée.

Avez-vous de l'estime pour lui?

En tant qu'homme pour qui la Nation est la valeur suprême, selon la doctrine de Jabotinski, j'ai du mal à m'y intéresser. au

propre comme au figuré. Je ne peux pas considérer sérieusement que le nationalisme soit la valeur suprême.

D'un point de vue intellectuel, considérez-vous comme inférieur, le « camp national » en Israël ?

Il semble bien que la majorité des écrivains appartienne à ce qu'on appelle « le camp de gauche ».

N'en va-t-il pas ainsi dans d'autres pays ?

C'est vrai, dans une certaine mesure.

Y a-t-il une explication ?

Peut-être que le conservatisme signifie aussi limitation consciente et dirigée des forces de l'esprit et de la réflexion. Mais c'est un fait qui est très marqué en Israël. Je ne sais pas dans quelle mesure nous pouvons parler, chez nous, de grands philosophes. Mais il y a évidemment des gens sérieux, aussi bien en littérature qu'en philosophie, et on peut dire qu'aucun n'appartient au « camp de la droite ».

Avez-vous connu Aba Ahiméir¹³ ?

Je ne l'ai connu que dans les dernières années de sa vie. Nous avons travaillé ensemble à l'*Encyclopédie hébraïque*. Il était, à ce moment-là, plus aigri et déprimé que jamais à propos du sionisme et de l'État d'Israël, et surtout déçu par ses amis d'aman. Il méprisait Begin, à ses yeux un démagogue creux. Il me fit, ainsi qu'à tous, l'impression d'un homme sensible, différent de celui qui écrivait des articles virulents et brutaux, avant l'assassinat d'Arlozorov. Il semble que la flamme nationaliste, qui coulait même dans les veines des meilleurs esprits, lui ait, à l'époque, perturbé l'esprit. Mais impossible d'imaginer qu'il ait participé en quoi que ce soit au meurtre.

Étiez-vous déjà installé ici, quand l'assassinat eut lieu¹⁴ ?

13. Aba Ahiméir: intellectuel ayant appartenu au courant de Jabotinski. Accusé du meurtre du dirigeant sioniste socialiste Arlozorov, il bénéficia d'un non-lieu. L'affaire n'a jamais été élucidée (NdT).

14. Arlozorov fut assassiné en 1933.

Non, je suis arrivé au moment du procès, au comble de la tempête.

Avez-vous une connaissance particulière des faits ?

Je sais ce qui a été publié. J'ai aussi entendu des choses graves de la bouche de gens qui en connaissaient sans doute plus et qui ne sont plus aujourd'hui de ce monde. Mais je ne vois aucune raison de rapporter ces témoignages indirects. En tout cas, le traumatisme que cet assassinat infligea au monde juif fut sans doute la raison de l'échec des révisionnistes¹⁵ (force montante à l'étranger) à s'emparer du pouvoir au sein de l'Organisation sioniste.

15. Révisionnistes: partisans de Jabotinski qui prônaient la révision du programme sioniste de Bâle (NdT).

De Ben Gourion à Chaïm Weizman : portraits de dirigeants

Combien de fois avez-vous rencontré Ben Gourion ?

A quatre ou cinq reprises. Quelquefois chez lui, à Tel-Aviv, d'autres fois dans son bureau, à Jérusalem. Notre dernière conversation se déroula à Sde Boker, deux ans avant sa mort. Je ne suis pas sûr que son esprit conservait toute sa vigueur, bien que pendant la conversation il fut tout à fait éveillé.

Était-il toujours l'initiateur de ces rencontres ?

Non. Je le sollicitais, ou bien c'est lui qui m'invitait. Du temps où j'étais à l'université de Beer Sheva, il m'arrivait de lui téléphoner pour le rencontrer. Durant nos conversations, au temps de sa grandeur, sa parole était comme une source inépuisable. Il est intéressant que ce soit justement lui qui ait lancé notre discussion sur la séparation de la religion et de l'État.

Était-il alors Premier ministre ?

Oui. Une discussion eut lieu à la suite d'une série d'articles que j'avais publiés sur ce sujet, au début des années 50, dans les journaux *Beiserem* et *Haaretz*. « Je vous comprends très bien, me dit-il. A votre avis, la religion juive doit être un facteur indépendant avec lequel tout pouvoir politique en Israël aurait à se confronter, comme ce fut le cas dans toute l'histoire du peuple juif. Par deux fois dans le passé le peuple juif eut un État, et toute l'histoire de cet État fut une lutte incessante entre

la religion d'Israël et le pouvoir politique. L'essence du judaïsme est de ne jamais s'intégrer au système politique. »

Je lui répondis que sa grandeur fut d'avoir toujours nié à l'État le statut de valeur suprême, et au pouvoir politique le rang d'autorité absolue. Certes, le judaïsme ne prône pas l'anarchie (bien que certains le conçoivent ainsi), et il reconnaît assurément le besoin et la nécessité d'une autorité, d'une administration et de forces de police. Mais de même que la religion édicte des lois concernant le pur et l'impur — que ce soit à propos de l'amnios et du placenta, du sang et des règles, de l'impureté de la femme ou du cadavre — elle régit également ses rapports à l'État, dans la mesure où celui-ci est un élément incontournable de la réalité humaine. Il n'est pourtant investi d'aucune valeur éthique. Ce qui signifie que la religion d'Israël veille à sa position de permanente critique envers cet État. Ainsi, un prophète d'Israël devra s'exclamer, quand cela s'impose : « Certes, les regards du Seigneur Dieu sont fixés sur ce royaume coupable, je l'extermine de dessus la face de la terre. »

Il n'est pas sûr que Ben Gourion ait vraiment saisi le fond de ma pensée, mais il comprit plus ou moins mon discours. Pour moi, la religion d'Israël devait constituer un facteur indépendant, de sorte que, dans le futur, une confrontation constante oppose la position de la foi et de la religion aux intérêts politico-gouvernementaux. C'est là la réalité humaine ! Et si la religion ne se pose pas ainsi, elle n'a aucune valeur. Mais Ben Gourion soutint précisément le contraire : « Je n'accepterai jamais la séparation de la religion et de l'État. Je veux que l'État ait la haute main sur la religion. » Ses paroles de l'époque sont la réalité d'aujourd'hui. Ce qui se donne comme religion officielle en Israël et dans le monde juif (je ne parle pas de la réalité de ces foules de juifs religieux qui ne reconnaissent absolument pas ce judaïsme officiel) n'est rien d'autre qu'une sorte de maîtresse entretenue par le pouvoir laïc. L'appareil religieux — je ne crains pas de le dire — est le souteneur de cette prostituée ! Et c'est ce qu'a voulu Ben Gourion.

Sur quoi portèrent vos autres entretiens ?

Ils étaient politiques. Il voulait que j'adhère au parti travailliste (Mapai). J'ai refusé. J'y avais mis deux conditions : l'adoption d'un système d'élections directes et la séparation de la religion et de l'État. Je lui ai dit de peser de tout son poids, qu'il en fasse la condition de son maintien au poste de Premier ministre, afin que soit adopté, avec toute la cruauté qu'il comporte, le même système électoral qu'en Angleterre où un parti qui ne réussit pas à obtenir la majorité dans un endroit donné ne peut être représenté au Parlement. Je serais prêt alors à rejoindre son parti et à le soutenir. La deuxième condition était donc la séparation de la religion et de l'État.

Et comment a-t-il réagi ?

À propos de la première revendication, il dit que j'avais totalement raison, qu'il était d'accord avec moi de tout cœur, mais que la chose était irréalisable, une guerre de Don Quichotte contre des moulins à vent. Il critiqua vertement la corruption politique qui régnait chez nous. Les affairistes des différents partis, y compris du sien, n'accepteraient jamais cette réforme. C'était ainsi. Nécessaire et irréalisable.

Ben Gourion avait-il de l'estime pour les intellectuels ?

Je ne sais pas dans quelle mesure. Sa pensée manquait de profondeur dans tous les domaines, y compris dans celui du patriotisme.

Mon père² possède une lettre très mélancolique de Ben Gourion, dans laquelle il lui écrit³ : « J'avais trois amis : Itshak Ben Zvi⁴, Shmouel Yavneeli⁵ et Berl Katznelson⁶, et maintenant qu'ils ont disparu, je reste seul... »

2. Dr Shimon Shereshevsky.

3. 18 juin 1963.

4. Ben Zvi Isaac (1883-1964) : deuxième président de l'État d'Israël.

5. Yavneeli Samuel : dirigeant travailliste (NdT).

6. Katznelson Berl (1887-1944) : principal dirigeant, avec Ben Gourion, du mouvement ouvrier israélien. Fonda en outre la maison d'édition Am Oved (NdT).

Sachez que Berl estimait énormément Ben Gourion. C'est étonnant.

En quoi l'estimait-il ?

En tant que dirigeant. C'était bien avant la création de l'État. Ben Gourion était alors secrétaire de la Histadrout, membre de la direction de l'Agence juive, et, bien entendu, la personnalité dirigeante. Berl l'appréciait beaucoup. Il y eut une cérémonie à l'Université, à l'occasion du transfert des cendres de Pinsker⁷ au mont Scopus, dans la grotte de Nicanor. Je me souviens encore de la salle où elle eut lieu. Ben Gourion fit un discours dont je ne me souviens plus, bien qu'il ait probablement prononcé de très belles paroles. J'étais, par hasard, assis à côté de Berl et il me dit : « Tu vois, il a une âme de poète. » Quelque chose dans ce style.

Je l'ai entendu, en plusieurs occasions, faire l'éloge de Ben Gourion. Bien entendu, nous ne savions pas, à l'époque, qu'il y aurait un peu plus tard un État juif, qu'il en serait le premier chef de gouvernement, et la place qu'il occuperait dans l'Histoire. Mais il en parlait toujours de manière très élogieuse.

Je pense que cela était réciproque.

Oui. Je veux vous raconter une anecdote très intéressante. Lorsque cette même cérémonie s'acheva, nous descendîmes vers la grotte. Berl et moi discutons tout en marchant. Arrivés à l'entrée de la grotte, Berl s'arrêta. Je lui demandai : « Ne viens-tu pas avec nous ? ». Il répondit : « Non, je suis un Cohen⁸ ! ». Pourtant, comme vous le savez, il était loin du monde de la Torah et de ses *mitzvoth*. Remez⁹, un des dirigeants travaillistes que j'estimais beaucoup, surtout d'un point de vue humain, et dont il faut regretter la disparition prématurée, me raconta par la suite que Berl recommanda à ses amis de ne pas oublier d'inscrire sur sa tombe : Berl... Cohen. Ainsi fut fait¹⁰.

7. Pinsker : un des premiers théoriciens, avant Herzl, du sionisme. Auteur de *l'Autoémancipation* (NdT).

8. Cohen : les lois sur la pureté interdisent aux Cohen, descendants des prêtres du Temple de Jérusalem, de se rendre au cimetière (NdT).

9. David Remez : ministre des Transports du premier gouvernement israélien.

10. Au cimetière de Tibériade.

Avez-vous lu le livre d'Anita Shapira sur Berl ?

Je l'ai lu. Les faits sont vrais, mais elle ignorait beaucoup de choses. Par exemple, cette anecdote que je lui racontai après avoir lu son livre. Elle me dit regretter n'en avoir pas eu connaissance.

Quand avez-vous fait la connaissance de Berl ?

Au cours des dernières années de sa vie. Nous discutons beaucoup. Malade du cœur et des reins, il savait ses jours comptés. Il avait coutume de prendre un ou deux jours de repos pour se rendre à Jérusalem. En ce temps-là, tout le parti travailliste et toute la Histadrout reposaient sur lui. Sans compter le Comité Exécutif, le journal *Davar*, la maison d'édition *Am Oved*, et même la Hagana¹¹. Officiellement, il n'avait rien à voir avec la Hagana, mais rien ne s'y faisait sans lui. Pendant ces congés, il se rendait chez Daniel Goldschmitt, à Jérusalem. Il m'appelait alors souvent et m'invitait, le Shabbat, à converser avec lui.

Vous discutiez de sujets « juifs » ?

Énormément. « Il ne fait pas de doute, disait-il, que nous n'avons pas trouvé (il pensait à son milieu), le rapport qui convient avec le judaïsme. » Mais il n'envisageait pas de se mettre soudain à pratiquer la Torah et ses *mitzvot*.

Est-ce qu'il eut, plus que d'autres, des tentations en ce domaine ?

Oui. Il y pensa. Durant nos conversations, Berl me dit souffrir de ce que le parti travailliste ne se soit jamais confronté à la question du rapport au judaïsme. Non pas pour se placer sur les positions du judaïsme, mais pour se poser au moins cette question pourtant centrale: que signifie le judaïsme pour le mouvement travailliste ? On aurait même pu admettre que le mouvement travailliste rejetât totalement le judaïsme pour choisir le canaanisme¹². Mais le mouvement travailliste ne s'intéressa même pas à la question.

11. Hagana : unité de défense, noyau de la future armée d'Israël (NdT).

12. Canaanisme: mouvement culturel qui prônait l'éloignement du judaïsme exilique, afin de retrouver ses racines locales (NdT).

Peut-on dire qu'au sein du Parti travailliste Berl était l'Homme avec un grand H ?

Qui y avait-il d'autre à part lui ?

De quoi d'autre avez-vous discuté ?

De tout et de rien. Ce n'était pas un érudit, mais un homme qui avait réfléchi. Durant les dernières années de sa vie, il douta beaucoup du socialisme, justement à propos d'Hitler. Le mouvement socialiste international, considéré comme une entreprise gigantesque, se révéla impuissant durant la période hitlérienne. Qui s'opposa à Hitler ? L'aristocratie anglaise ! C'est le petit-fils du duc de Malborough qui, de fait, sauva le monde. Pas la classe ouvrière ! La Russie soviétique signa un traité d'alliance avec Hitler, mais Churchill et les Lords, les généraux aristocrates, à qui Hitler avait proposé la paix, rejetèrent, eux, cette proposition ! Ils mirent en péril l'Angleterre, obligée de faire face toute seule, en déclarant : « On ne traite pas avec Hitler ! » Berl avait cette vision très profonde. Il me dit une fois : « Les Britanniques ont ainsi racheté leurs trois cents ans de péchés impérialistes, durant lesquels ils conquièrent la moitié du monde et l'exploitèrent tout entier.

Vous avez également connu Chaïm Weizman ?

J'ai également connu Weizman¹³ pendant les dernières années de sa vie. Il était déjà vieux, malade, presque aveugle, aigri. Je fus invité chez lui pour la première fois, à Rehovot en 1946, avant la création de l'État. C'était un déjeuner auquel était également convié le gouverneur Cunningham. En cette occasion, je remarquai que Weizman et sa femme Vera parlaient russe entre eux, parce que, semble-t-il, elle ne savait que très peu d'hébreu ou de yiddish. Elle était née à Rostov, capitale du pays cosaque, région la plus éloignée du monde juif russe que l'on puisse imaginer. Ce qui explique son peu de connaissances en matière de judaïsme. Ma seconde visite eut lieu en 1949, après la création de l'État. J'étais parmi les res-

13. Weizman Chaïm (1874-1952): premier président de l'État d'Israël. Célèbre homme de science (NdT).

posables de l'*Encyclopédie hébraïque* qui se rendirent chez lui pour lui en présenter le premier tome. Durant les années 50 et 51, il m'invita chez lui pour plusieurs entretiens privés. Lors de la première rencontre, il parla hébreu, puis, pendant l'entretien, il me demanda soudain si je parlais yiddish. Comme je répondis oui, il passa au yiddish et notre conversation se poursuivit ainsi.

Pourriez-vous décrire sa personnalité ?

Elle ne ressemble pas vraiment à la description qu'en a donnée Isaiah Berlin¹⁴. Berlin aurait été sûrement surpris si je lui avais rapporté que Weizman préférait parler yiddish, même s'il était notoire que ses discours en yiddish fussent merveilleux. Le rapport de Weizman aux non-juifs était particulièrement intéressant. Je tiens cela de la bouche d'un ami, membre du kibboutz Kiriat Anavim. Weizman était, comme on sait, le principal témoin devant la Commission anglo-américaine de douze membres, venue en Israël en 1946. Cette Commission n'avait pas à décider du partage du pays, mais de l'attribution de visas d'entrée à 100 000 juifs. Comme les Arabes s'opposèrent à cette recommandation, Bevin la refusa. A la suite de quoi l'Angleterre renonça à son mandat sur la Palestine, et l'arbitrage fut confié aux Nations Unies. Ces dernières envoyèrent en 1947 une commission de onze membres celle-là, devant laquelle Weizman déposa à nouveau. Ce qui fit pencher la balance en faveur du partage. A cette époque, Weizman était déjà malade et affaibli, et après sa déposition, qui dura plusieurs heures, on le mena se reposer à Kiriat Anavim. Une profonde amitié s'était nouée entre lui et les membres de ce kibboutz. Ceux-ci appartenaient au courant « Jeune travailleur » dont l'esprit lui était beaucoup plus proche que celui de l'« Union travailliste », dont Ben Gourion était membre. Entre Ben Gourion et Weizman existait un violent antagonisme. Après lui avoir servi un café, ses amis lui demandèrent si la commission des Nations Unies avait été plus favorable aux juifs que la commission anglo-américaine. Il répondit en yiddish :

14. Dans son livre *Impressions personnelles*. I. Berlin, juif d'origine lettonne (1909). Politologue, professeur de philosophie à Oxford.

besser (meilleure). On lui demanda en quoi, et il répondit : « Elle compte un goy de moins » (*ein Goy veiniger*). Je ne suis pas sûr que Berli aurait vraiment compris cette réponse, bien que lui-même était parfaitement conscient de sa judéité, et l'affirmait en public.

Au cours d'un entretien, Weizman parla du sionisme et me dit que l'assimilation des juifs dans le monde non juif était impossible. Il reprenait en fait les arguments de la vieille idéologie sioniste — de Pinsker à Herzl et Nordau — qui justifiait la nécessaire création d'un État juif. (Nous savons aujourd'hui que l'argument est faux.) Je ne pus m'empêcher de lui exprimer ma surprise. « Votre personne et votre façon de vivre sont connues de tous. Vous n'avez pas seulement écrit un chapitre de l'histoire du peuple juif, mais aussi de celle de l'humanité. Si vous l'aviez voulu, vous siégeriez aujourd'hui à la Chambre des Lords, comme Herbert Samuel¹⁵, avec le titre de *Lord Weizman of Jerusalem*. Peut-être même auriez-vous été ministre en Grande-Bretagne. Tout le monde connaît votre rang dans le monde universitaire et aristocratique anglais. Comment pouvez-vous affirmer que l'assimilation des juifs est impossible ? Vous n'avez pas voulu vous assimiler, préférant devenir notre dirigeant. » Il sourit et dit : « Croyez-moi, l'assimilation des juifs au sein des non-juifs est impossible. Un juif reste étranger parmi eux. » Je ne suis pas sûr que ce soit aussi le sentiment des trois anciens ministres juifs de Margaret Thatcher. Les non-juifs l'acceptaient comme un des leurs. C'est lui qui ne se considérait pas intérieurement comme l'un d'entre eux.

15. Samuel Herbert (1870-1943) : homme politique anglais. Premier gouverneur de la Palestine sous mandat britannique. Siégera plus tard à la Chambre des Lords avec le titre « Lord Samuel of the Carmel » (NdT).

L'avenir du kibboutz

Que pouvez-vous dire de cette création sociologique israélienne qu'est le kibboutz ?

On peut dire qu'aujourd'hui elle n'a de signification que pour les membres du kibboutz eux-mêmes, puisqu'elle constitue leur mode de vie. D'un point de vue politique, social ou culturel, en ce qui concerne le peuple juif et la réalité sociale du pays, le kibboutz n'a aujourd'hui aucun sens.

A votre avis, est-il destiné à disparaître ?

Je crains que oui. Le nombre des jeunes qui quittent le kibboutz est très important, et si le processus se poursuit, le kibboutz disparaîtra alors de lui-même, d'ici deux à trois générations.

On accueille pourtant aussi de nouveaux arrivants au kibboutz...

Presque pas.

Même dans la période glorieuse du mouvement kibboutzique, des gens quittaient le kibboutz. On idéalise un peu en affirmant que par le passé tout le monde restait au kibboutz.

Peterson ne dit cela et ce n'est pas une question d'idéalisation ! Par le passé, le kibboutz remplissait une fonction très importante. C'est le moyen par lequel nous avons conquis le

pays durant la période turque et celle du mandat britannique sans avoir recours à la guerre. Il se peut que nous-mêmes n'ayons pas alors compris cela.

C'est donc une création politique et non pas sociale ?

Bien sûr. Tabenkin et Lavi l'ont compris différemment. Comme moi aussi, d'ailleurs, à l'époque. Mais aujourd'hui, avec le recul de l'histoire, nous saisissons mieux que le kibboutz n'a pas du tout influencé la structure de la société israélienne, en dehors du kibboutz lui-même !

On y voyait un symbole...

Qu'est-ce qu'un symbole ? Je pose la question : dans les faits, le kibboutz a-t-il influencé quoi que ce soit ? La réponse est : rien du tout ! Pas même, fait intéressant, la politique du mouvement sioniste, bien que les membres des kibboutz aient dirigé ce mouvement. Mais le kibboutz fut un facteur déterminant dans la conquête du pays, au sens propre comme au figuré. Le phénomène ressemble à la colonisation romaine de l'Italie à la grande époque de la République.

Les valeurs de ce mouvement n'ont donc exercé aucune influence ?

Les membres du kibboutz se sont créé un mode de vie qu'ils considèrent comme une valeur. En cela, ils ont parfaitement réussi — en tout cas pendant deux générations. Mais vous pouvez aussi dire que les « collèls¹ » de Mea Shearim se sont créés un mode de vie convenant à leurs élèves, mais qui n'a pas d'influence sur l'ensemble du peuple juif, ni sur l'État d'Israël. De ce point de vue, les collèls sont analogues aux kibboutz.

Pourtant vous préférez à ces collèls, envers lesquels vous êtes réticent, une durée de vie beaucoup plus longue !

Il se peut qu'ils répondent à une vitalité plus grande que celle des kibboutz, mais ils ne représentent pas le peuple juif.

1. Collèl : collectivité religieuse qui se consacre à l'étude de la Torah, et vit des dons venant de communautés juives de la diaspora (NDT).

Lorsque l'on parle des kibboutz on pose parfois la question des mariages mixtes, qui y est peut-être plus importante. L'interdiction des mariages mixtes n'a-t-elle qu'une justification religieuse ?

Bien entendu. De la même manière que l'apostasie. A mes yeux un mariage mixte équivaut à une apostasie.

Il n'y a peut-être pas chez nous le risque d'apostasie dans la mesure où les conjoints non juifs sont absorbés au sein du peuple juif.

Je ne fais pas de différence entre telle ou telle apostasie. L'État d'Israël lui-même ne constitue pas une nouvelle réalité pour le peuple juif. Un juif qui prend pour femme une non-juive, ça équivaut à une apostasie. Mais la signification des mariages mixtes est probablement différente pour ceux qui ont rejeté le joug de la Torah et des *mitzvot*.

Même dans les kibboutz laïcs on rencontre des réactions négatives à propos des mariages mixtes. Est-ce parce que eux aussi « se nourrissent encore des restes tombés de la table de l'histoire juive » pour reprendre vos paroles ?

Parfois, cette éventualité éveille aussi chez eux des débats et des discussions. Je le sais parce que j'ai beaucoup d'amis et de connaissances dans les kibbourz. J'en connais un où plusieurs mariages mixtes eurent lieu. Le conjoint ou la conjointe, bien que convertis formellement au judaïsme, ont demandé à fêter Noël, ce qu'ils avaient coutume de faire depuis leur jeunesse. Grande tempête ! Il n'est pas possible, ont dit la plupart des membres du kibboutz, que nous fêtions la naissance de Jésus dans notre réfectoire.

Je peux imaginer qu'aujourd'hui, parmi les jeunes, une telle fête ne susciterait pas la même agitation. Cette réaction est encore un héritage de l'« exil » en Europe. La preuve en est qu'aux États-Unis on fête ensemble Hanoucca et Noël.

C'est possible.

Avez-vous jamais pensé vivre au kibboutz ?

Non, jamais.

Pourquoi pas ? Quand vous êtes arrivé ici, n'étiez-vous pas proche des gens du mouvement « kibboutz religieux » ?

En quoi ?

N'étiez-vous pas proche d'eux idéologiquement ?

Ce n'était pas à cause de leur appartenance au kibboutz. Leur univers de pensée allait bien au-delà de cette question du kibboutz. Mais, dites-moi, si quelqu'un ne trouve aucun intérêt à cette forme de vie collective, pourquoi vivrait-il au kibboutz ? En revanche, si un nombre important de personnes — plusieurs milliers et parmi eux des religieux — voient dans le kibboutz la forme la plus appropriée pour réaliser leur existence humaine, il n'y a évidemment rien de blâmable à cela. Mais moi, je n'attache à cette forme de vie aucune valeur morale, ni même de valeur sociale particulière.

Le travail, n'est-il pas une valeur ?

Bien sûr que non. Le travail est une nécessité, et, tant que cette nécessité existera, nul homme n'a le droit de l'imposer à d'autres. C'est, d'après moi, la base théorique de la morale socialiste.

Se peut-il que, avec le développement technologique, nous arrivions à une situation où non seulement la valeur du travail, mais le travail lui-même devienne un phénomène secondaire au sein de l'humanité ?

Je ne peux imaginer une situation où le travail deviendrait secondaire dans la société. Mais d'un point de vue théorique, il est envisageable que la nécessité du travail diminue progressivement, grâce aux progrès phénoménaux de la technologie. J'ignore à quoi ressemblera l'humanité et quelle sera sa forme d'existence quand les hommes n'auront plus besoin de travailler. Mais cela ne me semble pas absurde, au vu du développement possible de la technologie.

Comment voyez-vous le développement du monde, du point de vue du progrès scientifique ?

Popper a dit une chose importante : il est a priori impossible de savoir aujourd'hui ce que l'on saura plus tard. Sinon nous le saurions aujourd'hui déjà. Nous ignorons quel sera l'état des savoirs dans cinquante ans. Ces prévisions n'ont donc aucun intérêt. Ce qui est sûr c'est que nous progresserons dans la connaissance.

Avec des implications pratiques ?

C'est possible. Nous avons aujourd'hui une véritable connaissance, même si elle est encore faible, de la structure du cosmos. Sans aucune application. C'est de la théorie pure. Mais Rutherford, quand il découvrit l'énergie atomique, avait lui-même déclaré qu'il qualifiait de doux rêveur quiconque imaginerait une application pratique future à sa découverte ! C'est pourquoi je dis : on ne peut jamais savoir ce que l'on pourra savoir.

Pouvez-vous estimer les dangers et les avantages d'un monde où l'homme serait beaucoup plus libre parce que la machine prendrait peu à peu sa place ?

Toute découverte comme le moyen d'agir qui en découle, peuvent constituer aussi bien une bénédiction qu'une malédiction. Ce moyen est neutre en soi, qu'il s'agisse de la hache de pierre de l'homme paléolithique ou d'une bombe atomique.

Sauf pour une minorité intellectuelle, les loisirs se révèlent non pas un bien, mais plutôt un malheur pour la plus grande partie de l'humanité...

Sans doute, dans notre système de valeurs à vous et à moi, il n'est pas bon que la télévision, les loisirs et la luxure deviennent les éléments essentiels de la vie des hommes qui ne travailleront plus qu'un temps réduit. Mais dès à présent, de quoi leur univers est-il fait ? Au mieux de football, au pire de débauche, perversion sexuelle, drogue, etc. Et les hommes y trouvent du plaisir. Pour moi, ces occupations sont indignes, mais pour les autres c'est peut-être très bien. C'est leur jouissance à eux. Ouvrez un quotidien, la moitié du journal traite de football ou de spectacle, des chanteurs de rock, de pop, de striptease et de discothèques, etc.

« L'homme n'a aucune supériorité sur l'animal. »

Mais cette tendance-là est typiquement humaine et nullement animale.

S'il en va ainsi, la seule valeur véritable à la disposition de l'homme, d'après vous, c'est le devoir du culte de son Créateur ?

Oui. Si l'on s'en tient vraiment à l'analyse théorique du terme valeur, alors c'est La Valeur.

Et n'y a-t-il rien en dehors de Lui ?

Mais, en fin de compte, l'existence de l'humanité est vanité !

Si la vie est, selon vous, vanité et sans signification, pourquoi l'homme a-t-il été élu pour pratiquer les mitzvot et accepter le joug du royaume des cieux ?

Il est écrit : « Malgré toi tu fus créé, malgré toi tu es né, malgré toi tu vis et malgré toi tu mourras. » Ainsi voyaient nos Sages. Quant à votre question, c'est une décision qui relève de la foi. Quelqu'un vous dira : « Je consacre ma vie à découvrir la vérité scientifique. Certes, du point de vue de la nature, nous vivons malgré nous, mais je donne une signification valable à ma vie en essayant d'atteindre cette vérité. » Quelqu'un d'autre affirmera : « J'introduis dans ma vie quelque chose de valable en me consacrant à la création artistique, le chant ou le dessin. » Un troisième proclamera : « Je consacre ma vie à la patrie. » Un Japonais soutiendra sûrement que la valeur de la vie, c'est de mourir pour l'Empereur ou pour la nation. Le choix de la foi, c'est que la vie n'a de valeur et de sens que dans le culte divin.

Mais en outre, chacun pourra donner à son choix une justification rationnelle.

Non. Le choix d'une valeur n'a jamais de justification rationnelle.

... de l'État d'Israël n'a rien à voir et n'a aucune autorité pour traiter de la question: "Qui est juif?"

... de l'État d'Israël n'a rien à voir et n'a aucune autorité pour traiter de la question: "Qui est juif?"

... de l'État d'Israël n'a rien à voir et n'a aucune autorité pour traiter de la question: "Qui est juif?"

... de l'État d'Israël n'a rien à voir et n'a aucune autorité pour traiter de la question: "Qui est juif?"

II Le peuple juif

« L'État d'Israël n'a rien à voir et n'a aucune autorité pour traiter de la question: "Qui est juif?" »

... de l'État d'Israël n'a rien à voir et n'a aucune autorité pour traiter de la question: "Qui est juif?"

... de l'État d'Israël n'a rien à voir et n'a aucune autorité pour traiter de la question: "Qui est juif?"

II

Le peuple juif

Existe-t-il un « génie juif » ?

A votre avis, existe-t-il un « génie juif » ?

Je ne sais pas ce que c'est.

Les juifs excellent en de nombreux domaines, et ce bien au-delà de leur importance démographique.

Le pourcentage de juifs est très élevé dans la strate démographique instruite et cultivée. Dans la population mondiale, il est très faible et on s'étonne, par conséquent, de voir un grand nombre d'entre eux occuper les premiers rangs de la culture. Mais retirons de cette population mondiale 1,1 milliards de Chinois, 800 millions d'Indiens et Pakistanais, 500 millions de Noirs, etc., qui n'ont intégré la civilisation occidentale moderne qu'au XX^e siècle. Et, dans ce monde occidental lui-même, vous pouvez faire abstraction des dizaines de millions de gens qui vivent dans des villages et n'ont pas été marqués par la culture moderne. Mais parmi les intellectuels porteurs de la culture moderne, le pourcentage de juifs est grand. Quand on parle du « génie juif » on pense à la créativité des juifs dans la culture occidentale. Cette créativité ne provient pas de leur judaïsme, mais de leur appartenance à la culture occidentale. Le judaïsme n'a contribué en rien, ni à leur personnalité ni à leur œuvre. A propos d'Einstein, considéré généralement comme le plus grand savant qu'a connu l'humanité après Newton, on peut dire qu'il est le don de la science mondiale au peuple juif. Il

se sentait, certes, profondément et spirituellement juif, mais cet attachement n'a aucun rapport avec le judaïsme. Son père était déjà complètement assimilé. Mais pour lui, d'une manière avouée et explicite, le fait d'être juif était riche de signification. De là sa haine violente, non seulement d'Hitler et du nazisme, mais du peuple allemand lui-même. On a retrouvé une lettre écrite à Max Born, un des grands physiciens de notre temps, juif lui aussi, mais qui se convertit et s'enfuit aux USA dans les années 30. Après la guerre il se réinstalla en Allemagne, où il fut reçu avec beaucoup d'honneurs. Einstein le critiqua violemment pour être revenu « en cette terre des meurtriers des enfants de notre peuple ». On ne peut en conclure qu'il fut nourri de tradition juive. On peut même dire que celle-ci n'eut aucune influence sur lui. D'une manière générale, l'importance des juifs dans les sciences, en biologie comme en physique, est étonnante. Mais c'est un problème sociologique, qui n'a rien à voir avec un quelconque « génie juif ». Aucun de ces savants ne s'est nourri du judaïsme, de ses idées, de son histoire, de son mode d'éducation.

Vous venez de souligner que le pourcentage des juifs dans la science est stupéfiant. Il semble qu'en Israël nous soyons plus limités.

Que signifie « limités » ? D'un point de vue scientifique, la recherche dans nos universités et instituts se situe à un niveau convenable.

N'acceptez-vous pas l'argument selon lequel la concentration de juifs au même endroit conduira à l'affaiblissement de la contribution des juifs à la culture humaine générale ?

C'est quelque chose de tout à fait différent. Dans notre cadre restreint, il est impossible d'atteindre des résultats comparables à ceux obtenus aux USA, mais ce n'est pas forcé.

Dans la pensée théorique, de toute façon, il n'y a aucun obstacle à ce que nous y parvenions. On raconte que Mme Einstein (sa seconde épouse) fit une visite à Palomar où se trouve le grand télescope de cinq mètres, réalisation sans équivalent, même à l'échelle des USA. Au cours de la visite elle demanda : « Que faites-vous ici ? » Le guide qui l'accompagnait lui répon-

dit : « Nous étudions la structure de l'univers. » Mme Einstein dit alors : « Mon mari fait la même chose sur une enveloppe avec un crayon... » Seuls les USA sont capables de construire un tel télescope qui coûte des centaines de millions de dollars. Avec l'URSS (qui en a construit un encore plus grand, de 5,5 mètres). De même, eux seuls peuvent expérimenter de nouveaux médicaments sur des centaines de milliers d'animaux. Malgré tout, notre niveau scientifique est d'un bon standard à l'échelle mondiale. Rien de spécifiquement juif à cela. Il s'agit au contraire d'un phénomène cosmopolite, au sens propre.

Prenons, par exemple, le seul cas de Motol, une bourgade d'Europe orientale, d'où sont issus de grands hommes à l'échelle universelle, comme Chaim Weizmann ou Saül Liberman. N'y aurait-il là rien qui plaiderait en faveur d'un « génie juif » ?

Ils ont vécu dans le grand univers du judaïsme, et peu importe le lieu géographique où ils ont grandi et qui les a nourris. Ce qui compte, c'est l'environnement géant du judaïsme. Mais ceci n'implique pas l'existence d'un « génie juif ».

Tout de même, comment expliquer, par exemple, l'énorme pourcentage de joueurs d'échecs juifs, qui fait de ce jeu pratiquement un jeu juif ? On a l'impression ici d'un phénomène de qualité et non de quantité.

Un grand phénomène historique est l'entrée des juifs, au cours des cent cinquante dernières années, dans la civilisation occidentale moderne. Il n'y a pas d'autre exemple, dans le domaine de la culture, d'un groupe humain déjà intellectuellement formé qui soit entré de plain-pied dans la civilisation moderne. Cette civilisation s'était développée lentement parmi des peuples dont la majorité, voire la totalité, étaient au départ analphabètes. Notre peuple, lui — une collectivité de plusieurs millions de personnes —, se trouvait déjà, d'un point de vue culturel, à un niveau particulièrement élevé¹. Le développement intellectuel n'était pas l'affaire de quelques individuati-

¹ Rappelons que la lecture et l'étude des textes sacrés est, dans le judaïsme, un commandement religieux (NdT).

tés, mais, pour ainsi dire, celui de la collectivité entière. Et celle-ci accéda en masse, et d'un seul coup, à la culture moderne, laquelle était, bien sûr, tout à fait différente de la sienne propre.

Lorsqu'on évoque l'entrée du judaïsme dans la civilisation occidentale, on pense généralement à Moses Mendelssohn, un juif qui s'imposa tout d'un coup comme un auteur allemand. Mais qui était Mendelssohn ? Un pauvre jeune homme, parti de Dessau pour Berlin, à cet âge que, dès sa jeunesse, il avait étudié le Talmud et les décisionnaires. En revanche, le fils d'un quelconque colporteur allemand de la même Dessau, transplanté à Berlin aurait pu devenir au mieux portier dans quelque maison, ou balayeur de rues. Le pauvre Moses, lui, arrivait avec un sérieux bagage intellectuel. Bien que dans son enfance il n'ait pas étudié la littérature et la poésie, il pouvait néanmoins étudier la philosophie allemande, lire immédiatement Leibniz et le comprendre, puisque depuis son enfance il connaissait le *Guide des Égarés*. Comparez-le au fils du colporteur qui savait à peine lire et écrire.

On admet que Moses Mendelssohn fut le premier à traiter du problème juif dans le cadre du rationalisme moderne et à se confronter à lui. (C'est ainsi que Jacob Katz l'évoque dans son livre La sortie du ghetto.) Partagez-vous cette manière de voir ?

Mendelssohn ne voyait pas les choses ainsi. Pour lui, le judaïsme était celui de la *halacha*, dont il ne dévia pas, au sens propre du terme. Il voulait au contraire que la singularité juive persiste, et il pensait que c'était possible dans le cadre étranger du monde des Lumières, si celui-ci voulait bien reconnaître son droit à une existence particulière. Il ne pensait pas à un pluralisme juif, mais à un pluralisme du monde cultivé européen dans lequel le judaïsme, tel qu'il est, pourrait vivre aussi.

La question du rationalisme moderne se posa tout de même à lui en contradiction avec le judaïsme qui ne se fonde pas nécessairement sur le rationalisme.

Que vient faire le rationalisme ici ?

Il tenta de fonder le judaïsme sur le rationalisme.

En ce cas, en quoi se distingue-t-il d'autres rationalistes du monde juif ? Il pratiquait toutes les *mitzvoth*.

Mais il essaya de leur donner une explication rationaliste.

C'est tout à fait analogue au travail de Maïmonide. Certes, Maïmonide établit, en fin de compte, la règle suivante : la véritable et exclusive signification des *mitzvoth* est celle du culte de Dieu². Mais il y a avant cela, dans le *Guide des Égarés*, vingt-cinq chapitres de rationalisation des *mitzvoth*. Par conséquent, Maïmonide précéda Mendelssohn de six cents ans et on ne peut plus dire que ce dernier fut le premier en ce domaine.

Peut-on faire une différence entre les études du judaïsme dans notre pays et la « science du judaïsme » telle qu'elle se pratiquait en Europe, et spécialement en Allemagne ?

Getshom Sholem établit une distinction radicale. Mais à mon avis, son jugement sur la « science du judaïsme » était erroné. Il souligne tous ses défauts et sa tendance apologétique dominante, afin de brouiller un peu la vérité en notre faveur. En cela il avait, dans une certaine mesure, raison. Mais en même temps la « science du judaïsme » présentait une certaine grandeur. Prenons un exemple concret. J'ai beaucoup de contacts avec des jeunes immigrants d'URSS, non par suite d'une affinité d'idées, mais pour le simple fait qu'avec moi ils peuvent parler russe. J'ai reçu la visite d'un étudiant qui s'intéresse beaucoup, et avec une grande sincérité, au judaïsme et à l'histoire juive. Nous avons parlé de sa vie. Il me raconta que son père, déjà totalement assimilé, avait pris soin que son fils ignore tout du judaïsme. Sa mère était aussi très éloignée de tout intérêt juif. Il savait seulement qu'il était « Yevreï » (un des cent peuples de l'URSS), parce que c'était écrit sur son passeport. Chez nous on considère cette mention comme de l'antisémi-

2. *Le Guide des Égarés* III, 51.

3. Science du judaïsme : *Wissenschaft des Judentum*. Mouvement intellectuel, apparu en Allemagne au début du XIX^e siècle. Son programme : la promotion d'études juives reposant sur les méthodes scientifiques modernes. Il compte des hommes éminents comme l'historien Graetz, Leopold Zunz. En France, signalons la grande figure du médiéviste Salomon Munk (NDT).

tisme, en dépit du fait que les noms de tous les peuples sont consignés sur le passeport. Mais c'est quoi, Yevrei? Un quelconque peuple avec une lointaine existence historique, et dont notre étudiant ne savait à peu près rien. Il me raconta que dans son enfance il n'entendait jamais parler d'Abraham, notre Patriarche, car il ne fréquentait que des russophones. Il grandit ainsi, dans le giron de la culture et de l'histoire russe. Mais un jour, dans la bibliothèque de son père, il trouva quelques tomes de l'*Histoire juive* de Graetz en traduction russe (je me souviens encore, dans mon enfance, il y a de cela plus de soixante-dix ans, avoir lu cet ouvrage trois fois : dans l'original allemand, en traduction hébraïque et même en traduction russe). Le jeune homme fut frappé de stupeur. Graetz lui apprenait que le peuple juif — dont lui-même était considéré, même de manière formelle, comme un des fils — avait constitué un grand peuple et non pas une quelconque secte religieuse surannée, comme on le lui avait appris à l'école russe. Il devint clair pour lui qu'il s'agissait d'un peuple ayant une grande histoire, qui combattit pour son essence nationale. Il comprit, à partir de Graetz, que ce patriotisme ne s'était pas seulement incarné dans les Hasmonéens et les Zélotes, mais aussi dans des communautés médiévales qui ne disposaient ni de Koutouzov ni de Souvorov. Son rapport au peuple juif commença ainsi à se modifier. Finalement il quitta la Russie et s'installa ici.

Chez nous on considère que Graetz, l'homme de la « science du judaïsme », était fort éloigné de tout sentiment national et de ce qui devint plus tard le sionisme. Pourtant voyez quelle impression ce jeune homme en reçut ! On peut en déduire que la « science du judaïsme », du moins telle que Graetz la représentait, contenait une charge patriotique énorme. Soit dit en passant, ce que ce jeune homme ne perçut peut-être pas, ce fut à quel point Graetz détestait le christianisme. Ce n'était pas un juif croyant et pratiquant comme vous et moi, mais, pour étudier le phénomène de la foi, il ne s'intéressa qu'à la foi juive — qu'il ne partageait même pas ! Il abominait le christianisme, même s'il lui était impossible d'exprimer explicitement cette hostilité dans ses livres. En ce sens, Sholem se trompa. On ne peut pas dire que la « science du judaïsme » ait brouillé

l'essence du judaïsme historique, ou qu'elle eut peur de la présenter telle qu'elle était.

La « science du judaïsme » avait toutefois des carences. On essaya de dissimuler des faits « désagréables », comme le commerce d'esclaves qui était une activité répandue chez les juifs. Ici, en Israël, et c'est notre avantage, nous pouvons être beaucoup plus sincères, comme le sont Isaac Baer ou Chaïm Hillel Ben Sasson. Ils n'amoindrirent pas et ne craignent pas de présenter l'histoire juive telle qu'ils la connaissent, ce qui représente bien sûr un progrès par rapport à l'Exil. Mais je pense qu'il est injuste de dire que toute la « science du judaïsme » fut une tentative d'enterrer le judaïsme dans un dispositif d'études historiques. Graetz, comme Zunz, se sentait très profondément juif. A ce propos, j'ai été frappé par ce que ma sœur Nehama m'a rapporté au sujet de Zunz qui dans sa vieillesse revint à l'observance des rites, du Shabbat et des règles alimentaires. Certes, Zunz ne voyait pas ce qu'il y avait d'héroïque à exister en tant que juif, alors que Graetz ressentit bien cette dimension dans la vie quotidienne de ces pauvres communautés juives. Il est faux de prétendre que le travail des hommes de la « science du judaïsme » consista en une sorte d'effacement de l'histoire de notre peuple.

Je considère donc que la différence entre le judaïsme tel qu'il s'étudie dans nos universités et la « science du judaïsme » du xix^e siècle ne tient pas à leur nature, mais à l'élargissement de leur horizon. Ils essayèrent de réduire là où nous élargissons. Comme nous sommes plus libres, nous essayons aussi d'être plus objectifs, même si, vous ne l'ignorez pas, on n'atteint jamais à l'objectivité complète en histoire. Chez eux, il préexistait toujours cette interrogation : « Qu'en diront les *goyim* ? », tandis que Gershom Sholem, Isaac Baer, et d'autres, ne s'en préoccupent guère. Et aujourd'hui même, Baron, qui réside pourtant en Amérique, se soucie comme d'une guigne du « qu'en diront les *goyim* ». Un progrès, je le reconnais, mais ce n'est pas la révolution qu'a décrite Sholem.

Comment appréciez-vous l'œuvre de Sholem ?

Je vais vous raconter une anecdote. Gershom Sholem me dit un jour : « Tu crois en la Torah mais tu ne crois pas en Dieu. »

Je lui ai répondu : « Toi, tu ne crois ni en la Torah ni en Dieu. Mais, on ne sait pourquoi, tu crois à la singularité du peuple juif. »

Vous le rattachiez à Jabotinski. Appartiendrait-il à cette catégorie de gens qui, comme Jabotinski, élevèrent le sentiment national juif au niveau de valeur suprême ?

Non et non. Le patriotisme de Jabotinski et celui de Sholem ont des significations tout à fait dissemblables. Sans même tenir compte des différences de niveau intellectuel, il n'y a aucune analogie entre les deux hommes sur le plan des idées. Pour Jabotinski, le patriotisme était, en lui-même, la valeur suprême, sur un mode désintéressé. Il s'efforça de créer un nouveau patriotisme hébraïque, en imitant l'héroïsme romantique des mouvements de renaissance et d'indépendance nationale des peuples d'Europe au XIX^e siècle, en particulier le mouvement italien. Mais ces mouvements s'abreuyaient aux trésors des créations culturelles historiques. Ils puisèrent donc aux sources de ces cultures. Mais pour Jabotinski, toutes les traditions culturelles du peuple juif et tous les acquis de cette culture historique lui étaient totalement étrangers. Dans son patriotisme juif, il n'y avait pas trace de judaïsme. Aussi, de Jabotinski, allait, à la génération suivante, germer ce qui devait en germer : tout patriotisme qui se pose comme fin en soi se termine dans le crime. Quelque chose d'analogue à ce qui arriva au patriotisme recouvert d'une enveloppe de sainteté religieuse dans le style du Rav Kook.

Le patriotisme de Gershom Sholem était, par contre, une sorte de foi mystique dans des valeurs cachées, secrètes, que renfermerait le peuple d'Israël et qui se manifestent de temps en temps, sous des formes diverses. Il était en cela proche du Rav Kook précisément, bien qu'il existât entre les deux hommes, du point de vue des idées, une distance insurmontable. La position de Sholem concernant le sionisme découlait de cette foi : ces forces enfouies au sein du peuple d'Israël jailliront ici, dans le cadre de l'indépendance nationale retrouvée, soit par un retour de l'ancien, soit qu'une nouvelle création voie le jour. Le sionisme n'était donc pas pour lui un simple programme politique, envers lequel il éprouvait quelque doute, mais il revêtait une valeur, une signification très profonde : culturelle,

spirituelle et même religieuse (la religion telle qu'il la comprenait).

En ce qui concerne les recherches de Gershom Sholem sur la Kabbale, je pense qu'il se trompa gravement sur la valeur de ses contenus idéiques, ainsi que sur sa place et sa signification dans le judaïsme. L'origine de l'erreur se trouve dans le grand intérêt qu'un tel rationaliste extrémiste éprouva précisément pour les éléments irrationnels de la culture humaine (pas spécifiquement du judaïsme) et de la conscience. Bien que Sholem ait soumis les éléments irrationnels, voire magiques, qui existent dans le judaïsme historique à une analyse scientifique (historique et philologique) rigoureuse, il éprouva une affection excessive pour cet objet. Malgré cela, j'ai pu constater, au cours de nos conversations, qu'il ne comprenait pas vraiment la signification de la Torah, et particulièrement son étude, dans l'univers du judaïsme historique.

Ne pourrait-on pas dire qu'il croyait, d'une certaine manière, en la résurrection de la Kabbale ?

Je ne sais pas. Mais il pensait que quelque chose germerait de l'État d'Israël et du sionisme. En cela, il croyait vraiment.

Est-ce en cela que croyait aussi Martin Buber ?

En m'exprimant de manière brutale, je dirais que Buber fut un théologien juif pour les *goyim*. Non que ce fût son intention, mais c'est ce qui de fait arriva. Les non-juifs voient en sa doctrine une théologie juive. Mais en fait cette doctrine ne se préoccupe pas du judaïsme historique — qui était un univers de Torah et de *mitzvoth* — et par conséquent elle n'est pas une théologie juive.

Et en ce qui concerne ses écrits sur le hassidisme ?

Je peux ici me référer à Gershom Sholem. Quand on lit ce qu'a écrit Buber sur le hassidisme, quand un lecteur étranger lit ces textes à fond, il n'apprend pas que les hassidim étaient les stricts observants des *mitzvoth*, eux qui, bien au contraire, ont même rigidifié les préceptes du *Shoulkhan Aroukh*⁴. Rien

4. *Shoulkhan Aroukh* : code rabbinique écrit à Safed au XVII^e siècle par R. Joseph Caro. Pièce maîtresse de la *halakha* (NdT).

de cela ne se perçoit dans ses récits hassidiques, une production « kitch » et volontairement contrefaite. Il voulut mettre à jour un judaïsme qui n'a jamais existé. Mais il faut ajouter que Buber crut présenter sincèrement une pensée juive. Il n'était ni par une tendance à l'apologie, ni par le souci de justifier le judaïsme devant le monde non juif. En fin de compte, il créa une espèce de judaïsme qui plut aux non-juifs, mais qui n'est pas le judaïsme historique.

Sur la philosophie du « Je et Tu » Ben Gourion écrivit ceci : « Le "Je et le Tu" de Buber ou de Rosenzweig n'est rien d'autre, en fin de compte, que le dédoublement du "Je" de Buber. Il discute avec lui-même et crée dans son imagination un interlocuteur... C'est sans doute agréable, mais cette réalité n'est rien d'autre qu'une autosupercherie⁵. » Comment jugez-vous sa philosophie ?

Je dirais qu'il fut *a ladies' philosopher*⁶, et je dis explicitement « philosophe pour ladies » et non pour femmes, parce qu'une philosophie qui est une bonne philosophie convient au même titre aux hommes et aux femmes. Mais il y a une espèce de gens qu'on appelle *ladies*. Si on pense vraiment philosophie, on ne peut pas sérieusement prendre en considération sa philosophie. Ce n'était pas un vrai philosophe et je ne peux le prendre au sérieux, sous quelque aspect que ce soit.

Même pas sur le plan théologique ?

Non. D'un point de vue théologique on peut se poser la question — tout en étant incapable de formuler celle-ci sous une forme précise, et moins encore de lui apporter une réponse : était-il un homme croyant ? Il est difficile de formuler la question, car le critère pour distinguer un croyant n'est pas simple. Le Rosenzweig de la fin était, semble-t-il, croyant, mais je ne suis pas sûr qu'on puisse en dire autant de Buber. L'univers de Rosenzweig lui-même était très éloigné de l'univers du judaïsme historique, le judaïsme de la *halacha*. Mais

5. Lettre au philosophe Bergman du 1/10/1960.

6. En anglais dans le texte. Ce qu'on pourrait traduire par « philosophie de salon » (NdT).

c'était tout de même un univers de foi juive que l'on ne peut imaginer hors du cadre du judaïsme. Pour Buber, je n'en sais rien. Je le dis avec un point d'interrogation, sans affirmer que c'était ainsi que je le décris. Toute sa doctrine me fait mauvaise impression et, à mes yeux, toute sa théologie n'est rien de plus qu'un jeu intellectuel.

Avez-vous discuté avec lui ?

Très peu. Sans doute n'avais-je pas très envie de lui parler, bien que nous nous soyons rencontrés à l'Université et dans diverses institutions culturelles.

Comment expliquez-vous la notoriété énorme acquise par ses écrits, ainsi que sa grande influence sur le judaïsme allemand ?

Son influence fut limitée à un cercle, très restreint, d'intellectuels.

Ayant eu la chance d'entendre de vive voix son enseignement sur la Bible, il me semble qu'il avait, à l'égard de sa langue, une grande sensibilité.

J'aurais tendance à vous donner raison, mais c'est précisément en ce domaine qu'il ne fit pas grande impression, ni dans le monde ni même parmi les juifs.

Sa traduction de la Bible en allemand a pourtant eu de l'influence ?

Presque pas chez les juifs, ni même chez les non-juifs, et c'est regrettable. C'est une œuvre grande et importante. Son approche de la Bible était très sérieuse et, bien sûr, juive et non chrétienne. J'ignore comment Franz Rosenzweig et lui se répartirent la tâche. Mais, comme je l'ai dit, je ne peux accorder aucune importance à sa pensée théologique, philosophique et politique. Il connut une grande renommée un peu partout, dépassant de loin sa véritable valeur. Il est très célèbre dans le monde de la pensée non juive qui voit en lui la grande figure de la pensée juive de la précédente génération. Je pense que ce n'est en rien justifié.

Que pensez-vous de l'ami de Buber, Hugo Bergman ?

Humainement, il était de beaucoup supérieur à Buber. Il avait une vraie ferveur pour le judaïsme et le prouva en arte quand il fut confronté à l'épreuve de se convertir au christianisme. Son maître en philosophie, Franz Brentano, l'implora d'accepter le baptême afin de recevoir un poste universitaire. Mais il refusa et, en cette époque-là, c'était un geste empreint de grandeur, même si nous pensons qu'il était insignifiant.

On peut en dire autant pour Buber.

Buber ne fut pas confronté à cette épreuve. Sa carrière dans le monde intellectuel ne dépendait pas de cela. Il se présentait, en tout lieu, précisément comme juif. Mais en cette époque, quand personne n'aurait pu, pas même en rêve, imaginer l'effondrement de l'Empire autrichien, la carrière universitaire de Bergman dépendait de son acceptation du baptême. Et il tint bon. Il ne commit pas cet acte. A mon avis, le judaïsme de Bergman était plus profond que celui de Buber. Il y avait en lui le désir sincère de le comprendre et de l'approfondir. Je dis cela malgré la distance qui me sépare de sa conception du judaïsme.

On m'a dit que Bergman demanda à Ernest Simon de lui apprendre à mettre les phylactères⁷ ?

Je l'ignorais, mais cela ne me surprend pas. Il n'y a aucun doute que cet homme avait une réflexion philosophique sérieuse. Il n'y a pas d'originalité en sa pensée, et j'ignore s'il apporta quelque chose de neuf dans le champ philosophique. Mais l'unique livre sur Kant, écrit en hébreu, le fut par lui. Je ne sais pas s'il résume Kant, mais c'est un livre que seul un vrai philosophe peut écrire. L'homme Bergman était d'une véritable modestie, celle prescrite par nos livres de morale, et c'est très méritoire. C'était une personnalité de grande valeur humaine.

7. Phylactères ou *tefillin*: petits boîtiers de cuir renfermant de petits manuscrits, entre autre celui du Shema, credo du judaïsme. On les attache, par des lanières de cuir, au bras gauche et au-dessus du front. Mettre quotidiennement ses *tefillin* est l'acte pieux par excellence (NdT).

Judaïsme et littérature

Dans le même esprit que votre appréciation concernant Buber, Agnon a cité à son sujet ce propos biblique : « Un envoyé parmi les Gentils. » Il n'a pas voulu lui appliquer le verset bien plus connu : « Je t'ai nommé prophète pour les Gentils » car il ne voulut pas l'élever à un tel niveau.

Agnon était un homme très difficile à saisir, et je ne suis pas sûr d'avoir vraiment pénétré les profondeurs de sa personnalité. Je l'ai pourtant assez bien connu. Il vint même chez nous à quelques reprises. Il m'a toujours surpris. Il me donnait parfois l'impression d'être un parfait cynique et nihiliste, et parfois, au contraire, on trouvait en lui une sorte de foi profonde — peut-être n'existe-t-il aucune contradiction entre ces deux aspects. Une chose est sûre : il réfléchissait beaucoup aux problèmes du judaïsme. Un jour, il me posa cette question : « Qu'est-ce qui brisa la force que la Torah avait dans le peuple juif ? » C'est en vérité une question centrale. On ne peut pas comprendre et expliquer comment soixante-dix générations de juifs organisèrent leur vie selon la *halacha* — aussi bien pour leur nourriture que pour leur boisson, pour leur vie sexuelle comme pour leur activité professionnelle — et ont vraiment accepté le joug de la Torah et de ses *mitzvot*. Il ne s'agit pas, en la matière, de rhétorique, mais d'un joug pesant, et ce sans aucune organisation coercitive, mais uniquement grâce à l'autorité de la Torah. Et voilà que dans le peuple juif, au XIX^e siècle,

de, cette force-là s'est brisée. Je pense que cette question lui rongea l'esprit en permanence. Tous ses écrits, qu'ils traitent de la foi, ou qu'ils soient des récits érotiques, sont en fait l'expression de son hésitation autour de cette question.

Que lui avez-vous répondu ?

« Ce qui a causé la destruction du judaïsme fut la professionnalisation de l'étude de la Torah. » Ceci n'est pas tout à fait exact du point de vue historique, le phénomène ayant commencé avant la grande crise du XIX^e siècle. Mais la chose est surtout évidente aujourd'hui. Lorsque l'on dit d'un juif que c'est « un homme de la Torah », on entend par là qu'il se consacre à l'étude des textes de la Torah en tant qu'occupation professionnelle. On n'entend pas, par cette expression, qu'il s'agit d'un programme existentiel. Même si cette occupation existait avant le XIX^e siècle, la Torah se concrétisait par un mode de vie spécifique, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui. Ce fut Chaïm Hillel Ben Sasson, il me semble, qui mit le doigt sur ce fait : il n'y eut jamais, dans toute l'histoire juive, un nombre aussi élevé d'étudiants en *yéshiva*¹ que de nos jours. Mais le fait est patent : ils n'ont aucune influence sur la physiologie du peuple juif, sur son essence, sur ses caractéristiques. Auparavant, par contre, la force et l'influence de la Torah étaient fantastiques, en dépit de la faible proportion de professionnels qui se livraient à son étude. La masse des juifs respectant ses préceptes — et il existait aussi, parmi eux, des érudits — étaient des commerçants et des artisans, non des professionnels de l'étude de la Torah.

Je dois dire que cette question rongea aussi l'esprit de Bialik, bien que sa relation à la Torah était différente de celle d'Agnon. Cette question est une espèce de fil qui traverse toute la pensée de Bialik. Tous deux, bien sûr, connurent le judaïsme — non comme bien des personnes d'aujourd'hui — et ils savaient ce qu'est la Torah et sa place dans l'univers du judaïsme historique.

1. Yéshiva : école talmudique. On y étudie souvent en vie durant, la subsistance étant assurée par des dons, des collectes ou des subventions de l'État (NdT).

De toute façon Agnon fut une personnalité extrêmement intéressante, et son cas ne l'est pas moins. Où a-t-il grandi ? A Buczacz, en Galicie, et il semble qu'il ne reçut jamais d'instruction générale. Son allemand, il l'apprit peut-être dans une école de Galicie autrichienne, bien que j'ignore s'il fut scolarisé là-bas. De sa jeunesse je ne sais absolument rien.

Pouvez-vous apprécier ses œuvres d'un point de vue littéraire et les comparer aux grands écrivains européens de son temps ?

La critique littéraire est pour moi un domaine difficile à aborder. Non que je n'y comprenne rien, mais je ne sais pas exprimer ma compréhension en termes littéraires. Il en va de même pour la grande littérature mondiale. Les outils pour m'exprimer à ce sujet me manquent.

Agnon écrivait à un haut niveau. Même si on le compare aux grands écrivains. Il a des récits — particulièrement ceux qui sont courts — qui sont merveilleux. Je vous en rappellerai un, auquel celui qui ne connaît pas le monde juif ne peut rien comprendre. Je veux parler du récit *Deux sages de notre ville*. Dans ce récit, on décèle du point de vue psychologique, des profondeurs dostoïevskiennes. La plupart de ses œuvres ne pouvaient être écrites que de la main d'un créateur, très grand par sa compréhension de l'âme humaine.

Quand on publie un nouveau livre d'Agnon, le lisez-vous ?

Plus aujourd'hui. Je pense qu'il vaudrait mieux ne pas éditer ses livres posthumes. Agnon lui-même, semble-t-il, ne le voulait pas.

On retrouve votre analyse concernant le peuple juif chez Baruch Kurzweil, à propos des œuvres d'Agnon. Il souligne ceci : pour saisir la problématique du peuple juif au cours des dernières générations, il suffit de commencer par lire Le dais nuptial (où l'univers juif est encore conservé), de passer à Un invité pour la nuit (cet univers commence à s'effriter), puis de finir par Hier, avant hier, où l'écrivain traite des difficultés de la vie renaissante en terre d'Israël, et ceci recouvrirait en fait toute votre théorie, celle de Kurzweil, et évidemment celle d'Agnon.

Kurzweil² était un homme étrange, mais une personnalité particulièrement intéressante. Il y avait en lui, sans aucun doute, des étincelles de génie qui ne se sont pas développées. Il était doté d'une intelligence pénétrante et sa critique de Gershom Sholem renferme une grande vérité. Je l'appréciais énormément. Dommage qu'il soit mort prématurément.

Avez-vous connu Bialik³ ?

On ne peut pas dire que je l'ai connu. Nous nous sommes rencontrés à quelques reprises, dans des réceptions publiques, mais pas au point de nouer des contacts personnels. Je me souviens d'une parole prononcée par Bialik qui sans avoir une importance conceptuelle profonde n'en est pas moins bien intéressante. Je l'ai emendu dire ceci : « Je suis capable d'imiter tous les styles d'écriture que connut l'histoire de la langue hébraïque, à commencer par Isaïe Ben Amots (il n'a pas dit, par respect, à partir de Moïse) pour finir par Abraham Shlonski (qui symbolisait alors le summum de la modernité), à l'exception d'un seul style : celui de Maïmonide. Pour écrire dans le style de Maïmonide, il faut être Maïmonide. » Il pensait bien sûr au *Mishné Torah* dont l'hébreu est merveilleux.

Avez-vous été influencé par l'œuvre de Bialik ?

Je ne peux dire d'aucune œuvre littéraire ou poétique, qu'elle ait été essentielle pour moi, même quand elle m'a fortement intéressé ; que ce soit la tragédie grecque, Shakespeare ou la poésie lyrique de Pouchkine, qui sont véritablement les plus grandes créations de l'esprit humain. Je comprends en quoi consiste leur grandeur, mais je ne puis dire qu'ils ont été centraux pour moi. De la même façon, je sens bien que certains poèmes de Bialik appartiennent à la grande poésie universelle. Je m'en souviens, même si je ne les connais pas par cœur. Par cœur, je ne me souviens que de choses apprises au lycée, Pouchkine par exemple. Notons avec intérêt que les jeunes arrivant aujourd'hui d'URSS, et qui ont étudié soixante-dix ans après

2. Kurzweil Banich (1907-1972) : critique littéraire. Professeur de littérature à l'université Bar Ilan. Il s'est suicidé en 1972 (NdT).

3. Bialik, Chaim Nachman (1873-1934) : grand poète hébraïque (NdT).

moi (moi, le programme de littérature russe des écoles tsaristes, et eux, celui des écoles soviétiques) connaissent par cœur les mêmes poèmes que moi. Ce qui prouve qu'en Russie on trouve une continuité absolue jusqu'à nos jours, au contraire de ce qui se passe chez nous. Chez nous on constate une déchirure absolue. En fait, toute la tradition juive jusqu'au XIX^e siècle est absolument étrangère aux personnes formées par notre éducation. En Russie, par contre, malgré la Révolution, existe une continuité — y compris dans la manière de considérer l'histoire. Les Russes ne ressentent pas du tout que la grande révolution d'Octobre constitue une quelconque déchirure dans l'histoire de leur peuple. C'est toujours l'histoire russe, qu'elle soit tsariste ou communiste. En fait, le peuple russe est un étrange phénomène dans l'histoire du genre humain. A peu près jusqu'à nos jours, la majorité du peuple était plongée dans une complète barbarie, et malgré cela, de son sein ont jailli des créateurs et des œuvres qui comptent parmi les plus sublimes de l'histoire humaine.

Parmi les philosophes juifs de notre temps, lesquels sont importants à vos yeux ?

Dans le champ de la philosophie générale, en notre génération, Emmanuel Levinas est l'homme dont le judaïsme marque la pensée. Ses *Quatre lectures talmudiques* comptent parmi les meilleurs textes écrits en notre génération. Je ne pense pas seulement à ses écrits sur le judaïsme, mais aussi à sa philosophie générale qui, même quand elle n'est pas religieuse, se nourrit de judaïsme. On ne voit aucun autre philosophe juif, en notre génération, dont la pensée a surgi de l'univers du judaïsme.

Un penseur quelque peu oublié au cours des dernières années fut Ezechiel Kaufman, auteur de Histoire de la foi juive et L'exil et l'étranger.

Il est important, à mes yeux, par sa critique des conceptions si répandues chez la majorité des chercheurs bibliques d'aujourd'hui, ainsi que celle de l'interprétation admise de l'histoire du peuple juif au cours des âges. Kaufman critique les conclusions de la critique biblique scientifique, considérées

comme vérités définitives dans une large part du public instruit. Mais, l'appréciation de son apport positif, de sa conception du peuple d'Israël durant l'époque biblique, reste problématique. Je ne puis admettre le fondement de son enseignement, à savoir que la croyance en un dieu unique est ancrée dans le peuple juif de par sa « nature » même, qu'il ne s'en est jamais véritablement écarté et n'a jamais été proprement idolâtre, même si on trouve quelques indices de présence d'idoles. Il me paraît que le texte de la Torah et des Prophètes rapporte le combat grandiose entre foi monothéiste et idolâtrie. Toute l'histoire racontée dans les textes bibliques est le processus par lequel on surmonte la tendance naturelle à l'idolâtrie, qui était enracinée — et elle l'est toujours — dans le peuple d'Israël, tout comme dans l'humanité en général. (Le fait que, 2 000-2 500 ans plus tard le *Shoulkhane Aroukh* s'ouvre par cette exigence « d'un suprême effort pour le service de Dieu » a ici une forte valeur symbolique.) Telle est la grandeur de la Bible. Kaufman ne ressent pas qu'il la diminue en voulant prouver que le monothéisme est « enraciné » dans le peuple juif par nature.

Comme philosophe de l'histoire, Kaufman a reconnu cette grande vérité : les conditions et les circonstances historiques (le « destin juif ») n'ont pas produit le judaïsme. Au contraire, le judaïsme (la religion d'Israël) a façonné le peuple juif et déterminé son destin historique.

Y a-t-il aujourd'hui, dans le monde orthodoxe de la Torah, quelque personnalité avec un rayonnement tel qu'elle peut servir d'exemple ?

Je l'ignore. On évoque parfois le Rav Soloveitchik, le dirigeant spirituel-religieux de la néo-orthodoxie aux États-Unis. Mais je dois dire que je n'ai pas vraiment approfondi sa pensée⁴. Je l'ai rencontré deux fois, à Boston et à New York, et je n'ai pas réussi à le comprendre. Aussi aurais-je du mal à en dire quelque chose. J'ai eu l'impression, en ce qui concerne

4. Propos tenus en 1986. Depuis, en 1991, Leibowitz consacra un séminaire au maître ouvrage du Rav Soloveitchik *L'homme de la balance*, où il rend hommage à ce penseur (NdT).

les problèmes de l'État d'Israël, qu'il était très proche de ma position. Quant à ses conceptions théoriques et idéologiques, sa conception de la foi, ce sont ces points que je n'ai pas saisis. Ce n'est pas un homme de combat, je le regrette, mais personne n'y peut rien.

Le courant orthodoxe de Francfort

On dit parfois du Rav Soloveitchik qu'il est le continuateur de la doctrine « Torah et savoir-vivre » dont le berceau est Francfort. Que pouvez-vous dire de ce phénomène du judaïsme orthodoxe de Francfort ?

Je n'ai pour ainsi dire pas connu Francfort. Parmi les communautés orthodoxes d'Allemagne, j'ai connu celle de Berlin et de Cologne. Mais je suis renseigné à propos du phénomène Breuer le Vieux et Isaac Breuer qui fut un des personnages les plus intéressants de la dernière génération. Dommage qu'il mourût prématurément. Je pense qu'il aurait rempli une fonction très importante chez nous.

Quelle signification donner aujourd'hui à ce mode de vie juif particulier ?

L'orthodoxie allemande a été une donnée très particulière de l'histoire du peuple juif que Gershom Sholem, me semble-t-il, ignore totalement.

Car elle se situe très loin de la mystique et de la Kabbale...

Pas seulement pour cela. Dans le débat sur ce que l'on appelle « la symbiose culturelle judéo-allemande », on ne peut ignorer l'existence de ce merveilleux groupe juif qui vécut depuis le milieu du XIX^e siècle, jusqu'à la destruction du judaïsme allemand par Hitler. Quelques milliers de familles

organisées en communautés (et reconnues comme institutions publiques par les autorités) ont fait exister en leur sein un style de vie aussi bien privé que public, fondé sur la stricte observance des règles de *halacha*: respect du shabbat à la maison comme dans les affaires, nourritures rituelles, règles de vie familiales, un peu d'étude de la Torah... En somme, un style de vie complètement différent de celui de leur environnement. On compte parmi eux des universitaires, des avocats, des médecins, des hommes d'affaires, des commerçants, des épiciers, des fonctionnaires, des employés, et un petit nombre de rabbins et d'érudits se consacrant exclusivement à l'étude. Ils semblaient tous intégrés à la population allemande et à sa culture, qu'ils avaient absorbée — en même temps qu'un sincère patriotisme germanique — au cours de leurs études, sans ressentir de contradictions entre les deux univers. Soulignons que leurs enfants, qui étudièrent en majorité à l'Université, restèrent fidèles à la tradition et au style de vie de leurs parents.

Mordekhai Breuer¹ me raconta que son père, Isaac Breuer, avait disposé sur son bureau deux photographies: celle de Samson Raphaël Hirsh², beau-père de son père, et celle de l'athée, un brin antisémite, Kant! Ces deux grandes figures étaient placées ensemble sur la table de travail d'un penseur juif orthodoxe! Ainsi, dans ce groupe, faible par le nombre mais grand par la qualité, ont véritablement coexisté un judaïsme sincère et le germanisme. Cette orthodoxie juive, Gershom Sholem ne l'a pas vraiment connue.

Il a dû pourtant à un moment de sa vie être très proche de ces gens!

Sholem provient de cercles juifs à peu près assimilés au monde non juif. Dans son enfance, il n'a rien connu du judaïsme. Au début de son cheminement vers le judaïsme, il eut comme maître R. Bleichrode, un rabbin orthodoxe de la communauté berlinoise (qui émigra plus tard en Israël et mourut à Jérusalem). Sholem avait beaucoup de respect pour son

1. Professeur d'histoire à l'université Bar Ilan.

2. Samson Raphaël Hirsh (1808-1888), fondateur de la néo-orthodoxie allemande (NdT).

vieux maître, mais il ne put voir en lui l'autorité à même de le conduire dans sa quête du judaïsme. Cette communauté juive orthodoxe particulière, par son contenu spirituel et psychologique, lui resta étrangère.

On a l'impression que cette symbiose n'était pas naturelle, bien qu'elle ait existé, et que tout cet effort pour articuler deux cultures était condamné à l'échec dès l'origine.

Elle n'était pas naturelle. Voici quelques années, j'ai eu une conversation avec un philosophe allemand en visite en Israël. Il s'était beaucoup intéressé à Hermann Cohen, pas seulement par rapport au judaïsme, mais comme à l'un des pères du néo-kantisme. Il m'a demandé : « Comment comprendre que Hermann Cohen se soit emparé de Kant de tout son cœur, de toute son âme et de tout son pouvoir, jusqu'à cette absurdité d'identifier Kant au judaïsme ? » Alors que Kant était, comme je l'ai dit, non seulement un athée, mais un antisémite indubitable. Ce n'est pas qu'il détestait les juifs — il avait au contraire de très bonnes relations avec de nombreux juifs — mais il portait une haine implacable au judaïsme. Voici l'explication que je lui ai donnée. Hermann Cohen était d'abord juif, par toutes les fibres de son âme, et peu importe s'il n'eut pas la foi durant la majeure partie de sa vie. Dans ses dernières années, on peut déceler un véritable rapprochement avec la foi juive. Son grand livre posthume *La religion de la raison d'après les sources juives* contient des chapitres qu'un juif croyant aurait pu écrire. Son attachement au judaïsme était sans limite ni mesure. De même que son attachement au germanisme. D'où un conflit insoluble, puisqu'il est impossible de comprendre le germanisme sans le christianisme. La nation allemande — comme toutes les nations d'Europe — a été formée par le christianisme, et il importe peu que de nombreux penseurs, dont Goethe et Kant lui-même, aient rejeté la foi chrétienne. Or il n'existe pas de juif ayant éprouvé haine plus énorme à l'égard du christianisme que Hermann Cohen. (Sur ce point, au passage, je me sens proche de lui.) Pourquoi donc était-il lié à Kant ? Parce que Kant n'était pas chrétien. On ne trouve pas un grain de christianisme chez Kant. Ainsi est-il prouvé que l'on peut être

allemand, et pas un simple Allemand, mais l'incarnation suprême de l'esprit allemand, sans être chrétien.

Peut-on parler d'un lien entre le « mouvement moral » de Rabbi Israël Salanter et la morale kantienne ?

Le « mouvement moral » (*le mussar*) a cherché à orienter la conscience humaine vers la pureté de l'intention lors de la réalisation des *mitzvoït*. Il s'agit donc d'intérioriser ces pratiques. En fait nous sommes très proches de la tentative de l'auteur des *Devoirs du cœur*³, voici plus de 900 ans. J'ignore si l'on peut inclure cette orientation dans le concept d'« éthique », puisqu'il s'agit d'approfondir la pratique religieuse — et celle-ci n'est pas un concept éthique.

S'il en est ainsi, il n'existerait donc aucune relation entre la morale du « mouvement moral » et la morale humaniste ?

A mon avis non, car la signification en est différente. Le critère n'est pas que l'une et l'autre disent la même chose à propos du comportement humain dans une situation particulière, mais la signification qui en est donnée, et celle-ci apparaît différente dans les deux cas.

D'un point de vue psychologique, n'existe-t-il pas tout de même une proximité ?

C'est une question intéressante, mais la réponse ne m'apparaît pas très clairement. Je ne sais si l'on peut appeler la doctrine de R. Israël Salanter « éthique », au sens où l'on parle de l'éthique de Kant.

3. Bahya Ibn Paquda, théologien juif médiéval. *Les devoirs du cœur*, trad. fr. A. Chouraqui, Paris, Desclée de Brouwer, 1950 (NdT).

Christianisme et judaïsme, deux religions incompatibles ?

Vous savez, évidemment, que l'on vous dit influencé par Karl Barth.

C'est une sornette !

Alors, pourquoi dit-on cela ?

Est-ce que je suis responsable de la bêtise d'autrui ? Il a suffi que des scribouillards de chez nous aient entendu dire que Barth était un chrétien croyant, révolté contre la théologie libérale qui domine le protestantisme moderne, pour que l'on parle d'une telle influence. Comme je suis moi-même considéré comme croyant, ils ont posé l'équation simpliste : un religieux équivaut à un autre religieux, et en ont déduit une analogie entre Barth et moi-même. Barth a souligné l'opposition extrême qui existe entre judaïsme et christianisme. Nul chrétien de notre temps n'a écrit des choses aussi dures contre le judaïsme, précisément à partir de sa profonde conscience chrétienne et non en partant d'une position antisémite. J'ai essayé de présenter et d'expliquer cette question dans un article que j'ai consacré à Karl Barth¹.

Par exemple ?

1. Y. Leibowitz, « L'héritage commun judéo-chrétien », in *Judaïsme, peuple juif, État d'Israël*, op. cit. (non traduit en français).

Il écrivait que la poursuite de l'existence du judaïsme est une plaie sur le corps de Jésus. Il n'est pas possible selon lui qu'après Jésus continue d'exister légitimement un judaïsme qui ne soit pas chrétien. Une telle chose ne peut pas être. Mais en même temps, il n'y eut pas d'opposant plus virulent que lui au nazisme. A tel point qu'après la guerre il préféra l'Allemagne de l'Est à celle de l'Ouest, parce que en RFA, du temps d'Adenauer, avait débuté une sorte d'accommodement avec le nazisme. Ce qui est vrai. Dans sa relation aux juifs, il disait que nous étions tous — juifs et non-juifs — des êtres humains. Mais sa relation au judaïsme, dont il considérait l'existence comme « un blasphème », était épouvantable. On ignore chez nous le christianisme, et plus encore ce que le théologien chrétien le plus important du XX^e siècle pensait du judaïsme. Comment un homme qui compte parmi les plus grands penseurs chrétiens, dont on ne peut dire de lui qu'il était antisémite — sous aucun aspect et d'aucune manière —, considère-t-il le judaïsme ! Le fait même que le judaïsme existe comme religion vivante est la preuve que le christianisme est mensonge. Par conséquent, le christianisme ne peut reconnaître l'existence persistante du judaïsme comme religion vivante, sinon lui n'est qu'une espèce de monstre. Mais il faut déinguer cette conception théologique de sa relation aux juifs. Ces deux choses sont différentes.

En fin de compte, ce serait aussi la raison pour laquelle le Vatican ne reconnaît pas l'État d'Israël ?

C'est possible. Je n'ai pas lu, bien sûr, tous les écrits de Karl Barth (il s'agit de quatorze volumes). Mais j'ai relevé quelques textes qui traitent du judaïsme. Tenez, par exemple : « La synagogue est le temple de la mort. » Et : « D'un point de vue ontologique, la poursuite de l'existence du judaïsme aux côtés du christianisme est impossible. » En d'autres termes, il est impossible que tous deux, judaïsme et christianisme, coexistent. En cela Barth s'opposait à Buber et Rosenzweig. Ceux-ci pensaient qu'il existait un double chemin et deux types de foi conduisant à la connaissance de Dieu. Selon Barth, le chrétien ne peut supporter l'existence du judaïsme, et je pense qu'il a raison. Du point de vue judaïque, aussi, on ne peut admettre

deux chemins vers la vérité, ni reconnaître l'existence de deux voies vers Dieu. Un livre traite des relations du christianisme au judaïsme, *Le phénomène du judaïsme dans la théologie chrétienne — Israël dans la pensée de Karl Barth*, du théologien protestant contemporain, Merkwart. Ce livre est paru en 1967 et il est très intéressant. A propos de l'énoncé de Barth : « Nous sommes tous des pécheurs, mais les véritables pécheurs, avec toutes les conséquences qui en découlent, ne sont que ceux pour qui la volonté divine était claire et connue d'eux », Merkwart remarque : « On reconnaît là un lien secret entre le paulinisme et Auschwitz. » C'est une constatation sortie de la bouche d'un théologien germano-protestant contemporain. L'existence même du judaïsme est un problème terrible pour le christianisme. Au contraire, pour nous, le christianisme ne nous touche pas du tout. Selon Barth, le judaïsme n'est pas susceptible de s'amender puisque l'Évangile lui a été donné et qu'il l'a repoussé. C'est une chose que nous avons toujours tendance à oublier : Jésus était juif et il s'adressait aux juifs. Puisqu'ils l'ont rejeté, ils sont désormais incorrigibles.

Quelqu'un de très intéressant l'a très bien compris, un français², Aimé Pallière. Tout au long de sa vie il n'a cessé de se rapprocher du judaïsme, jusqu'à se demander s'il devait s'y convertir. Un des événements déterminant pour lui fut une visite, le jour de Kippour, dans une synagogue où il demeura de l'office de l'après-midi jusqu'à celui de la nuit. Alors, en un éclair, surgit dans sa conscience, cette idée que si Jésus n'avait pas existé, cela n'aurait rien changé au Kippour des juifs. Et c'est vrai ! D'une part, l'apparition de Jésus est le plus grand événement de l'histoire humaine — l'incarnation de Dieu en un homme — et cet événement se produisit au sein du peuple juif, dans une référence explicite au judaïsme, à la Torah et aux Prophètes. D'autre part, pour le judaïsme réel, c'est-à-dire pour ces juifs qui se réunissent dans une synagogue le jour de Kippour, tout se passe comme si cet événement ne s'était pas produit. On ne trouve même pas dans le judaïsme

2. Cf. Aimé Pallière, *Le Sanctuaire inconnu*, Paris, Ed. de Minuit, 1948. Cf. aussi mon article « Aimé Pallière et la vraie religion », Revue *Histoire*, n° 3, Paris, Hachette, 1982 (NFT).

une quelconque négation du christianisme. Tout simplement il n'existe pas, et c'est évidemment exact et prodigieux. Si Jésus n'avait pas existé, le livre de prière de Kippour serait exactement le même livre, sans changement d'une seule lettre. Bien entendu, le destin du peuple juif aurait été différent si le monde n'avait pas été chrétien, mais pas celui du judaïsme.

Il est intéressant de noter que Jésus n'est presque pas évoqué dans nos textes canoniques.

Dans l'univers talmudique, on trouve une association très étroite entre Balaam et Jésus. Parfois Balaam est vraiment identifié à Jésus, et parfois cela semble plus douteux. Par exemple, il est dit à la fin du *Traité des Pères* : « Qu'y a-t-il de commun entre les disciples de notre patriarche Abraham et les disciples de Balaam l'impie³ ? » Comme si Balaam, à l'instar d'Abraham, avait fondé quelque institution qui aurait perduré après lui, bien que le Pentateuque n'y fasse nullement allusion. Quels seraient donc ces disciples de Balaam ? Certains, Geiger par exemple, ont soutenu qu'il s'agit là d'une allusion à Jésus, mais cela n'est pas vraisemblable, car dans ce texte on parle de « gens sanguinaires et fourbes ». Cela ne correspond pas au temps de Jésus et des premiers chrétiens, mais à une période plus tardive, après Constantin. Ce point ne semble pas encore bien éclairci. A propos des disciples de Balaam, la *Mishna* nous apprend, dans ce passage, qu'ils hériteront de la *géhénne*, ainsi qu'il est dit : « Et toi, Dieu, fais descendre en un puits profond, ces gens sanguinaires et fourbes, qu'ils ne dépassent pas la moitié de leur existence, et moi je place ma confiance en toi » (Psaumes, LV, 24).

L'énoncé : « Et moi, je place en toi ma confiance », signifie : « en toi Dieu » et pas en un autre (Jésus peut-être). Mais le plus important c'est le début du verset : « Qu'ils ne dépassent pas la moitié de leurs jours. » Or, Jésus n'a pas atteint la moitié de sa vie, puisque mort à 33 ans (et n'a pas atteint l'âge de 35 ans).

Dans le *Traité Sanhedrin*, chapitre « Heleq », la chose devient néanmoins tout à fait claire⁴. On y lit : « Un hérési-

3. *Traité des Pères* V, 24.

4. *Sanhedrin*, 106-b (trad. I. Salzer).

que a dit à R. Hanna: "Sais-tu quel âge avait Balaam à sa mort?" Il lui répondit: "Le texte ne le dit pas, mais puisqu'il est dit: Les gens sanguinaires et fourbes ne dépassent pas la moitié de leurs jours, on en déduit qu'il avait trente-trois ou trente-quatre ans, puisqu'il n'a pas atteint, bien évidemment, la moitié d'une vie normale d'homme qui est de soixante-dix ans." L'hérétique rétorqua: "Tu as bien parlé. J'ai moi-même lu le livre de Balaam et il y est écrit: Balaam le boiteux était âgé de trente-trois ans quand *Pinchas Lista*⁵ (Pinchas le ravisseur) le tua." » L'expression *Pinchas Lista* est assez étrange. Et qu'est-ce que ce *livre de Balaam*? Sur ces questions Geiger répond — c'est très surprenant, mais très convaincant — que *Pinchas Lista* doit être compris comme désignant Ponce Pilate, et le livre de Balaam comme l'Évangile, et dès lors tout s'éclaire! Se pose à présent la question à laquelle je ne saurais répondre: Jésus fut-il considéré par les maîtres du Talmud comme le prophète des Gentils?

Comme Balaam?

Oui. A propos de Balaam les textes disent: « Il n'y eut plus en Israël de prophète comme Moïse. » Plus en Israël, mais il y en eut dans les autres nations. Et qui était-il? Balaam⁶. Est-ce que ces propos signifient que Balaam (c'est-à-dire Jésus) même pour les maîtres du Talmud fut le prophète des Gentils? Plus tard encore, dans le *Midrach Rabba*, Rabbi Hanin énonce: « Dans l'avenir, Israël n'aura pas besoin de l'enseignement du Messie, comme il est dit: « De lui les Gentils apprendront. Pas d'Israël. » Ce qui sous-entend que les Gentils recevront bien une doctrine du Messie, et je pense que là aussi il s'agit de Jésus.

Mais dans les propos des Maîtres, on peut déceler une autre orientation, opposée à la précédente, où Balaam, le prophète des Gentils, met en garde contre Jésus. Par exemple, commen-

5. Pinchas: nom du prêtre qui tua Zimri et la princesse madianite Cozbi s'adonnant au culte orgiastrique de Baal-Peor. Cf. Nombres 25. L'épithète de *lista* (raveur) qui lui est ici accolée, apparaît comme une absurdité ou comme un message codé (Ndt).

6. Sifri sur *Dévarim* (Deutéronome).

tant le verset « Dieu n'est pas un homme pour tromper⁷ », le Midrach dit: « Selon ce qu'a prévu Balaam l'impie, un jour, viendra un homme pour tromper le monde et dire: "Je suis Dieu." Aussi poussa-t-il ce cri: "Dieu n'est pas un homme pour tromper." Il n'y a pas d'homme qui puisse se diviniser⁸. » Il est absolument clair que l'intention vise ici Jésus, et selon le Midrach, c'est Balaam qui le dit. Il met en garde le monde contre Jésus. A ce titre, il est le prophète des Gentils. En d'autres termes, il voulut précisément éviter aux Gentils de croire en Jésus. De la même façon, à propos du verset énigmatique: « Hélas! qui peut vivre quand ce n'est pas Dieu qui l'a mis en place⁹ », dont nous ne comprenons absolument pas le sens immédiat; l'interprétation du Talmud « Malheur à celui qui prétend vivre en se servant du nom de Dieu¹⁰ », il est clair comme le soleil qu'elle vise Jésus. Ici, à nouveau, Balaam mettait en garde contre Jésus. En définitive, dans nos textes, Balaam est parfois le cache-nom de Jésus, parfois il met en garde contre lui. Mais il existe toujours un lien entre eux.

De chacun de vos propos se dégage une grande haine du christianisme.

Oui, très, très profonde.

Pourquoi? Pour avoir maltraité les juifs?

Non. On ne peut pas fonder un jugement sur les mauvais traitements que les hommes s'infligent les uns aux autres. Ils ne prouvent rien en la matière. Mais le christianisme constitue l'abus conceptuel et spirituel infligé au judaïsme par le monde idolâtre.

Vous visez la croyance en la Trinité?

Non. Je vise l'abolition de la Torah et de ses *mitzvoth*, faite prétendument au nom du judaïsme. Ce que l'islam n'a pas fait. L'islam n'accepte évidemment pas la Torah. Mais il ne prétend

7. Bamidbar (Nombres) 23, 19.

8. Bamidbar Rabba XXIII-8.

9. Bamidbar XXIV-23. Trad. 1. Salzer, in *T.B. Sanhédrin*.

10. *T.B. Sanhédrin*, 106-b.

pas, comme le christianisme, que, du point de vue juif, Torah et *mitzvot* soient abolis. Pourquoi je hais le christianisme ? Parce que les chrétiens osent dire que le *Tanach*¹¹ est un livre chrétien.

La position de Maïmonide sur cette question est très intéressante bien qu'ambivalente. Je pense qu'il faut la comprendre d'un point de vue psychologique plutôt qu'idéologique. D'une part, Maïmonide pose comme règle que le christianisme est une idolâtrie. (Il est à peu près le seul des décisionnaires juifs à émettre cette idée. La majorité d'entre eux ne considère pas le christianisme comme une véritable idolâtrie, et certains pensent même que c'est une foi monothéiste, la Trinité chrétienne ne signifiant pas croyance en trois dieux. Mais Maïmonide est formel : le christianisme est idolâtre.) Par opposition, l'islam était pour lui un pur monothéisme. Mais en même temps, il détestait infiniment les musulmans, plus que les chrétiens, n'ayant pas connu personnellement le monde chrétien. Il vécut, me semble-t-il, avec le sentiment que les juifs vivaient mieux dans le monde chrétien que dans le monde musulman. Cette opinion transparaît dans sa correspondance avec les rabbins de Provence. Il avait, bien sûr, entendu parler des persécutions dans le monde chrétien, mais il ne les avait pas connues personnellement. Par contre, il ressemait dans sa chair les persécutions musulmanes, en particulier dans sa jeunesse, quand les Almohades se déchainèrent contre les juifs (y compris contre sa propre famille). Ce qui obligea les juifs à quitter l'Espagne pour sauver leur vie. Telle est aussi la logique de l'affaire qui entoure *L'Épître aux juifs du Yémen*. Par la suite, sa situation en Égypte fut excellente. Tout en reconnaissant l'islam comme pur monothéisme, il disait du bien des chrétiens qui, malgré leur idolâtrie, reconnaissent la Bible comme texte sacré, alors que les musulmans soutiennent que notre Torah est un livre falsifié.

Je relève un point singulier à propos duquel nos islamistes n'ont pu me fournir de réponses claires, n'étant pas moi-même

11. *Tanach* : nom fréquemment donné à la Bible suivant le canon rabbinique. Acrostiche de Torah-Nevim-Ketouvim (Pentateuque-Propphètes-Écrits) (NdT).

expert en ce domaine. Dans *l'Épître au Yémen*, Maïmonide écrit que Jésus n'eut jamais l'intention de fonder une nouvelle religion. Il l'innocente totalement de cette accusation et affirme qu'il était un rabbin récalcitrant et un faux prophète. C'est à ce titre qu'il fut jugé par les Anciens. Il ne fait pas intervenir les Romains, se distinguant par là de certains juifs modernes qui se confondent en excuses : ce n'est pas nous qui avons crucifié le Christ, mais les Romains... Les propos de Maïmonide sont parfaitement clairs : nous avons éliminé cet homme ; de ce fait, pour nous, l'affaire était classée. Des générations plus tard, une nouvelle religion apparut parmi les Romains et ils donnèrent à cette foi le nom de Jésus ! Quelle conception de l'histoire se faisait Maïmonide ? J'ai l'impression que pour lui le christianisme n'apparût qu'à l'époque de l'empereur Constantin. Quant aux trois cents ans qui séparent Jésus de Constantin, soit Maïmonide ne veut rien en savoir, soit il n'en savait vraiment rien. C'est très étrange. J'ai interrogé les spécialistes : aurait-il existé une opinion analogue dans le monde islamique ? Nul n'a pu me donner une information claire. Maïmonide ne connaissait absolument pas le christianisme (il ne savait ni le grec ni le latin). Cette conception historique serait bien étrange, même si elle ne concerne évidemment pas l'essentiel de sa position à l'égard du christianisme.

Et concernant l'islam ?

Maïmonide, bien sûr, connaissait l'islam, et le considérait comme une foi monothéiste. De ce point de vue, il n'y a pas de différence entre juifs et musulmans. Ils ont une seule Totah. C'est précisément sur ce point que Mohamed était un faux prophète.

S'il en est ainsi, le conflit israëlo-arabe n'a pas de dimension religieuse bien profonde.

Les musulmans ont toujours considéré les juifs comme non croyants et les ont violemment persécutés dans les pays arabes. Mais il est vrai aussi que dans le monde islamique les persécutions — même quand elles étaient orientées exprès et directement contre les juifs et le judaïsme — ont été plus épisodiques que dans les pays chrétiens. Cela se comprend. Le christianisme

ne peut accepter le fait même de l'existence du judaïsme, alors que pour l'islam celle-ci est sans importance. L'islam sait qu'il n'est pas parvenu à dominer la totalité du monde, qu'une part importante appartient aux non-croyants détestés — et les juifs appartiennent à cette catégorie. Mais tant que le judaïsme existait, le chrétien, lui, est contraint à douter du christianisme comme d'un possible mensonge, et il ne peut vivre en paix avec cette idée.

Les religions de l'Extrême-Orient, vous intéressent-elles ?

Pour le peu que j'en sais, uniquement à titre de curiosité.

Pas comme Ben Gourion ?

Ben Gourion lui-même ne s'y est pas intéressé. Sa réflexion sur des sujets abstraits était d'une superficialité stupéfiante. Même quand il se passionnait vraiment pour un sujet, c'était d'une manière superficielle.

Trouvez-vous pertinente l'affirmation selon laquelle il existerait une proximité entre la pensée de Nietzsche et le judaïsme ?

Nietzsche était une personnalité captivante. Les nazis ont totalement altéré sa doctrine. En aucune manière on ne peut voir en lui un précurseur du nazisme. Son lien au judaïsme est à la fois compliqué et complexé. Il faut tenir compte, en outre, du fait qu'il perdit la raison et que des signes de folie se manifestèrent chez lui, semble-t-il, dans ses dernières années. Mais ce qu'il y a de plus attirant chez Nietzsche, c'est qu'il considère le nationalisme comme la pulsion humaine la plus basse et la plus méprisable. Combien de fois ai-je répété au Dr Eldad¹² : « Vous avez étudié Nietzsche pendant dix ans. Vous y avez investi le meilleur de vos forces et de vos possibilités. Vous avez contribué à la culture hébraïque (Nietzsche fait partie de la culture européenne et c'est une bonne chose qu'on puisse

12. Israël Eldad : né en 1910. Écrivain et essayiste ; il a traduit Nietzsche en hébreu. Il fut, au moment de la guerre d'indépendance, un des dirigeants du *Lehi*, groupe nationaliste extrémiste auquel appartint également I. Shamir (NdT).

le lire en hébreu grâce à votre traduction). Et vous n'avez pas compris ça ? »

Que vous a-t-il répondu ?

« Même les très grands hommes peuvent se tromper... »

Que pensez-vous de Sören Kierkegaard ?

Je ne le connais pour ainsi dire pas. J'ai commencé à le lire et j'ai arrêté. Ses maux de ventre chrétiens ne m'intéressent pas et je n'y trouve aucune saveur.

On dit qu'il y a des analogies entre vos deux discours sur les problèmes religieux.

Il y a donc des gens qui le pensent, mais je ne le ressens pas ainsi.

Parmi les théologiens chrétiens ou musulmans, existe-t-il une personnalité dont les opinions vous seraient proches ?

Il n'y a pas de parallélisme possible avec le judaïsme. Notre foi consiste en l'acceptation du joug de la Torah et de ses commandements.

Il y a bien cinq commandements dans l'islam.

Le problème n'est pas quantitatif. C'est une question de programme de vie ! Je pense que, dans le christianisme, celui qui devient moine — s'il est sincère — le fait parce qu'il a saisi que le service de Dieu est le seul sens possible à donner à une existence. Il l'exprime d'une certaine manière : l'ascétisme. Je ne nie pas qu'il se trouve des croyants non juifs qui partagent cette même idée selon laquelle le culte divin est la seule valeur qui peut remplir une vie.

Qui donc est juif ?

Si Ben Gourion vous avait demandé, comme à d'autres sages, « qui est juif ? », que lui auriez-vous répondu ?

Je lui aurais répondu que ni lui ni l'État d'Israël n'étaient concernés et n'avaient autorité pour s'occuper de cette question.

C'est une réponse formelle ! Sur le fond, que lui auriez-vous répondu ?

Mais c'est une réponse sur le fond !

Certaines personnes se réclament d'une définition plutôt subjective : est juif celui qui veut l'être. Êtes-vous d'accord avec cette définition ? Un homme est-il juif par sa seule volonté de l'être ?

C'est quelque chose de totalement différent ! Le mot utilisé ne signifie rien. « Il » veut être juif, c'est-à-dire qu'il s'enthousiasme peut-être parce que onze voyous de chez nous tapent dans un ballon mieux que onze voyous brésiliens. Voilà l'expression de sa judéité !

Que pensez-vous de ces groupes nombreux du judaïsme orthodoxe qui se définissent par l'observance stricte du judaïsme ?

La réalité de cette population ne recouvre pas la réalité du peuple juif d'aujourd'hui. Ce groupe est contraint de poser la

question inconnue du peuple juif jusqu'au XIX^e siècle : quelle réglementation religieuse (*halacha*) s'applique au peuple juif qui n'est plus le peuple de la Torah ? C'est le problème de la *meta-halacha*, que bien des gens n'arrivent même pas à se poser. Ils pensent qu'il s'agit là d'une question d'adaptation des lois de la Torah à la réalité d'aujourd'hui. Mais là n'est pas la question. Elle est de savoir si le peuple juif, selon la *halacha*, existe toujours. Les *Netourei Karta*¹ disent qu'ils sont les seuls à être juifs. Affirmer que les autres qui ne reconnaissent pas la *halacha* sont également juifs entraîne des conséquences très importantes pour la *halacha*. La communauté religieuse juive, dans son incapacité et son impuissance, veut ignorer ce fait que je persiste à réaffirmer : le peuple, pour lequel elle entend fixer des lois, des normes et des décrets n'est pas le peuple juif dont parle la *halacha*.

Cette situation n'a-t-elle débuté qu'au XIX^e siècle ?

Oui. Elle n'a jamais existé auparavant dans l'histoire du peuple juif.

Quelle en est la raison ?

Il faut se poser la question à l'envers. Non pas : comment s'est effondré le judaïsme durant ces dernières générations ? Mais : comment a-t-il subsisté pendant quatre-vingts générations ? Voilà le grand mystère ! C'est un phénomène historique sans pareil. Comment le peuple juif a-t-il accepté le fardeau de la Torah et de ses *mitzvo*t sans qu'aucun pouvoir, aucune force ou cadre politique ne l'y oblige ?

On pourrait dire la même chose, dans une certaine mesure, du monde chrétien. Peut-on y voir une analogie ?

Aucune analogie possible. La religion chrétienne n'est pas un programme de vie ! Le christianisme ne s'occupe ni de la cuisine ni de la table. On n'y trouve pas de lois sur l'impureté de la femme et sa purification, lois qui impriment leur sceau sur la vie de l'homme et de la femme pendant le tiers de

1. Netourei Karta : cf. note p. 34.

chaque mo'ra. Enfin l'essentiel : il n'y a pas de Shabbat dans le christianisme.

Tout de même, dans les deux religions, on retrouve cette conception fondamentale selon laquelle le facteur religieux est déterminant ?

Mais dans le christianisme, le facteur religieux appartient à une tout autre catégorie que dans le judaïsme. Le fait que vous désigniez du même mot de « religion » le christianisme ne veut rien dire. Il n'y a pas de congruence entre « religion » et *Torah* et *mitzvot*. Les cultes de Baal et d'Astarté étaient aussi des religions. Les adorateurs de Baal se lacéraient la peau jusqu'au sang, du fait de leur enthousiasme religieux, mais cela n'a aucun rapport avec le judaïsme.

Pas un rapport essentiel, mais néanmoins un rapport fonctionnel...

Non. Le christianisme n'a jamais été de programme de vie à l'homme.

Ne lui a-t-il pas fixé certains Commandements ?

D'aller à la messe ! Pour ce qui concerne le judaïsme, je me contenterai de rappeler trois dimensions de l'existence : la cuisine et la table, le sexe et la vie conjugale, le travail. Les trois ensemble constituent la vie d'un homme. C'est ce que les juifs, dans leur compréhension la plus profonde, ont appelé le joug de la Torah et des *mitzvot*, non comme une parole péjorative, bien au contraire. Celui qui voulut en faire une parole péjorative, ce fut Paul, qui déclara que Jésus était venu libérer les croyants de ce joug. Mais quatre-vingts générations de juifs ont porté ce joug et ont vu en lui la singularité du peuple d'Israël.

Comment voyez-vous l'avenir du peuple juif ?

Il ne dépend pas de l'État d'Israël. Depuis le début du XIX^e siècle, et de toute façon depuis plus de cent ans, le peuple juif se trouve soumis à un processus d'ébranlement, d'effondrement et d'effritement interne. Ce processus ne s'arrête pas mais va se poursuivant. Il est possible que sa conclusion soit la liquidation du peuple juif.

Est-ce que cela signifie que ce dernier n'a pas trouvé son mode de vie dans le monde moderne ?

Pour sûr qu'il l'a trouvé et bien trouvé ! Pour ces très larges cercles d'où proviennent les ministres juifs de Mitterrand et de Margaret Thatcher, ou les gouverneurs et les sénateurs des États-Unis, une solution a été trouvée.

Il ressort de vos paroles que le processus d'assimilation croît donc sans cesse et conduit à la destruction de ce peuple ?

Il y a de bonnes chances pour que subsistent des sectes juives ultra-orthodoxes, mais je doute qu'on puisse les considérer comme la continuation de la grande histoire du peuple juif.

En tant que juif respectant les mitzvot, pour qui le judaïsme est important, est-ce que vous voulez dire qu'il faut adopter la façon de vivre de ces sectes ?

Non. Je suis contre cette manière de vivre.

S'il en est ainsi, est-ce que la survie du peuple juif ne vous intéresse pas ?

Qu'est-ce que c'est que cette démagogie ?

On peut déduire de vos paroles que vous êtes indifférent au sort du peuple juif.

Que mon cœur soit brisé change-t-il la réalité ?

Mais vous avez dit vous-même qu'à travers ces sectes il existe une sorte de garantie de survie du peuple juif !

J'ai dit que ces sectes juives avaient une chance de continuer

2. Ultra-orthodoxes : pour simplifier, elle se décompose en trois courants principaux : 1. les sectes hassidiques organisées autour d'une famille de *rebbe* qui se transmettent le titre de père à fils ou gendre, chacun possédant sa cour. Elles forment ainsi une véritable féodalité religieuse. Les plus connues sont celles de Lubavitch, Satmar, Gour, etc. ; 2. le monde des Yéchivot, ou *mitnagdim*, ou « lithuaniens ». Historiquement, ennemi des précédents, l'étude du Talmud et de ses commentaires constitue l'essentiel de ses activités ; 3. la néo-orthodoxie. Inspirée par le judaïsme allemand, en particulier celui de Francfort, elle associe l'orthodoxie à la culture européenne (cf. chapitre précédent) (NDT).

à exister, mais je ne suis pas sûr qu'on puisse considérer leur existence comme la continuation de l'histoire du peuple juif. Elles se sont disqualifiées à mes yeux, pas seulement d'un point de vue judaïque, mais même d'un point de vue humain. Tout cet univers de « cours » des chefs hassidiques est à mes yeux détestable.

Et à propos du monde des Yéchivot?

Il est discrédité pour d'autres raisons. Le monde spirituel des élèves de ces Yéchivot est entièrement faux, dans le sens dont parlait le Lévitique Rabba : « Tout érudit qui n'a pas de raison, une charogne vaut plus que lui³. »

Et l'orthodoxie moderne?

L'orthodoxie moderne n'a pas trouvé de réponse aux problèmes actuels du judaïsme et du peuple juif, et elle ne les connaît pas. Pour résumer mes paroles, l'avenir du peuple juif ne me paraît pas clair, ni en Israël ni à l'étranger. La crise qui a débuté au XIX^e siècle n'a peut-être pas de réelle solution. Je ne prétends pas en être sûr, mais c'est possible. Il se peut aussi que le coup porté par la Shoah ait été trop grave pour que le peuple juif puisse s'en remettre. La fraction du peuple qui avait la plus grande vitalité juive a été détruite. C'est un fait objectif et je ne chercherai pas à savoir si c'était la meilleure partie, ou la plus estimable du peuple juif. Elle a été anéantie, et d'un point de vue historique, il est peut-être impossible de se remettre de ce coup.

Quel était le secret de la vitalité dont bénéficia le judaïsme d'Europe de l'Est avant la Shoah?

C'est une question très importante qui demande un examen historico-sociologique. Il ne fait aucun doute que le judaïsme originel — traditionnel et historique — était encore un facteur dominant au sein de cette communauté. J'ai utilisé une fois cette formule: nous nous nourrissons aujourd'hui des restes tombés de la table de l'histoire du peuple juif. Le peuple juif constituait un des édifices les plus solides de l'histoire de

3. Vaykra Rabba I-15.

l'humanité tout entière. Il est vraiment impressionnant de voir à quel point cette construction était intérieurement compacte, malgré sa faiblesse et son impuissance physique. Il est très difficile de définir cette force qui existait encore dans tous les milieux, que ce soit chez les hassidim ou les gens de la Haskala⁴, qu'ils aient continué à parler yiddish ou se soient mis au russe ou au polonais. Il y avait encore, en tous, une vitalité juive.

Peut-on dire que sans la Shoah cette vitalité aurait continué, ou bien le processus d'effritement avait-il commencé déjà auparavant?

Il est vrai que l'ébranlement avait commencé au XIX^e siècle, mais tant que le judaïsme dynamique d'Europe de l'Est existait, l'avenir ne semblait pas si catastrophique.

Je vais vous poser une question très personnelle. avez-vous songé parfois, dans votre jeunesse, à abandonner le mode de vie religieux, celui de la Torah et des mitzvot?

Non. Pour autant qu'il me soit possible aujourd'hui de faire cette autorenstruction (c'est très difficile, presque impossible, et on peut se duper soi-même), je n'ai conscience d'aucune période de ma vie où je n'aurai pas admis la pratique de la Torah et de ses *mitzvot*. Bien sûr, je n'avais pas saisi alors de nombreuses données considérées comme les contenus de la foi. Je les ai comprises par la suite. Lorsqu'un homme ne pense pas en termes philosophiques, certaines questions ne lui viennent jamais à l'esprit. Il est donc clair que pendant mon enfance et mon adolescence, je ne pensais pas aux choses auxquelles je réfléchis aujourd'hui. Mais pour répondre à votre question, je peux vous affirmer que je ne connais aucune période de ma vie, de ma jeunesse, où la pratique de la Torah et des *mitzvot* ne fut pas pour moi constante.

En tant que routine ou pour ce que vous pouviez voir dans la maison de vos parents?

4. Haskala ou mouvement des Lumières: un de ses initiateurs fut Mendelssohn. Il prône l'ouverture du judaïsme traditionnel à la culture européenne (N&T).

Bien sûr que non. A Riga, nous ne vivions pas dans un ghetto comme Mea-Shearim. Je savais que nous faisons partie d'un monde — y compris de juifs — qui ne pratiquait pas la Torah et les *mitzvoth*. A Riga, ils étaient déjà nombreux à avoir abandonné le joug. Même si la majorité des membres de la communauté (environ cinquante à soixante mille personnes) respectaient la Torah et les *mitzvoth*, principalement les gens du peuple, ce n'était pas une large majorité. Dans nos milieux, précisément, parmi les intellectuels éclairés et les hommes d'affaires, beaucoup ne respectaient pas le Shabbat. Je l'ai constaté de mes propres yeux.

Les racines de l'antisémitisme

Que pouvez-vous dire de l'antisémitisme à Riga ? L'avez-vous ressenti personnellement ?

Nous n'avions à peu près aucun contact avec le monde non juif, même si nous ne vivions pas dans un environnement fermé. L'antisémitisme russe officiel s'exprimait dans un cadre législatif qui limitait les droits des juifs à s'installer en certaines zones, très larges, de l'Empire, leur accès aux institutions de l'enseignement secondaire et supérieur, leur accès à certaines professions, etc. Mais dans le cadre de ces limites, la situation des juifs était protégée par la loi et la justice. Dans les affaires civiles, la justice rendue aux juifs et aux non-juifs était la même. Il est vrai qu'à Riga vivaient quelques milliers de familles, contrairement au droit, puisque la ville était hors de la « zone d'installation permise ». Il était nécessaire de soudoyer la police pour qu'elle ferme les yeux. Il était impossible d'exister sans corruption. (A ce titre, les antisémites ont d'une certaine manière raison de prétendre que les juifs sont responsables de la corruption, puisqu'ils soudoyaient les fonctionnaires.) Mais, en dépit des limitations des accès aux universités, il y eut des médecins, des avocats juifs. Toute la législation était antisémite, mais pas au point de rendre la vie impossible aux juifs. Rendez-vous compte que l'Organisation sioniste était légale, que paraissaient, en yiddish et en hébreu, des journaux soumis bien évidemment aux limites générales imposées à la presse.

De fait existait une liberté intellectuelle suffisamment large, en tout cas après 1905. A partir de cette date, et jusqu'à la chute du pouvoir tsariste en 1917, il n'y eut plus de censure et ce fut un des acquis de la révolution manquée de 1905. Il était donc possible aux juifs de créer et maintenir des synagogues et des institutions publiques. Mais le pouvoir était détesté par les juifs à cause de toutes les tracasseries. De temps à temps, il y eut aussi des pogroms.

Avez-vous été témoin d'un pogrom ?

Non. Le pogrom de Kichinev eut lieu en 1903¹. A ce propos, je note une chose très intéressante. Aujourd'hui, chez nous, tout le monde a entendu parler de Kichinev. On l'étudie dans les écoles. A la suite du pogrom de Kichinev, Bialik écrivit *La ville du massacre*, et sous l'influence de Kichinev commença la seconde alyá². Quand j'interroge aujourd'hui les jeunes sur ce qui s'est passé à Kichinev, ils évoquent généralement un terrible massacre. Or, à Kichinev 41 juifs furent tués, 12 femmes violées, 50 boutiques pillées, et cet événement ébranla le monde entier ! Dans le monde juif, ce pogrom provoqua une révolution intellectuelle. Mais il secoua aussi le monde non juif ! Il est presque impossible de comprendre ce qu'était le monde du XIX^e siècle et du début du XX^e. Ce fut vraiment la période la plus humaine de toute l'histoire de notre espèce. Pensez par exemple au procès de Beilis³, qui fit tant de bruit. Finalement il fut acquitté. Le tribunal tsariste comprenait des jurés. Les pressions de toute nature émanant du pouvoir (qui n'étaient pas de nature physique — on n'a pas menacé les juges de la prison), furent inefficaces et les jurés jugèrent Beilis innocent.

L'antisémitisme d'aujourd'hui est-il simple xénophobie, ou a-t-il des racines plus profondes ?

1. Année de naissance de Leibowitz.

2. La « seconde alyá », ou seconde vague d'immigration, eut une influence décisive dans l'histoire du sionisme. Parmi les nouveaux immigrants se trouvaient quelques-uns des futurs dirigeants de l'État d'Israël, comme Ben Gourion (NdT).

3. Menhaem Mendel Beilis fut accusé du meurtre rituel d'un enfant chrétien et fut jugé à Kiev en 1913.

Je ne pense pas que l'antisémitisme soit un facteur réel dans l'histoire du monde d'aujourd'hui. Il existe un courant antisémite dans le monde chrétien. Chinois et Indous n'en ont jamais entendu parler, et ils sont deux milliards d'hommes. Même dans le monde occidental, le courant antijuif n'a aujourd'hui aucune importance sociale et politique.

Chez les Noirs des États-Unis, par exemple, on constate des signes aigus d'antisémitisme.

Bien sûr. Mais est-ce que cela empêche aujourd'hui un juif d'être sénateur ou gouverneur ?

La situation était la même en Allemagne. Walter Rathenau n'avait-il pas été nommé ministre des Affaires étrangères sous la république de Weimar ?

Mais Rathenau fut assassiné ! Voici 70 ans, quand un juif devenait ministre des Affaires étrangères de la République weimarienne, la chose faisait du bruit, voire sensation (pas seulement chez les antisémites que l'on n'appelait pas encore nazis mais *volkish*, mais aussi chez les libéraux). Une telle nomination semblait être contre nature.

Il en a été de même pour Léon Blum en France. Mais aujourd'hui, qui prête attention à ce qu'un juif réfugié en Amérique devienne ministre des Affaires étrangères et président du Conseil national de Sécurité ? Kissinger eut bien sûr des opposants politiques, mais le fait qu'il fût juif n'a absolument pas joué contre lui et nul n'y a prêté attention, bien que le fait soit connu de tout le monde. C'est ce qui a fondamentalement changé. Qui, par exemple, accorde de l'importance au fait qu'Ed Koch⁴ soit juif ?

Ce n'est peut-être pas un très bon exemple...

Pourquoi ? Il a été élu deux fois à la majorité absolue, à la fois par les Noirs, les Portoricains, les Italiens, les Irlandais. Ed Koch est précisément quelqu'un qui manifeste son judaïsme en toute sorte d'occasion. D'ailleurs, ses électeurs non juifs, lorsqu'ils bavardent entre eux, le désignent probablement sous

4. Ed Koch fut maire de New York à deux reprises (NdT).

Le terme de *bloody* ou *dirty jew*. En Amérique on ne peut exiger des juifs qu'ils se consèrent en Exil. Bien qu'ils le soient théoriquement jusqu'à l'arrivée du Messie, pensez-vous qu'un hassid de Sarnar se sente là-bas en Exil ? Objectivement, ils ne le sont pas. Ils disposent de tout ce qu'ils peuvent souhaiter. Non seulement ils organisent leur vie comme ils l'entendent, suivant les règles du judaïsme, mais ils sont aussi associés à l'élection du président des USA.

Quelqu'un m'a raconté que, lors d'un dîner à la Maison Blanche, voici quelques années, il eut une conversation avec Rosalynne Carter à propos des questions juives. Il s'avéra qu'elle savait tout ce qui se passait dans les cours de tous les chefs des sectes hassidiques. Ceux de Loubavitch, a-t-elle dit, étaient pour nous (c'est-à-dire « démocrates ») et ceux de Sarnar contre nous (c'est-à-dire « républicains »), ou l'inverse. Ce sont donc des organisations américaines, composées d'Américains !

Quand vous étiez en Allemagne, en particulier comme étudiant, vous êtes-vous heurté à l'antisémitisme ?

L'atmosphère était saturée d'antisémitisme sans que cela ne lèse aucun juif pas seulement sur le plan personnel, mais aussi quant à sa situation et ses possibilités de carrière.

Ce fort antisémitisme ambiant ne m'a pas empêché, comme réfugié juif russe, ni d'étudier ni d'avancer, et s'il n'y avait pas eu Hitler, j'aurais pu être nommé professeur dans la république de Weimar.

Aviez-vous là-bas des amis non juifs ?

Des amis, non. Les relations étaient correctes, mais l'atmosphère antisémite induisait que demeure une totale distance.

Est-il juste de dire que le Berlin des années 20 était comparable au New York d'aujourd'hui ?

Oui. Berlin possédait peut-être un niveau culturel encore plus élevé. Mais New York n'est pas une ville. Vous pouvez la traverser sans voir une seule enseigne en anglais, mais uniquement des inscriptions en espagnol ou en chinois. New York est un phénomène sans équivalent dans le monde.

Quand nous disons New York, nous pensons Manhattan, et

encore uniquement le sud de Central Park. On ne peut donc la comparer à Berlin. C'est un monde totalement différent.

A Berlin, il est vrai, se faisait sentir une influence juive très grande, énorme, mais pas d'une manière quantitative. Je ne pense pas qu'il y eût jamais plus de quatre pour cent de juifs dans la population (moins de 200 000 personnes) alors qu'il représentait le quart de la population new-yorkaise. Mais leur pourcentage était beaucoup plus fort à l'Université. Quant au théâtre, au journalisme, etc., c'était pour ainsi dire une « affaire juive ». Le *Berliner Tagblatt* était le journal allemand le plus important, et après lui le *Vossische Zeitung*. Le premier appartenait à Mossé, le second à Ulstein, tous les deux juifs. Même le directeur du *Vorwärts*, principal journal social-démocrate, était juif. Quand les Allemands accusaient la presse d'être juive, « Judenpress », c'était la pure vérité.

Vous êtes-vous senti à Berlin « Ostjude⁵ », juif de l'Est ?

Dans certains cercles de juifs allemands. Demandez à ma femme Grete ce qu'elle a entendu quand nous fûmes sur le point de nous marier.

Grete Leibowitz. — On disait : « Quel dommage pour Grete Winter. Elle va épouser un Ostjude. »

Dans votre famille ?

Grete Leibowitz. — Non. C'est un jeune homme de Cologne qui a dit « dommage pour elle ! ».

Et vous, vous êtes-vous adapté immédiatement, ou avez-vous l'impression d'être un réfugié ?

J'avais, bien sûr, le sentiment d'être un réfugié. Nous n'étions pas allemands.

5. Ostjuden: juifs de l'Est, originaires des pays slaves (Pologne, Russie et ses dépendances). Réfugiés en Occident, ils rencontrèrent l'hostilité sourde, aussi bien des juifs allemands que des juifs français. Un phénomène inverse se produira en Israël où les juifs allemands surnommés *Yehim* seront médiocrement accueillis par les juifs russes et polonais installés depuis une génération. Plus tard encore, un problème analogue se posera entre ashkénazes et séfarades (NdT).

Plus tard, vous vous êtes fait naturaliser Allemand?

Oui, mais cela ne change pas la nature de l'homme. Après avoir reçu un poste à l'Université, j'ai obtenu la nationalité prussienne.

Y avait-il une tension entre juifs de l'Est et juifs allemands?

Cologne, la ville de Grete, connaissait une tension entre la communauté orthodoxe locale et les gens de Galicie. Les Galiciens étaient pourtant tous membres de la communauté, et leurs enfants parlaient déjà allemand.

Grete Leibowitz. — Mais les parents parlaient yiddish ! Ils en éprouvaient un sentiment d'infériorité mais, par ailleurs, leurs enfants lisent le Pentateuque dans le texte, avec les commentaires de Rachi.

Que désigne alors l'expression « Ostjude » ?

Elle désignait un fait. Nous venions d'un autre monde. N'oubliez pas que le judaïsme allemand se considérait lui-même comme partie intégrante du monde allemand.

Grete Leibowitz. — Je me souviens de ma dernière visite à Bonn. Le mouvement nazi était en pleine ascension. Le club sportif juif n'acceptait plus les Galiciens comme membres. Je me suis adressée au directeur et je lui ai dit : « Vous savez, aujourd'hui, à Londres, les juifs allemands sont les "Ostjuden" des juifs anglais. » Il en a été très choqué.

Les juifs allemands craignaient-ils le développement de l'antisémitisme suite à l'afflux de réfugiés de l'Est ?

Grete Leibowitz. — Oui, bien sûr. Ils disaient que « les "Ostjuden" avaient suscité l'antisémitisme ». Suscité l'antisémitisme ? Ils savaient que le monde germanique tout entier vibrerait d'antisémitisme, mais c'était un antisémitisme affectif, non actif. Il en allait ainsi déjà du temps du Kaiser Wilhelm.

Y eut-il des bagarres entre étudiants à l'Université ?

Non. On n'en a jamais entendu parler, même après l'avènement d'Hitler.

Grete Leibowitz. — Les Allemands faisaient la différence entre juifs allemands et *Ostjuden*, du fait de la législation nazie. Dans les premières années du pouvoir hitlérien, on n'a pas touché aux juifs, ni à leur personne ni à leurs biens, mais ils furent rejetés de la société allemande. Tous les fonctionnaires furent licenciés ainsi que les professeurs d'université, mais avec un droit à la retraite, du moins jusqu'en 1938. Seuls ceux qui se considéraient comme faisant intégralement partie du monde germanique — ce qui était bien vrai — ont été profondément blessés dans leur âme de se voir ainsi brutalement écartés.

En 1938, mon père nous rendit visite à Jérusalem, avant de retourner en Allemagne où il mourut. Il nous raconta sa rencontre, un jour, dans la rue, avec un de ses camarades d'école. « Johannes, lui a-t-il dit, n'as-tu pas honte de ces chants que vous chantez ? Les juifs au poteau ! ? » Le camarade lui répondit : « Émile, tu as raison, tu ne les entendras pas dans mon wagon ! »

Acceptez-vous la thèse de Gershom Sholem selon laquelle la conviction des juifs allemands de faire partie du peuple germanique fut une autosupercherie ?

Je ne suis pas tout à fait sûr qu'il y ait du vrai dans son propos. Les juifs étaient, malgré tout, parfaitement intégrés au peuple allemand.

De leur point de vue. Mais les Allemands considéraient-ils cela de la même façon ?

Le fait est qu'ils l'ont admis. Ils n'ont pas causé de tort aux juifs et ne les ont privés de rien. Il m'est difficile de juger la description faite par Sholem. Peut-être parce que j'étais malgré tout un « outsider », un « Ostjude⁶ ». Sholem ressentait les choses différemment puisqu'il faisait effectivement partie de ce monde, tout comme Ernst Simon. Dans ces deux familles on trouvait déjà des convertis. Je ne suis pas compétent pour apprécier ceci.

Vous avez immigré en Eretz Israël en 1934. Prévoyiez-vous alors ce qui se passerait en Allemagne ?

6. Jeu de mots anglo-germanique entre « outsider » et « Ostjude » (NdT).

Nulla persona, même dans ses pires cauchemars, ne pouvait le prévoir.

Ne craignait-on pas des pogroms?

Non. D'ailleurs, il n'y eut rien de tel. Absolument pas. N'oubliez pas que la *Jüdische Rundschau* (journal sioniste des juifs allemands) parut jusqu'en 1938. Robert Weltsch pouvait encore publier son célèbre article « Portez-la avec orgueil, cette étoile jaune », qui reste un des documents importants de l'histoire juive. La censure allemande nazie permit sa publication ! Ce fut en ces mêmes années que s'épanouit la « *Jüdische Lehrhaus* » de Buber (École pour adultes). Personne ne pouvait imaginer ce qui adviendrait, bien que le coup fût déjà rude de se voir éloigné de cet univers que les juifs considéraient comme le leur.

Grete Leibowitz. — En 1933, on retira son passeport à ma mère.

Y.L. — C'était une affaire légale, mais sans portée concrète dans la vie quotidienne.

Mais cela suscitait une peur. Je sais cela de ce que m'a raconté ma mère⁷.

Évidemment. Contrebalancée par le fait que l'organisation sioniste des juifs allemands avait une existence légale, et ce jusqu'en 1938, cinq ans après l'avènement d'Hitler !

Même quand Hitler commença à parler de persécution des juifs?

Le programme nazi existait depuis 1923, dix ans avant la prise de pouvoir d'Hitler.

Quand on voit aujourd'hui les films documentaires sur les grands meetings de masse nazis, avec leurs slogans, ce spectacle provoque des frissons.

C'est exact. Mais au cours des congrès de masse de Nuremberg et d'ailleurs, ils n'ont pas touché un seul juif !

7. Elfriede Shereshevsky, née à Berlin.

Grete Leibowitz. — Ce n'est pas exact. Nous vivions à Heidelberg, face à la « Maison brune » (le siège des SS), et nous étions réveillés chaque matin à cinq heures, au bruit des marches et des chants antijuifs.

Y.L. — Malgré cela ils ne touchaient à aucun juif. Je ne parle pas de notre état d'esprit, mais des choses concrètes. Je me souviens de l'atmosphère du 20 janvier 1933, au moment où Hitler prit le pouvoir. Nous savions qui était Hitler. Mais nul ne savait ce que signifiait Hitler, et j'ai l'impression que les nazis eux-mêmes, au cours des premières années au moins, n'ont pas imaginé, même en rêve, ce qui se concrétiserait plus tard à Auschwitz.

Bien sûr, nous avions peur des bandes nazies qui parcouraient les rues et faisaient régner la terreur avec leurs slogans « juifs dehors », « sang juif », etc. En même temps, le jour de 1933 où le boycott des juifs fut proclamé, pas une vitrine de magasin juif ne fut brisée. Les SA et SS mettaient en garde ceux qui voulaient acheter chez les juifs, mais ils n'ont saccagé aucun magasin. Tant que les autorités ne donnèrent pas l'ordre explicite d'exécuter la « nuit de Cristal » (1938), il n'y eut de la part des gens du peuple aucune action violente contre les juifs. Aussi, du point de vue de la philosophie de l'histoire, toutes les théories prétendant que le nazisme s'inscrivait dans le prolongement de l'histoire allemande ne sont que pur mensonge.

Pourquoi le nazisme ?

Shoah, le film de Claude Lanzmann, ne contredit-il pas plusieurs de vos précédentes assertions ?

Shoah est un document extraordinaire d'un point de vue humain, mais à nous, en tant que juifs, il ne nous dit rien. Le film rapporte ce qu'on nous a fait. Nous, nous n'avons rien fait. La grande erreur d'aujourd'hui consiste à faire de la Shoah la question centrale à propos de tout ce qui concerne le peuple juif. Le seul contenu judaïque que de nombreux intellectuels trouvent à leur judéité, c'est de s'intéresser à la Shoah : « Nous sommes ce peuple que l'on a maltraité de la sorte. » Pour ces juifs, la Shoah est devenue le substitut du judaïsme.

Le film témoigne sur ce qu'est l'homme euro-américain de la civilisation du XX^e siècle. Il témoigne, en particulier, de son lien affectif au peuple juif et aux juifs, tel qu'il se cristallisa au cours des siècles, dans ce monde formé par la culture chrétienne, et qui persista sans changement quand cette culture perdit sa position dominante. Peu importait que l'on exterminât ou non des juifs. Ce n'était pas, consciemment, considéré comme une horreur. Pour moi, le moment le plus important du film est celui où ce professeur polonais raconte comment il ne parvint à susciter aucune réaction dans le monde occidental après lui avoir fourni une information complète, en tant que témoin oculaire, sur ce qui se passait dans les ghettos de l'Europe de l'Est.

Vous viviez déjà en Israël de puis plusieurs années. Que saviez-vous ici de ce qui se passait en Europe pendant la Shoah ?

Nous savions que des centaines de milliers de juifs étaient expulsés et que d'autres centaines de milliers vivaient dans des ghettos.

Et sur les camps d'extermination ?

Nous n'étions pas au courant jusqu'en 1942.

Acceptez-vous ce jugement, largement répandu aujourd'hui, que le « ychouv » (nom donné à la communauté juive de Palestine avant la proclamation de l'État d'Israël) n'a pas fait assez pour sauver les juifs d'Europe pendant la Shoah ?

Il n'a rien fait du tout, mais vous pouvez en dire autant du judaïsme américain. On peut comprendre cette attitude de deux façons. La première, c'est que les faits se situaient hors de toutes les normes admises. Des décrets antijuifs, des persécutions, des pogroms, ça nous connaissions. Mais dans le cas présent il s'agissait d'un phénomène inconcevable rationnellement. En second lieu, ces événements ne nous touchaient pas directement, et notre situation sous mandat britannique était bonne. C'est une réaction humaine, générale : tant qu'un malheur ne frappe pas un homme directement dans sa chair, celui-ci ne réagit pas. La Rochefoucauld l'avait déjà dit : « Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. »

Vous m'avez raconté un jour qu'à un congrès du parti travailliste qui se tenait pendant la guerre, une militante venue d'Europe monta à la tribune — je crois qu'il s'agissait de Rouska Korczak — et fit un discours en yiddish. Ben Gourion aurait dit alors : « Voilà une langue étrangère qui blesse l'oreille. » Cette expression témoigne d'une relation particulière aux juifs vivants en Exil.

Il faut comprendre la personnalité de Ben Gourion. Cet homme haïssait le juif réel. Pas le concept du peuple juif, mais la réalité de ces millions de juifs dont il était originaire.

Par conséquent leur sort lui importait peu ?

Non. Il est impossible, bien sûr, de le dire. Cela n'a rien à voir avec sa manière de considérer la Shoah. Ben Gourion haïssait le judaïsme tel qu'il se concrétisait dans la vie des juifs. A tel point — c'est mon interprétation personnelle — que son enthousiasme pour l'hébreu décollait de sa baignoire du yiddish.

En ce qui concerne la Shoah, il faut dire que, d'une certaine manière, il importait peu aux gouvernements anglais et américains — dont on ne peut absolument pas prétendre qu'ils étaient antisémites — que l'on exterminât les juifs. Néanmoins, il faut souligner que la barbarisation de la conscience révèle la mentalité générale qui domine notre monde, et nous n'en sommes pas nous-mêmes dépourvus. En témoigne, chez nous, l'absence de réaction du public devant les meurtres d'enfants arabes par des forces armées, régulières et irrégulières, juives. Nous n'avons certes pas construit, et nous ne construirons pas, de camp d'extermination, mais la mentalité qui rend possible leur édification existe chez nous aussi.

Est-ce que vous n'exagérez pas quand vous utilisez l'expression « judéo-nazi » ? Croyez-vous vraiment que nous pourrions nous dégrader jusqu'à devenir des nazis ?

Quand la nation (dans le langage nazi, « la race ») et la puissance de l'État sont érigées en valeurs suprêmes, il n'existe plus aucun frein aux actes des hommes. Cette mentalité se répand, même chez nous. Nous nous comportons déjà dans les territoires occupés de la rive ouest du Jourdain, dans la bande de Gaza et au Liban, comme se sont comportés les nazis dans les territoires occupés de Tchécoslovaquie et de l'Ouest. Nous n'avons pas établi de camps d'extermination comme ils l'ont fait à l'Est. Voilà où nous en sommes, avec cette seule différence comme ce qui nous distingue des nazis !

Est-ce valable seulement pour Israël, ou incluez-vous d'autres nations dans cette réflexion ?

Je dis cela de toute société humaine qui sanctifie la nation et l'État. Les nazis étaient des hommes, et les juifs sont aussi des hommes.

Je me souviens d'une phrase d'Adolf Eichmann à son procès : « Je n'étais qu'un petit rouage. »

Le procès Eichmann fut un échec complet. Il n'était, en effet, qu'un petit rouage dépourvu de toute valeur dans un vaste système. Je pense qu'il y a eu connivence entre Adenauer et Ben Gourion afin de laver le peuple allemand de sa culpabilité. En échange, ils nous ont versé des milliards ! Selon moi, lorsqu'on a arrêté Eichmann et qu'on l'a conduit ici, il fallait lui faire un procès, lui fournir le meilleur avocat que nous avions, et que celui-ci explique que cet homme n'était ni coupable ni responsable. En rien.

Parce qu'il n'avait fait qu'exécuter des ordres ?

Ces ordres ne sont que le point final. Mais avant tout, Eichmann est le produit des deux mille ans d'histoire du christianisme, dont toute la signification est la destruction du judaïsme.

Considérez-vous le christianisme comme composant essentiel du nazisme ?

Pas précisément du nazisme, mais de la relation générale du monde au peuple juif, de tout ce que le monde a fait au peuple juif, de tout ce que le peuple allemand a infligé au peuple juif. On ne peut pas faire de procès à l'humanité entière, ni même à un peuple. C'est à de telles affaires que s'applique le principe « acquitté par la loi humaine, et coupable devant la loi céleste ». La loi céleste ne connaît pas de limites pour une telle culpabilité, mais la loi humaine ne peut pas s'appliquer. Par conséquent, Eichmann n'est pas le bouc émissaire du péché du monde et du peuple allemand à l'égard du peuple juif.

N'auriez-vous pas tenté de capturer Eichmann ?

Oui, je l'aurais fait. Pour qu'un tel procès ait lieu.

Pas de la façon dont il s'est déroulé ?

Il aurait dû se dérouler dans une direction exactement opposée ! Pas faire venir de Cologne un avocat allemand (Servatius), mais présemer un acte d'accusation comme le fit Gideon Hausner, et en même temps mettre à sa disposition un avocat qui aurait été l'accusateur de l'humanité, de l'histoire humaine pour ce qu'elle a fait au peuple juif, en mettant en évidence

que cette misérable créature n'était rien, sinon le produit de cette situation. Il a effectivement obéi à des ordres — question qui est d'une très grande importance chez nous, mais qui, dans ce cadre historique, n'est qu'une petite question. L'essentiel c'est qu'en fait il a accompli ce que l'humanité voulait faire au peuple juif!

Je ne comprends pas le lien que vous établissez avec le christianisme. Le nazisme se révolta contre le christianisme.

Cela ne change pas un iota. Cette relation du monde au peuple juif provient du christianisme, et peu importe que l'univers nazi ne soit plus chrétien, elle a persisté. Sous forme de plaisanterie, on énoncerait la chose ainsi. Le non-juif cultivé vous dira : « Jésus est une totale légende, il n'a pas existé. Mais ce qui est sûr, c'est que les juifs l'ont crucifié... »

Supposons qu'Hitler soit resté en vie et que nous ayons pu le capturer. Dans ce cas auriez-vous également soutenu qu'il ne fallait pas l'exécuter?

Je pense que non. Là encore, la loi humaine ne peut absolument pas juger. Le tuer, oui, mais ne pas lui faire de procès.

Que des fanatiques lui tirent dessus?

Pas des fanatiques. Le tuer. En ce sens, je ne suis pas pacifiste. On rencontre des cas où il faut tuer certains individus, mais si vous constituez un cadre judiciaire, celui-ci n'a pas capacité d'inclure la peine de mort.

Martin Buber écrivit à Ben Gourion pour demander que Eichmann ne soit pas exécuté. Avait-il les mêmes raisons?

Pas tout à fait. Mais il a eu l'impression que nous nous trouvions confrontés à une terrible disproportion. Pendre cette vermine, au regard de tout ce qui s'était passé! C'était presque comique, pardonnez-moi l'expression, que nous vengions six millions de morts en pendant Adolf Eichmann.

Vous êtes-vous rendu en Allemagne après guerre?

Oui. En visite éclair. En passant.

Et aucune pensée en relation avec cette question ne vous a occupé?

Non. Rien du tout.

Vous ne pensez donc pas qu'un juif doit éviter de venir en Allemagne, tant que les assassins sont encore en vie?

Les trois quarts de la population allemande d'aujourd'hui sont nés après Hitler, et pour eux toute l'affaire Hitler est une horreur, mais une horreur qui appartient à l'histoire comme la guerre de Trente Ans par exemple. Elle ne les touche pas personnellement. Je m'en suis rendu compte au cours de discussions avec des intellectuels allemands, exempts de tout soupçon, soit d'adhérer encore à quelque fragment de l'idéologie nazie, ou d'être atteints d'antisémitisme caché. Quelque chose de terrible et d'épouvantable s'est produit dans l'histoire du peuple allemand, mais pour eux il ne s'agit pas, comme pour nous, d'une expérience vécue. Les jeunes Allemands considèrent Hitler comme nous nous considérons les événements de 1648¹. On se désole chez nous de leur indifférence, mais ce n'est pas justifié. Parmi eux, certains ressentent très profondément qu'il s'agit d'une tache ineffaçable de leur histoire, mais en fin de compte c'est un événement de l'histoire du peuple allemand qui pour eux n'a pas de signification actuelle. Il faut comprendre cela.

Voici une bien froide analyse intellectuelle!

Non. C'est précisément sur le plan émotionnel qu'elle s'avère exacte. Hitler appartient pour nous à l'expérience juive vécue, même aujourd'hui, comme actuelle. Tandis que pour les Allemands, il appartient à l'histoire, même s'il est évident que cela ne diminue en rien l'horreur des faits. D'une manière empirique, nous savons que tout ce qui appartient à l'Histoire ne suscite pas de réaction émotionnelle.

Est-ce que le nazisme est un phénomène nouveau et sans pré-

1. Année du terrible massacre des juifs par Chmielnitsky, en Ukraine (NBT).

cédent, ou n'est-ce qu'une variation de plus de la baine des juifs?

Le nazisme est une chose totalement nouvelle et cela à l'échelle mondiale. Il est impossible de l'expliquer comme développement d'une réalité politico-socio-culturelle de l'Europe du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. A partir des impressions de ma jeunesse, je ne considère pas l'hitlérisme comme un phénomène ayant poussé d'une manière organique, à partir de l'histoire et de la culture allemande. Il est, en vérité, une production totalement étrangère, parfaitement incompréhensible, y compris d'un point de vue historique général. Sa concrétisation essentielle fut Auschwitz. En écartant ce point, la structure même du III^e Reich est tout à fait incompréhensible. Non, il n'est pas juste de dire que ce phénomène a poussé organiquement à partir de l'histoire du peuple allemand. Ce qui explique d'ailleurs pourquoi les États du monde, pendant plusieurs années, restèrent véritablement sans recours. Le nazisme était simplement incompréhensible et ils ne surent que faire contre lui.

Le pouvoir charismatique

Le nazisme aurait-il pu exister sans Hitler?

C'est une des questions les plus difficiles que se posent les historiens: en l'absence de tel ou tel personnage, l'histoire aurait-elle été différente? On se demande, par exemple, si l'Angleterre aurait continué sa lutte contre Hitler après que celui-ci eut conquis l'Europe, si Churchill n'avait pas été là. J'aurais tendance à penser que, même en l'absence de Churchill, les Anglais auraient continué cette lutte. D'autre part, on peut dire, avec une certitude quasi matérielle, que sans Hitler le III^e Reich n'aurait pas vu le jour. Par conséquent Adolf Hitler est la personnalité la plus importante de l'histoire humaine. Joachim Fest l'affirme dans son livre. Dans ce cas, on peut dire avec une totale certitude qu'un homme a fait l'histoire mondiale et le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, puisqu'il résulte du III^e Reich et de la Seconde Guerre mondiale. Cette guerre n'aurait pas eu lieu si Hitler avait été tué dans un accident de la route le 29 janvier 1933, la veille du 30 janvier, alors qu'il roulait en direction du palais présidentiel. Toute l'histoire humaine aurait été autre et, il est inutile de l'ajouter, le destin du peuple juif. A ma connaissance on ne peut en dire autant de personne. Sauf Lénine, peut-être. Sans lui, la république soviétique n'aurait pas existé parce que la révolution bolchévique n'était pas un aboutissement obligatoire de l'histoire de la Russie. Aucun des proches de Lénine,

Trotsky, Zinoviev, Kamenev, Staline, ne s'apprêtait à prendre le pouvoir. Par contre, le III^e Reich aurait vraisemblablement existé sans Bismarck, car il était l'aboutissement obligatoire de l'histoire allemande au XIX^e siècle. De même, l'Europe du XIX^e siècle aurait connu la même évolution à la suite de la Révolution française, en l'absence de Napoléon. L'unité allemande et italienne se seraient réalisées de toute façon. Le féodalisme aurait fait place à un certain libéralisme dans toute l'Europe. Des particularités sont dues à la personnalité de Napoléon Bonaparte. Sans lui les soldats français n'auraient pas marché de Madrid à Moscou, mais cela ne change pas la situation de manière essentielle.

Si nous nous reportons à l'Antiquité, là aussi je ne vois qu'un seul homme pour lequel on peut dire que, sans lui, l'Histoire aurait été différente: Alexandre de Macédoine. Aucun Grec n'aurait eu l'idée de conquérir le Moyen-Orient, de helléniser et de marcher jusqu'en Inde. Aucune donnée objective n'explique cette expédition. Pourtant, cet homme, mort à trente-trois ans, l'a réalisée. Il a ainsi opposé son ~~seu~~, non seulement sur la Macédoine et la Perse, mais sur l'ensemble du monde de son époque et sur l'histoire du genre humain. Inutile d'ajouter que s'il avait vécu encore cinquante ans, toute l'histoire du monde aurait été différente. Il aurait peut-être conquis l'Italie. Il l'avait déjà programmé. L'empire romain n'aurait alors pas vu le jour. C'est aussi un phénomène historique sans pareil. Par contre l'empire romain aurait existé même sans Jules César. S'il ne l'avait pas créé, Pompée ou quelqu'un d'autre l'aurait fait. Dire qu'il y a encore des gens qui pensent que l'histoire renferme des lois immanentes...

Lorsqu'on parle d'Hitler, on cite souvent le phénomène appelé charisme.

Oui. La personnalité la plus charismatique de l'histoire de l'humanité que nous connaissions est Adolf Hitler. Il n'y a aucun doute là-dessus. Moïse n'avait pas de charisme. Les Hébreux se révoltèrent contre lui, ils se plaignaient sans cesse et ne voulaient pas l'écouter.

Peut-être que l'expression « son visage rayonnait », employée à propos de Moïse, témoigne de son charisme?

Mais cela n'a pas marché. Le peuple ne l'a pas accepté.

Le charisme n'opère pas nécessairement?

Il se manifeste dans la relation entre les foules et celui qui en est porteur. Dans ce sens, je dis qu'Adolf Hitler avait un charisme du plus haut degré et que tous les prophètes d'Israël en étaient dénués. A moins que vous entendiez ce terme d'une manière différente.

Il me semble par exemple que Ben Gourion avait du charisme. Je peux en témoigner personnellement. Lorsque j'étais au Parlement, dès que Ben Gourion entrait, c'était comme si passait une sorte de courant électrique...

Je me rendais compte, bien sûr, de la grande importance de Ben Gourion (en le disant, je n'émetts aucun jugement positif à son égard). Mais ce que vous décrivez, ce genre de phénomène, je ne l'ai justement jamais ressenti. Le charisme, tel que vous le décrivez, existe chez tout vaurien insignifiant qui devient populaire. Aujourd'hui l'homme le plus célèbre au monde est un footballeur argentin!

Cela ne signifie pas qu'il ait du charisme. Je ne pense pas non plus que Begin avait du charisme. Lorsque les Grecs parlaient de charisme, ils ne l'entendaient pas au sens de célébrité.

Ils croyaient vraiment qu'il existait des gens ayant en eux quelque chose de divin. Aristote évidemment ne pensait pas ainsi, mais d'autres oui. Il faut comprendre que pour les Grecs le mot « Dieu » avait une tout autre signification. Le fait que le concept « Dieu », *Theos* en grec, puisse être employé au pluriel, montre qu'il s'agit d'un concept tout à fait différent de la signification de ce terme dans le judaïsme (ainsi que dans le christianisme ou l'islam), où « Dieu » ne connaît pas de pluriel. Chez les Grecs, oui. Ce qui signifie que *Theos* n'est pas un Dieu au sens où nous l'entendons.

Lorsque l'on parle aujourd'hui de charisme, c'est qu'on a le sentiment qu'une personne a de la présence ou du charme.

Moi je dis que quelqu'un a du charisme quand je constate qu'il a eu une influence que je ne peux expliquer de manière

Entre la religion et l'État : le grand problème méta-halachique

Le judaïsme implique-t-il une conception sociale déterminée ?

Non.

Est-il totalement indifférent à la sphère du social ?

Le régime politique est déterminé selon les besoins des êtres humains.

Et tous les discours sur la royauté, n'ont-ils aucune validité halachique ? Est-ce seulement des thèmes rattachés à un passé lointain ou réservés à la fin des temps ?

L'eschatologie ne m'intéresse pas du tout. Par contre, la notion de royauté est très problématique dans la tradition juive.

Pas nécessairement ! Consultez Maïmonide par exemple !

C'est son point de vue ! Mais Abravanel, qui était aussi un juif croyant et un étudite, dit explicitement que la royauté a été un désastre pour le peuple juif et on peut en constater, de nos jours encore, les conséquences : c'est la cause de notre exil ! Et Abravanel était un juif très orthodoxe.

Si Maïmonide vivait aujourd'hui, comment considérerait-il l'État ?

S'il vivait aujourd'hui, il ne serait pas Maïmonide. Impos-

sible ! Si j'étais né en Chine, je ne serais pas moi mais une tout autre créature. Et si vous, vous aviez eu d'autres parents, vous ne seriez pas l'homme que vous êtes aujourd'hui.

Je formulerais ma question autrement: ne pourrait-on pas tirer des écrits de Maïmonide des conclusions ou des significations applicables à la réalité d'aujourd'hui ?

De nos jours encore, on peut tirer de ses écrits des conclusions concernant la foi qui se situe *au-delà* de la réalité historique. Toutes les réflexions dans l'œuvre de Maïmonide concernant les *problèmes de l'État*, sont utopiques. Dans la réalité historique, le monde de la Torah s'est toujours opposé au pouvoir politique.

L'instauration de l'État aurait donc accru le danger de conférer au nationalisme la dignité de valeur absolue...

Je fais partie des juifs qui ont voulu et qui veulent, aujourd'hui encore, l'indépendance nationale politique du peuple juif.

Mais cette indépendance augmente peut-être, du point de vue juif, le danger de création de substituts à la religion ?

La religion juive traverse une crise qui est peut-être, à Dieu ne plaise, la dernière. Cette crise a commencé cent ans avant la création de l'État. Par conséquent, elle n'a rien à voir avec cette création.

Ne change-t-elle rien à cette crise ?

Non. L'État est l'expression du fait que certains juifs, et je suis l'un d'entre eux, ont désiré et désirent l'indépendance nationale politique du peuple juif. Quelle sera l'image du peuple juif et ce que fera le peuple juif dans un tel cadre est une autre question.

Quels liens existent entre la Torah et la halacha d'une part, et la démocratie de l'autre ?

Cette question relève de ce que j'appelle la « méta-halacha ». La halacha, telle que nous la connaissons, ne conçoit pas l'existence d'un peuple d'Israël qui ne serait pas le peuple de la

Torah. Mais, depuis le XIX^e siècle, c'est ainsi qu'en réalité apparaît le peuple juif.

De ce fait, il est impossible de débattre, encore moins de trancher au sujet d'un quelconque problème *social* à la lumière de la halacha — que ce soit au plan politique, à celui du régime économique, ou à celui enfin de la guerre et de la paix. En effet, le principe de base de la halacha consiste à identifier le peuple juif et le peuple de la Torah et c'est seulement à son égard qu'il existe des recommandations de conduite. En revanche, un peuple juif qui n'est pas le peuple de la Torah peut être comparé, dans le monde de la pensée halachique, à un triangle qui n'aurait pas trois côtés.

La question de savoir comment l'État d'Israël — qui ne reconnaît pas l'autorité de la Torah — doit déterminer sa ligne de conduite selon la Torah, en ce qui concerne, par exemple, les territoires occupés, n'a proprement pas de sens. À quoi ressemble une telle question ? À un boucher non caché qui se présenterait chez un rabbin, pour l'entretenir d'un problème concernant la conformité à la règle d'un couteau pour l'abattage d'un porc... Dans le *Yoré Déa* des chapitres entiers traitent de la question de l'abattage rituel, mais il est indubitable qu'ils sont *sans* signification aucune si on doit les appliquer au porc. Puisque l'État d'Israël est un état où la profanation du shabbat est un fait courant et légal — la question de savoir comment un tel État doit se conduire selon la Torah dans les domaines de la politique et de la guerre n'a aucun sens.

Nehama, votre sœur, dit à ce sujet qu'il vous est facile de militer pour la séparation de la religion et de l'État car votre père, qui comptait parmi les bourgeois de Riga, avait pu se permettre d'engager des précepteurs pour vous et pour elle, alors que le « petit peuple » était obligé d'envoyer ses enfants au « Heder » où le niveau était lamentable. Si on institue ici la séparation entre la religion et l'État, qui se souciera de l'éducation des enfants des couches défavorisées ?

Si le judaïsme religieux, qui compte en son sein une large couche de riches et de bourgeois, est incapable de mettre sur pied une éducation religieuse, alors il ne mérite pas d'exister ! Le judaïsme religieux peut prendre en charge cette éducation,

C'est une réponse catégorique de ma part. Il en va de même pour l'année sabbatique¹.

C'est-à-dire ?

Si on veut épargner 15 % par an des revenus de chacun, on pourra respecter les lois de l'année sabbatique.

Vous êtes pour ?

Si on souhaite la réaliser, oui. Mais la collectivité ne veut pas en entendre parler.

Je vous pose la question: supposons que vous ayez le pouvoir de décider ?

Je n'ai pas ce pouvoir. Parfois on me questionne au sujet de la réalisation de la Torah et des *mitzvot* comme si cela relevait de la décision individuelle. Les grandes questions concernent la collectivité. Si la collectivité désire respecter les lois de l'année sabbatique, elle constatera une baisse de son niveau de vie. A cette condition, en épargnant 15 % des dépenses annuelles pendant les six années qui séparent les différentes années sabbatiques, on pourra réaliser cette *mitzva*. Il y aura assez d'argent pour mettre en place les différentes règles qui la régissent. Mais si on déclare que c'est impossible, alors rien ne pourra être fait. C'est très simple. Mais, vendre la terre d'Israël aux Gentils afin de contourner la *mitzva* de l'année sabbatique, est-ce que vous percevez l'aberration qui en découle ?

C'est le problème général du « contournement »², qui concerne aussi le levain pendant la fête de Pâque.

1. Année sabbatique: *Shemitta*. Selon la Torah et la Halacha les terres ne doivent pas être cultivées une année sur sept (NdT).

2. Contournement: *Orma*. Litt. « astuce », Moyens admis par la *halacha* pour contourner certaines règles, devenues d'application difficile. Ce passage évoque trois cas de *Orma*: année sabbatique, levain à la période pascale, usage de la lumière électrique le jour du Shabbat. Dans le premier cas, pour éviter la *mitzva* de jacher de la septième année, on effectue une vente fictive à des non-Juifs, non tenus au respect de cette règle. On fait de même pour les produits contenant du levain pendant la période pascale. Enfin, on utilise des dispositifs d'hortogenie pour pouvoir utiliser l'énergie électrique pendant le Shabbat (NdT).

Non. Aucune comparaison. Ici il est question de vendre la terre d'Israël aux Gentils. Rien à voir avec le « contournement » que je me permets pour utiliser l'électricité pendant le Shabbat.

Et en ce qui concerne le levain ?

Même en ce qui concerne le levain pendant la fête de Pâque, je ne vends pas la terre d'Israël aux Gentils. Vous feignez d'ignorer que tous ici ne parlent que de « terre d'Israël », « Nation », « État », « notre pays », « l'héritage de nos ancêtres », etc. Et tous ceux qui s'expriment de la sorte vendent « l'héritage de nos ancêtres » aux Gentils ! Moi, je me moque de toutes ces notions, mais eux, à cause de « l'héritage de nos ancêtres », ils trouvent des raisons pour vivre et mourir, pour déclarer la guerre, pour tuer et se faire tuer.

Examinons à présent la *halacha* concernant « les rois et leurs guerres » (Maïmonide). Pourrait-elle s'appliquer aujourd'hui à l'État d'Israël ? Selon cette *halacha* (utopique !), le roi, qui tire son autorité d'une nomination selon la Torah, est celui qui conduit le peuple dans une guerre qui n'est pas prescrite comme *mitzva*, après avoir consulté les *Ourim-ve-Toumim* et avoir reçu l'accord du Sanhédrin de soixante et onze membres. Mais qui a donné l'autorité religieuse — conforme à cette *halacha* — à notre gouvernement israélien (Begin et Sharon ou Peres et Rabin) d'envoyer des Juifs tuer, et se faire tuer, au Liban, suivant les besoins de la ligne politique que ce gouvernement adopte ? Du point de vue de cette *halacha*, cette intervention équivaut à un meurtre, considéré comme la transgression la plus grave ! Et si « l'establishment religieux » avec les partis politiques qui le représentent — dont le programme déclaré est un « État selon la Torah » ou « un État selon la *halacha* » — reconnaissent une telle autorité au gouvernement et lui obéissent, c'est un bel aveu que les recommandations de cette *halacha* sont nulles et non avenues en ce qui concerne notre État. C'est pourquoi toute tentative d'adosser à des décisions halachiques « des exigences religieuses » auprès du pouvoir — que ce soit auprès du gouvernement ou du Parlement — relève de l'hypocrisie et du mensonge.

Supposons qu'il existe une conception de l'État halachique, quel sens prendront alors les processus démocratiques ?

Une telle conception n'existe pas aujourd'hui. La halacha ne s'applique pas à notre réalité.

Supposons que toute la collectivité soit prête à supporter le joug de la halacha. Quelle serait alors la situation ?

Vous voulez un avis au sujet d'une situation et d'une conception qui n'existent pas. En réalité, la collectivité n'est pas prête. Vous cherchez une solution au problème d'un triangle qui n'aurait pas trois côtés !

Pourtant vous plaidez en faveur de l'État halachique et, par conséquent, vous devez proposer un programme, en supposant que cette possibilité existe.

Cette éventualité dépend du fait qu'une volonté déterminée se dégage sur ce sujet. Je n'en perçois pas les signes dans le monde du judaïsme religieux.

Peut-être le voudrait-il, mais en est-il capable ?

Non, le judaïsme religieux ne peut pas parce qu'il ne veut pas.

En vous exprimant ainsi vous lui causez du tort. On rencontre probablement des gens qui le veulent.

Nous ne parlons pas d'individus, même si leur nombre est important. Je ne saurais désigner aucune collectivité religieuse animée d'une telle intention. Le problème méta-halachique se formule ainsi : comment agir du point de vue de la halacha vis-à-vis du peuple juif qui n'est plus le peuple juif dom traite la halacha ?

Et auparavant faisaient-ils sous partie des trente-six justes ?

Non. Mais considérez tout État organisé, considéré comme basé sur le droit (« État de droit »). Même s'il comporte des délinquants, la société en tant que telle est, malgré tout, fondée sur la loi. Ainsi le peuple juif. Dans toutes les générations, il se trouvait des individus pour rejeter le joug des *mitzvo*, mais il existait une présomption du peuple juif comme peuple de la Torah. Aujourd'hui cette présomption a disparu, le peuple juif ne se définit plus par le judaïsme.

Mais ce peuple est bien le peuple juif selon la halacha ?

Cependant je ne sais comment m'y référer au point de vue halachique.

Voilà un bon exemple de ce qu'on vous reproche. Peu de gens contestent que vous posiez les problèmes dans toute leur acuité, mais où se trouvent les solutions ?

Que direz-vous d'un médecin qui diagnostiquerait une maladie incurable ? Le diagnostic n'en serait-il pas moins exact pour autant ?

Le médecin déploierait des efforts pour trouver une thérapie.

Peut-être sait-il qu'il n'y a pas de thérapie. Par exemple au sujet d'un cancer dont il est patent qu'on ne peut le traiter...

Est-ce que vous comparez notre situation à un cancer incurable ?

Je vous ai dit que je ne sais pas. Cependant l'argument selon lequel je ne propose pas de solution est tout simplement stupide.

Pourquoi ? On attend beaucoup de vous.

Aujourd'hui, je ne me sens pas capable de proposer un quelconque programme.

Parce que vous pensez qu'il n'y a pas de solution ou parce que vous craignez d'en proposer une qui soit révolutionnaire ?

Je ne fais pas partie des hommes qui craignent de tirer de leur réflexion les conclusions qui s'imposent.

Je le sais, et pourtant, au-delà du diagnostic, vous n'essayez pas de faire un pas de plus en direction du traitement ?

Non. Il est impossible de tenter de proposer une solution au problème du rapport de la religion juive à l'État d'Israël actuel. Du moins avant que ne soit accompli le premier pas, qui en soi ne résout encore rien, mais qui est la condition *sine qua non* pour donner lieu à une réflexion sérieuse sur la question : séparation radicale de la religion et de l'État ! Tant que cette sépa-

ration n'est pas réalisée, je ne vois aucun intérêt à se demander « que faire ? ».

Néanmoins, et précisément à la lumière de ce que vous avancez, on pourrait dire qu'en fin de compte nous arriverons à une solution du type « Netourei Karta³ ».

Impossible de prédire les résultats de la séparation dont nous débattons, à savoir l'émergence de la religion comme facteur autonome dans la réalité sociale et non pas comme un des services du système administratif de l'État. Vous appelez une solution de type « Netourei Karta », un autre redoutera une guerre civile dans l'État d'Israël et un autre encore une division totale au sein du peuple juif. En tout cas, c'est seulement après la séparation qu'on pourra s'attaquer à ce débat. Que Ben Gourion — un homme qui considérait le judaïsme comme la catastrophe historique du peuple juif — n'ait précisément pas voulu de la séparation de la religion et de l'État, revêt une signification symbolique. Il redoutait que la religion n'apparaisse comme un facteur autonome dans la société et dans l'État.

Le problème de l'attitude halachique vis-à-vis de l'État du peuple d'Israël (ou peut-être faudrait-il dire vis-à-vis de l'État du peuple d'Israël laïc) ne consiste pas en un accommodement de certains détails de la codification religieuse aux besoins et aux intérêts de la vie dans l'État d'aujourd'hui. Il consiste à se poser le grand problème méta-halachique, que le judaïsme officiel évite, bien qu'il soit le problème existentiel du judaïsme religieux dans cet État.

Le Rav Kook avait donc raison lorsqu'il souhaitait restituer tout ce qui se passait ici — même hors le monde judéo-religieux — dans le cadre de la halacha.

Cela fait partie des fondements idolâtres qu'on trouve dans la philosophie du Rav Kook. Celle-ci ne se contente pas d'introduire un contenu divin dans la réalité naturelle et historique (conformément à la doctrine des *séfiras*), elle s'efforce, au-delà, d'envelopper de sainteté divine des données, des intérêts et des

valeurs tour à tour humaines (« l'âme de la nation », la *shékéna*, la *séfirat Malkhout*). La réincarnation monastique de cette philosophie, vous la trouvez dans l'univers spirituel de ses disciples et des disciples de ses disciples.

Vous situez sur le même plan Koré, Rabbi Yehouda Halévi, Rabbi Moshé Hayim Luzzato et le Rav Kook et vous rejetez leurs conceptions. Si l'on considère leurs œuvres, peut-on dire qu'elles reflètent un certain courant raciste existant dans le judaïsme, et encore présents aujourd'hui ?

Sans aucun doute.

Dans le Kuzari, les paroles de Judah Halévi à ce propos possèdent une profonde logique interne. Ce courant devait-il émerger du judaïsme ?

Le judaïsme contient aussi cela. Mais, d'un autre côté, on trouve aussi la réponse de Maïmonide à Rabbi Ovadia, le converti au judaïsme, qui établit — en contradiction flagrante à la position de Judah Halévi — qu'il n'existe aucune différence entre nous (les juifs) et le converti. Si nous, les juifs, nous nous référons à Abraham, Isaac et Jacob, le converti, lui, se réfère directement au Créateur du monde.

Dans ce cas, serait-il exact de dire qu'on trouve tout dans le judaïsme et que même Meïr Cahana peut fonder ses convictions sur le judaïsme ?

Bien sûr. Est-ce que le christianisme ne fonde pas son enseignement sur les sources du judaïsme ? Tout chrétien croyant vous dira que les Psaumes sont un livre chrétien par excellence. Cela peut créer des situations désopilantes. Je me souviens d'une discussion, en allemand, avec deux pasteurs hollandais, des calvinistes. Nous nous sommes emparés des Psaumes. J'ai ouvert la Bible au chapitre 14 des Psaumes et j'ai buté sur le verset 7 : « Puisse venir de Sion le salut d'Israël. » Je leur ai dit : en quoi cela vous concerne-t-il ? Ils m'ont regardé comme si je tombais de la lune. « Mais c'est indubitablement un verset chrétien ! ont-ils expliqué. Sion représente l'Église et le salut d'Israël, Jésus. » Par conséquent vous voyez qu'il est possible de relier Jésus aux Psaumes, et Cahana aux sources du judaïsme.

3. Cf. note p. 34.

On a parfois le sentiment d'une véritable contradiction dans vos propos : d'un côté vous faites du judaïsme un concept total, qui englobe tout, de l'autre, et sur les problèmes concrets — par exemple au sujet du régime politique ou de la société — vous le mettez de côté!

Que veut dire cette expression de « judaïsme qui englobe tout » ? Est-ce en me référant au judaïsme que je déciderai s'il est bon de construire un pont sur cette rivière ?

Pas jusqu'à-là.

Pourtant c'est tout à fait vital!

Mais en ce qui concerne, par exemple, le mode de gouvernement. On trouvera des gens pour dire que le judaïsme, à l'évidence, exprime clairement à ce sujet, une certaine orientation.

Le judaïsme n'exprime pas une « certaine orientation », mais émet au sujet du régime politique, des idées dans des directions différentes. Dans le monde du judaïsme, il existe deux approches de la royauté, et elles sont opposées. Du point de vue de la Torah, l'institution de la royauté ne s'impose pas, mais il n'y a pas d'empêchement à son établissement. Dans la loi orale, et jusqu'aux penseurs plus tardifs, il y a une immense controverse sur le fait de savoir si la royauté est obligatoire, permise ou tout simplement rejetée! (cf. Abravanel).

Il serait donc juste de dire que votre conception sociale du monde n'est en rien reliée à votre conception juive du monde.

Dans la réalité d'aujourd'hui, il n'y a, bien entendu, aucun lien, car le peuple juif n'est pas organisé sur la base de la Torah. Cependant j'aspire à un cadre étatique pour le peuple juif réel.

Du point de vue du dogme — l'idéal auquel l'être humain aspire — il n'existe aucun lien ?

Un programme pour une réalité « idéale » n'est pas soutenable. Qu'on s'intéresse aux problèmes actuels, certes, mais comment peut-on s'intéresser sérieusement à une vision ? Y prendre plaisir, oui, la prendre au sérieux, non !

On vous objectera que le peuple juif n'a survécu que par ses mérites de visionnaire et non pas parce qu'il a accompli les mitzvot...

Celui qui formule une telle objection énonce une contre-vérité, ou bien il ne comprend rien. L'aspect visionnaire n'était qu'un jeu intellectuel. Le peuple juif a survécu parce qu'il a adopté un mode de vie fondé sur la Torah et les *mitzvot*, dans la réalité telle qu'elle était. C'est une énigme historique très singulière.

Ce n'est pas si simple. Malgré tout, le « juif moyen » a cru au Messie et l'a même personnifié!

Mais cette croyance n'avait pas d'influence directe sur son mode de vie. C'est le point capital ! Je suis un matérialiste endurci parce que, à la question : en quoi, ou comment, se sont concrètement exprimées l'idée ou la vision messianique, je réponds : en rien ! Pourtant dès que l'idée messianique a commencé à donner des fruits concrets, elle a presque détruit le peuple juif. Elle a donné naissance au christianisme, au sabbatarianisme et, de nos jours, au *Goush Emounim*.

La tentation idolâtre

Vous avez autrefois rencontré le Rav Avraham Itzak Hacohen Kook, le père spirituel des hommes du Goush Emounim...

La première fois, c'était en automne 1929 (Soukot 5689). Nous avons eu, dans sa *souka*, une très longue discussion de plusieurs heures. J'ai tout de suite reconnu face à moi un homme exceptionnel, mais dont l'univers m'était totalement étranger, voire, sur le plan de la foi, inacceptable à mes yeux. Nous avons débattu essentiellement de ce qu'il nomme dans ses ouvrages « la doctrine de vérité » (le mot de Kabbale n'apparaît pas du tout dans ses écrits. Beaucoup n'y prêtent pas attention). Je lui ai demandé comment, dans son univers, « la doctrine de vérité » s'harmonisait avec Maïmonide. Le Rav Kook se distingue des autres en ce qu'il a compris que « la doctrine de vérité » et Maïmonide sont inconciliables. Il ne vient pas à l'idée d'érudits juifs, même parmi ceux considérés comme des maîtres, qu'il peut y avoir contradiction entre ces deux dimensions dans le monde de la foi juive. Les écrits de Maïmonide sont considérés comme des écrits saints, ceux de la Kabbale aussi, donc il ne saurait exister d'opposition et de contradiction entre les deux. Ou bien ces juifs ne réalisent pas qu'il se trouve une antinomie, parce qu'ils n'ont pas l'habitude de penser, et, disons-le bien haut, de nombreux maîtres connaissant la Torah mieux que moi ne pensent pas! Ou bien, s'il leur arrive de penser, c'est pour dire que nous sommes face à une

énigme, un mystère, un secret et que nous ne comprenons pas complètement Maïmonide. Le Rav Kook ne faisait partie ni des uns ni des autres. Il n'était ni naïf, ni de cette mauvaise foi qui camoufle l'absence de pensée. Il a beaucoup médité sur les problèmes de la foi en tant que telle et sur les rapports qui unissent la foi et la philosophie, et donc aussi sur la question du rapport entre la foi de Maïmonide et la Kabbale, qu'il considérait comme « la doctrine de vérité ». Il a presque dépassé tous ses contemporains de la communauté orthodoxe. Aussi je ne doute pas un seul instant que c'était un grand penseur, contrairement à beaucoup de ceux considérés aujourd'hui comme les maîtres de la Torah, et qui ne sont pas des penseurs selon mes critères. A quoi leur sert alors leur immense savoir?

La position du Rav Kook, très réflexive, n'est ni simple ni naïve. A ce titre, elle est une authentique pensée, mais pensée que je qualifierais de tortueuse. Selon lui le mode d'expression de la Kabbale, qui est « la doctrine de vérité » (alors que selon moi, elle est idolâtre), consiste à revêtir le divin du vêtement des séphirotes. Cependant, précisément parce qu'elle est la « doctrine de vérité » et qu'elle constitue la foi par laquelle l'homme parvient véritablement à approcher la connaissance de Dieu — dans la mesure où une telle connaissance est possible pour l'être humain — pour cette même raison, elle est très dangereuse. Rien de plus facile que de basculer de la foi, dans son acception la plus authentique, dans l'idolâtrie.

Cette idée ne vient pas originellement du Rav Kook, mais il l'a formulée de manière claire. A savoir, toute idolâtrie provient en fait de l'intensité de la volonté de l'être humain de s'approcher de Dieu et de Le connaître (il aurait pu tirer cette idée de Maïmonide, mais au cours de notre conversation il n'y a pas fait référence). C'est la raison pour laquelle, précisément dans les générations où la poussée du sentiment religieux était extrêmement intense, l'idolâtrie s'est accrue en Israël. Aucune génération ne fut plus proche de la connaissance de Dieu que la génération du désert qui a eu le privilège d'assister à la Révélation divine. Malgré cela — et peut-être même à cause de cela — les hommes de cette génération ont fabriqué le Veau d'or, en disant à Aaron « Fabrique-nous un/des dieux » (Ex 32, 1) »

Ce fait a stupéfié les générations suivantes. C'est ainsi que le Midrach, déjà, tente de nous expliquer que la responsabilité de la fabrication du Veau d'or incombait au *erev rav*, à la pègre, aux esclaves non hébreux (Ex 12, 38). A l'inverse le Rav Kook affirme : les Hébreux ont fabriqué ensemble le Veau d'or, symbole par excellence de l'idolâtrie, précisément à cause de l'intensité de leur pulsion religieuse. C'est un fait aussi que toute la période biblique est une période d'idolâtrie. En ce temps-là — pendant vingt générations, alors que le peuple d'Israël avait des prophètes porteurs de la parole de Dieu, et le Temple où résidait sa Présence — l'idolâtrie n'a jamais cessé. A ceux qui déclarent que nous sommes favorisés par rapport à nos ancêtres, parce qu'en aucune façon nous ne sommes des idolâtres (on trouve cet argument très souvent dans la littérature rabbinique), le Rav Kook répond que c'est un des signes montrant à quel point l'intensité de la foi et de la quête de Dieu se sont affaiblies chez nous. Nous ne possédons même plus ce mauvais penchant inscrit dans l'idolâtrie.

Pour étayer son propos, le Rav Kook s'appuyait sur le traité Sanhédrin (102 b) que je connaissais et que j'avais évoqué lors de notre conversation (il avait de suite approuvé ma remarque). Dans cette page se trouve un merveilleux récit. Rav Aschi avait traité le roi Manashé — un impie — de « notre collègue », en conformité avec l'expression « Qui considère-t-on comme roi ? Les Rabbins ». Le roi de Judée, Manashé, apparut en rêve à Rav Aschi et lui dit : « Tu te prétends mon collègue ? » Alors, une simple question. En quel endroit faut-il rompre la miche de pain avant de prononcer la bénédiction usuelle ? Rav Aschi lui répondit qu'il n'en savait rien. « Et tu oses m'appeler ton collègue ? » Rav Aschi lui demanda alors à partir de quel endroit on rompait le pain. Manashé répliqua : « A partir de l'endroit où il s'est couvert d'une croûte et a bien cuir. » Rav Aschi s'étonna : « Si tu avais tant de connaissances, comment t'es-tu adonné à l'idolâtrie ? » Manashé rétorqua : « Si tu avais vécu en ces temps-là, tu aurais soulevé les pans de ta tunique pour courir plus vite servir les idoles, car c'était alors un désir violent et une croyance courante. » Cependant le Rav Kook fait de ce récit une autre lecture. La pulsion à l'idolâtrie est si forte, que ce sont précisément les grands hommes qui y succombent.

Il savait pertinemment que le danger de l'idolâtrie est très grand puisque, à n'en pas douter, on trouve même dans la littérature kabbalistique d'évidents éléments idolâtres. Bien sûr, il ne me l'a pas dit, mais il était clair qu'il connaissait cette donnée.

Je vais plus loin que lui en affirmant que toute la littérature kabbalistique est idolâtre. On y trouve des passages qui ne s'accordent pas du tout avec le monothéisme. Selon le Rav Kook, Maïmonide nous avait été donné par une grâce de la providence divine. Il ne connaissait pas la « doctrine de vérité » (même le Rav Kook l'admet) et dans la mesure où il avait vu, lu ou entendu quelque chose de la mystique — il y fait parfois allusion — il l'a rejetée absolument comme idolâtrie. Ainsi, par exemple, dans sa réponse au sujet du livre *Shi'our Qoma* — un livre pré-kabbalistique du monde de la mystique que Rav Haï Gaon considérait comme un livre saint et Maïmonide comme un ouvrage idolâtre. En effet, un dieu « mesurable » est une idole et non Dieu. C'est pour cette raison qu'il est interdit de posséder ce livre, conformément au verset « tu n'introduiras pas d'abomination dans ta demeure » (Dt 7, 26). Pour Maïmonide le monothéisme — qui ne reconnaît pas à la divinité une diversité d'aspects — constitue la clé de voûte inébranlable. Le Rav Kook le savait bien. Et si la philosophie maïmonidienne n'est pas « la doctrine de vérité », elle dresse cependant un barrage devant le danger d'idolâtrie qui peut surgir de « la doctrine de vérité ». Cela ne m'a pas empêché de signaler au Rav Kook que même Maïmonide n'a pas réussi à éviter les conséquences qui découlent de « la doctrine de vérité », à preuve l'aventure de Shabtaï Tsvi. Sur ce point il n'a pas tenté de répondre et j'ai senti combien il était troublé. Tant de juifs, qui pourtant connaissaient Maïmonide, n'ont pas évité le danger impliqué dans la Kabbale ! Ils ont échoué, non seulement en adhérant à de faux messies — même Rabbi Akiva s'est laissé prendre — mais parce qu'en fin de compte ils ont abjuré le judaïsme. Voilà le point essentiel. Le Rav Kook l'avait très bien compris contrairement à beaucoup d'autres religieux. Ces derniers pensent que la catastrophe de Shabtaï Tsvi consiste dans le fait que ses adeptes sont tombés dans le piège du faux messie. Beaucoup de faux messies sont apparus sur la scène

de l'histoire juive, mais ceux qui ont suivi Shabtaï Tsvi ont renié leur foi.

Votre hostilité à la Kabbale est connue, néanmoins l'œil exercé perçoit dans votre bibliothèque une quantité d'ouvrages qui traitent de ce sujet...

Bien entendu. La Kabbale représente un immense chapitre de l'histoire du peuple juif et du judaïsme. Pendant environ quatre à cinq cents ans, elle a conquis une place de choix dans la réalité juive, au point de donner naissance au sabbatianisme.

Il y a une question qui dérange ceux qui vous comprennent — on le constate dans les paroles que Gershom Scholem vous a adressées: « Tu ne crois pas en Dieu, même si tu crois en la Torah. » On en trouve la meilleure formulation dans votre livre Conversations sur les Huit Chapitres au sujet de la prophétie. Vous y soulignez que, selon Maïmonide, la prophétie s'élève de bas en haut (c'est pourquoi tout homme peut atteindre le niveau de prophète, ou tout au moins y aspirer — alors que selon Judah Halévi la prophétie c'est « l'irruption de la transcendance dans le monde humain »). C'est aussi votre conception, non seulement de la prophétie mais de Dieu et de la foi en Lui.

Bien entendu. La preuve en est que, selon notre tradition fidéiste, l'intervention de Dieu n'a pas entraîné d'adhésion à la foi.

Cependant, au moins du point de vue psychologique, il est plus commode à l'être humain d'accepter l'approche de Judah Halévi, même s'il est plus difficile de l'expliquer philosophiquement.

Sur ce point j'ai deux réponses à apporter. Primo, d'un point de vue empirique, ce n'est pas vrai. La foi ne vient pas d'en haut mais bel et bien d'en bas, et ceci se base sur la tradition fidéo-historique. Secundo, la révélation a été un échec total. La prophétie, un échec aussi total. Tous les prophètes qu'a connus le peuple d'Israël n'ont même pas réussi à ramener une seule âme sur le droit chemin. En revanche, nous savons que plusieurs générations de juifs ont donné leur vie pour leur foi,

et celles-ci étaient des générations qui n'avaient jamais assisté à une révélation, n'avaient jamais vu ni miracles ni prodiges, n'avaient pas connu de prophètes et rien dans la réalité ne leur attestait la providence divine. De nos jours aussi — et dans toute l'histoire de l'humanité — rien ne témoigne de la providence divine.

En quoi consiste, selon vous, la révélation sinaïtique?

Faut-il vous enseigner le chapitre 33 du second livre du *Guide des Égarés*? Autrement dit, la vision relatée dans la révélation sinaïtique est-elle une vision optique ou une vision de la connaissance? Maïmonide laisse cette question ouverte, c'est-à-dire, nous pouvons interpréter cette manifestation selon notre aptitude et notre foi, mais la véritable question est celle de savoir si nous considérons la Torah comme un impératif nous contraignant. J'établirai une distinction typologique entre deux approches de la foi. La première se soucie du rapport que Dieu entretient avec l'homme, la seconde à l'inverse, du lien que lui (être humain) entretient avec Dieu.

Vous pensez certainement, vous, que la seconde approche prime.

Je pense que c'est seulement à partir de cette approche qu'on peut comprendre le judaïsme comme univers de la *halacha*, puisque toute la *halacha* n'est que l'expression de cette question du lien de l'homme à Dieu. A ceux qui me disent croire en Dieu ou dans le divin, mais ne pas être prêts à assumer le joug des *mitzvot*, je leur demande toujours: en quoi croyez-vous? En un vénérable vicillard installé dans les cieux et qui, de là-haut, tire les ficelles du monde? Si même vous étiez sûr qu'il en est bien ainsi — en quoi cela vous regarde?

En clair, la phrase « je crois en Dieu » n'a pas de sens?

Je ne comprends pas la signification de ces mots s'ils ne sont pas reliés à des devoirs qui en découlent. L'acceptation du « joug des cieux » n'est rien d'autre que « l'acceptation du joug des *mitzvot* ». Et il faut ajouter que dans le monde tel qu'il est, on ne saurait discerner le Dieu marionnettiste tirant les ficelles.

Vous n'auriez pas non plus utilisé l'expression « Providence divine » ?

Dan le chapitre 52 du troisième livre du *Guide des Égarés*, la Providence individuelle est présentée comme la connaissance que l'être humain a de Dieu. C'est la providence individuelle selon Maïmonide. Je sais que des millions de juifs l'ont compris autrement.

Presque tous.

Ne dites pas cela. Nombreux sont ceux qui ont compris la Providence de la sorte et nombreux sont ceux qui le comprennent ainsi aujourd'hui encore, mais on peut la comprendre autrement. Mais il importe peu de savoir comment Dieu « surveille¹ » l'être humain. Ce qui est important c'est comment l'être humain « surveille » Dieu, s'il est permis ici d'utiliser ce terme, *hasbgab'a*. J'ai eu, il y a peu, une discussion avec un groupe de théologiens allemands. Ils ont eu beaucoup de mal à comprendre le fait qu'il n'y a pas de lien entre la foi en Dieu et ce que l'être humain espère de Dieu. Dieu n'est pas le préposé chargé des affaires du monde et de l'homme. Le Premier ministre possède une telle fonction vis-à-vis de l'État, mais pas Dieu vis-à-vis de l'univers.

Vous m'avez fait part lors d'une autre occasion, qu'à « celui qui me dit: "Mon fils est en bonne santé, grâce à Dieu", je lui rétorque: "Le fils d'Untel est mort, grâce à Dieu" ».

Si vous donnez à la notion de « Providence » son acception populaire, alors on peut dire que six millions de juifs ont péri dans les chambres à gaz avec l'aide de Dieu !

Mais que signifie donc pour vous la foi en Dieu ?

Il est écrit « Je suis YHVH » et je dois reconnaître ce fait. C'est tout. La foi ne consiste pas tant en ce que je sais sur Dieu, mais en ce que je sais de mes devoirs vis-à-vis de Dieu. Une foi basée sur ce que je pense savoir de Dieu est une foi idolâ-

1. La racine du mot hébreu qui désigne la Providence divine, *hasbgab*, signifie « surveiller » (Ndt).

tre. Voilà pourquoi je doute fort que tous ceux qui croient à « l'aide de Dieu » croient véritablement en Dieu.

Mais une telle approche, qui conçoit la foi comme venant du bas et s'élevant vers le haut, correspond aux paroles que le peuple adressa à Aaron: « Fabrique-nous une divinité », c'est cela l'idolâtrie !

Une divinité sans Torah est une idole.

Mais quelle est l'origine de la Torah ? Selon vous, même le choix de ce qu'il faut considérer comme texte sacré relève de la décision humaine.

Le fondement de notre foi est que la Torah orale, œuvre humaine, est la Torah divine qui nous oblige. C'est le dogme du judaïsme.

Autorité et responsabilité

Qu'est-ce que la Torah écrite ?

La loi orale détermine quels sont les écrits saints.

Et c'est un choix humain ?

Oui. Nous croyons que ce choix humain est précisément le choix de la foi religieuse. Je m'exprime de la manière la plus claire possible. C'est l'idée qui prévaut dans l'univers de la loi orale, parmi tous ceux qui véritablement réfléchissent à ces thèmes. Et je pourrai vous le démontrer là, en vous lisant sur le champ des passages aussi bien de Rachi, des *Ketsot Hah'oshen* et jusqu'à Rabbi Meir Simha Hacohen.

Vous n'y percevez aucune tension ou contradiction ?

Un dogme, je l'accepte ou je le refuse. C'est le choix de la foi. Ce que je dis n'est pas révolutionnaire et ces idées se trouvent dans les sources rabbiniques mêmes. D'une part, la loi orale est une œuvre humaine, et de l'autre, nous l'acceptons comme loi divine — la même loi que nous avons nous-mêmes produite. Pour illustrer mon propos j'ai choisi de présenter des thèmes qui n'appartiennent pas au matériau de la Critique mais de ce qu'il est convenu d'appeler « le judaïsme rabbinique » traditionnel. Vous verrez comment tous ceux qui étaient plongés de tout leur cœur et leur âme dans le monde de la *halacha* concevaient ce problème de manière simple. Pour eux la

loi orale n'est pas l'explication de la Torah qui a été donnée au Sinaï, mais une œuvre humaine. Consultez, par exemple, le Gaon de Vilna qui n'est pas soupçonné d'adhérer à la Critique, les ouvrages *Ketsot Hah'oshen* et *Sefer Hamitsah'one*, Rachi et Maïmonide et, enfin, le *Mechevh Hokhmah* de Rabbi Meir Simha Hacohen de Dwinsk et Rabbi Israël Salantet, le fondateur du mouvement Moussar qui est mort à la fin du XIX^e siècle. Vous savez que ce dernier était un produit des *Yéchi-vot* lituanienues et son mouvement s'est imposé dans un grand nombre de ces académies. Voici ce qu'il écrit : « Dieu a donné la Torah aux êtres humains afin de juger, d'apprécier et de statuer selon l'entendement des hommes et non selon l'entendement d'Éternel. Car elle ne réside pas dans les cieux pour révéler ce qui se cache dans les consciences, mais afin que l'homme puisse savoir à partir du raisonnement ou des règles logiques. C'est cela la Torah de Dieu, béni soit son Nom. »

Mais n'oubliez pas le début : « Le Saint béni soit-il a donné la Torah aux êtres humains » !

Il leur a imposé de « juger, d'apprécier et de statuer selon les règles de l'entendement humain » et non pas selon cette autre expression, « tout ce qu'un Sage innovera a déjà été dit à Moïse au Sinaï » ! C'est cette obligation que j'appelle le dogme du judaïsme ! Passons à *Ketsot Hah'oshen*, prototype même de la littérature rabbinique. Dans son introduction, l'auteur formule une question extrêmement intéressante : comment avons-nous l'audace d'énoncer une décision halachique ?

Au cas où cette décision ne se trouve pas dans le *Shoulkhan Aroukh* (et dans la plupart des cas il ne s'y trouve vraiment pas), le maître doit énoncer la loi selon son propre entendement. Le risque tragique est qu'il se trompe, car en de telles circonstances, il légifère contre la Torah divine. Comment alors a-t-il l'audace de légiférer ? « Dieu nous a choisis et nous a donné la Torah selon la détermination de l'entendement humain même si ce n'est pas la vérité. Si tel est le cas, celui qui le sanctifie le fait de manière absolue à condition qu'il y ait vérité dans la détermination de l'entendement humain. » Autrement dit, ce sont les hommes qui déterminent ce que l'on appelle la Torah de Dieu.

Et il poursuit: « Il est écrit "la vérité germera de la terre" — Dieu a dit "Je veux que la vérité germe de la terre" (pas du ciel, mais de la terre!)... et la vérité sera fonction de l'accord des Maîtres avec l'entendement humain. C'est ce que signifient ces paroles de la bénédiction de la Torah « qui nous a donné la Torah de vérité » — que la vérité soit avec nous et « a planté en nous la vie éternelle ». Ensuite, il ajoute que c'est seulement ainsi que nous réalisons la Torah, car si tous les livres saints (la loi orale) sortaient véritablement de la bouche de Dieu, aurions-nous pu les comprendre ?

Mais le principe fondamental est bien énoncé par Dieu !

elon une thèse, la Torah tout entière n'est qu'une combinaison des Noms de Dieu. Dès lors que la loi écrite est parole de Dieu, l'homme ne saurait même pas dire s'il la comprend comme il faut. « Car, l'entendement humain peut-il comprendre la Torah de Dieu ? » « Mais la loi orale provient de nous. » C'est nous qui l'établissons et, par conséquent, nous la comprenons ! Si la présence divine parlait à travers la bouche d'Abayé, Rava aurait-il pu réfuter ses dires ?

Ce n'est pas du tout ainsi que les juifs comprennent ce qu'ils appellent « la foi dans les Sages » !

Je ne sais pas. Aujourd'hui on comprend cette expression autrement, précisément en un sens qui mérite très peu le respect.

C'est-à-dire ?

Que l'on doit obéir aux paroles du rabbin sans aucune possibilité d'objection.

Parce que, selon cette conception, c'est lui le gardien de l'interprétation adéquate.

Dans le cas que j'évoque, il n'est nullement question d'une quelconque interprétation. L'opinion du rabbin concernant le choix du parti pour lequel il faut voter vaut celle d'un vendeur de courges au marché de Mah'ané Yéhouda ! A présent écoutez ce qu'écrit le Gaon de Vilna sur le principe d'« œil pour œil ». Bien entendu, si vous allez dans les *yeshivot*, on vous

enseignera « qu'œil pour œil équivaut à compensation pécuniaire » — et c'est la lecture littérale. Mais voici ce que le Gaon de Vilna enseigne: « Œil pour œil équivaut à compensation pécuniaire — la *halacha* arrache le verset biblique à sa signification évidente !... Et il en va de même pour plusieurs chapitres de la Bible... Cette interprétation du texte biblique atteste la supériorité de notre loi orale qui est la loi donnée à Moïse au Sinaï et qui se modèle comme de la cire... "Vie pour vie" — la *halacha* arrache la signification de ce verset biblique, "le bœuf sera lapidé et son propriétaire mis à mort" — la *halacha* arrache la signification de cet autre verset biblique ! »

Et que dit Rabbi Meir Simha Hacoheh de Dwinsk, l'auteur du *Meshekh Hokhmah* ? « Car la Torah a voulu qu'à l'exception des questions essentielles et persistantes se renouvellent des thèmes, des haïes de protection, des avertissements qui seront conjoncturels, c'est-à-dire que les Sages aient la possibilité d'ajouter d'après les limites qui leur ont été transmises et à l'aide desquelles liberté leur a été accordée d'annuler les ordonnances d'autres Sages. Il se pourrait que ce qu'un tribunal a légiféré ne soit pas agréé par la volonté du Créateur. Il suffit que se constitue un autre tribunal rabbinique supérieur en nombre et en sagesse, qu'il détecte l'erreur de ses prédécesseurs et qu'il constate que la communauté est dans l'impossibilité d'assumer cette ordonnance et qu'il légifère par conséquent à son encontre — c'est tout à fait permis. »

Seulement cette orientation du monde de la *halacha* a disparu. Allez dans les *yéshivot* et demandez aux étudiants ce que ces textes signifient. D'abord ils ne les connaissent pas. Pourquoi est-ce que moi je les connais et eux non ? Ne savent-ils pas plus de traités talmudiques et d'ouvrages juridiques que moi ? Ils n'ont pas connaissance de ces textes parce qu'ils ne le veulent pas !

Mais, en fait, il eût été plus aisé pour eux aussi de les étudier !

Non. Il est plus facile de croire que le débat entre Abayé et Rava sur le fait de considérer le renoncement involontaire comme un vrai renoncement est contenu dans la révélation sinaïtique. Beaucoup plus facile que de légiférer aujourd'hui,

dans un conflit entre Pierre et Paul, et prendre la responsabilité de trancher.

Ces idées étaient-elles plus présentes à l'esprit des étudiants à l'époque où elles ont été écrites par Rabbi Meir Simha ?

En tout cas, elles l'étaient dans son esprit à lui. Rabbi Meir Simha était considéré, à l'époque de mon enfance, comme l'un des grands de la Torah, lui et le Rogatchover, et tous deux résidaient dans la même ville, Dwinsk. Mais venons-en au Rav Herzog, le père de l'actuel Président de l'État d'Israël, reconnu comme un grand de la Torah en sa génération. Même ses opposants les plus irréductibles — y compris parmi les *Netourei Karta* — n'ont jamais émis de soupçon concernant le fait qu'il était un « grand » de la Torah (bien qu'à leurs yeux, c'était un hérétique puisqu'il faisait partie des sionistes). Il m'a dit un jour, et je n'oublierai jamais ses paroles : « Comment puis-je trancher sur des questions pour lesquelles mes Ancêtres et mes Maîtres ne l'ont pas fait ? » Je lui ai répondu sur-le-champ — ce qui a, alors, entraîné la quasi-rupture de nos relations : « Moi aussi je connais la notion de "crainte de légiférer" ! » Des grands de la Torah, qui ont étudié et enseigné la Torah toute leur vie, n'ont pas eu cette audace. Si c'est écrit dans le *Shoul'hane Aroukh* tant mieux, sinon ils n'assumaient pas cette responsabilité et adressaient le requérant au juge dont c'est la fonction de trancher, même lorsqu'il n'est pas un génie en matière de Torah. Il peut décider si la viande est cachère ou non, si Pierre est ou non débiteur vis-à-vis de Paul. Je sais que la « crainte de légiférer » est considérée comme une grande vertu, mais que celui qui craint de décider, n'accepte pas la charge de Grand Rabbin d'Israël ! En accédant à la demande de remplir cette fonction, il prend en même temps la responsabilité qui en découle. Il ne saurait déclarer qu'il peut se tromper et craindre de rendre des comptes au jour du Jugement sur la manière dont il a pris ses décisions. Il doit assumer sa responsabilité de législateur halachique et, s'il n'y est pas prêt, il mérite le respect, mais qu'il reste chez lui étudier la Torah, et ne soit pas Grand Rabbin. Je lui ai même donné cet exemple : que dirions-nous d'un général sur le point de conduire ses troupes dans une opération militaire, et qui dirait : « Je ne peux

pas donner cet ordre car je risque de provoquer des meurtres. » Là aussi je pourrais rétorquer : si quelqu'un est un pacifiste, il mérite le respect, mais alors qu'il ne soit pas général ! Un général est un homme prêt à prendre ses responsabilités. Il pense qu'il y a des raisons en vertu desquelles et pour lesquelles on peut tuer. En cela je n'affirme pas que c'est un assassin. Au contraire, je partage cette idée, même du point de vue de la conscience, qu'il y a des raisons pour lesquelles on peut tuer et j'en prends la responsabilité. C'est là que réside la différence entre les Grands de la Torah de jadis et d'aujourd'hui.

En quelle occasion le Rav Herzog s'est-il entretenu avec vous ?

A l'occasion de l'engagement d'unités juives au sein de l'armée britannique pendant la Seconde Guerre mondiale. Au départ, le respect du Shabbat et de la cacherout n'était pas assuré. La question de s'engager ou non fut alors soulevée. L'ordre de mobilisation fut ratifié par Moshé Sharett (alors Sher-tok), chef du département politique de l'Agence juive, Itzhak Ben Zvi, président du Comité national, et les deux Grands Rabbins d'Israël, le Rav Herzog et le Rav Ouziel. Mais lorsque de jeunes juifs religieux se présentèrent devant le Rav Herzog pour lui demander s'ils devaient s'engager, même si les problèmes du Shabbat et de la cacherout n'étaient toujours pas résolus, il leur a répondu : « Ne vous engagez pas ! » Je me suis rendu chez lui pour lui dire — non pas dans ces termes, mais le sens y est : « Vous avez bien ratifié l'ordre de mobilisation ? » Il répondit qu'il concernait ceux qui, de toute façon, ne respectaient pas le Shabbat et la cacherout. « Mais, lui ai-je objecté, ceux-là n'ont aucunement besoin d'un décret rabbinique. Il vous faut aujourd'hui décider pour des juifs pratiquants. La question des unités juives enrôlées dans l'armée britannique en guerre contre Hitler n'a jamais été débattue, depuis les temps de Moïse jusqu'à nos jours, et pour cause ! Malgré tout, il faut décider. » Lui aussi avait compris qu'il était impossible de consulter la *halacha*, comme on le fait habituellement, pour y trouver une quelconque allusion à une situation présente (comme par exemple, au sujet de l'autopsie, on se base sur le décret de Noda Bihouda au XVIII^e siècle). Il a dit : « Comment

puis-je me prononcer sur une question que mes Ancêtres n'ont pas tranchée ? »

Ici il faut rendre hommage au Rav Goren. Lui, fait preuve d'audace !

Parfois. Parfois aussi, son raisonnement est très tortueux. Eh bien, à votre affirmation selon laquelle mon propos n'a pas de précédent dans le monde du judaïsme halachique et rabbinique, je réponds : au contraire ! Ceux qui ont compris cela — même s'ils ne possèdent pas de culture laïque, philosophique, et bien sûr de critique historique — ont bel et bien saisi que la loi orale est une création humaine.

Les principes de la foi

Votre point de vue selon lequel la Bible est sainte parce qu'ainsi en a décidé la loi orale, c'est-à-dire les Sages, est connu — vous lui avez même consacré un article dans votre ouvrage Judaïsme, Peuple juif et État d'Israël. Ce n'est donc pas la loi écrite qui a sanctifié la loi orale. Si tel est le cas, qu'est-ce que la Bible selon vous ?

Le livre saint du judaïsme.

C'est-à-dire ?

La notion de « sainteté » est irréductible à d'autres notions. Celui qui n'a pas de foi religieuse ne saurait comprendre la notion de « sainteté ». A la Knesset une question a été posée concernant les lignes épouvantables écrites par le Rav Shakh, dans le quotidien *Yated Neeman*, et selon lesquelles l'armée, *Tsahal*, n'est pas sacrée. Est-ce possible ? L'État d'Israël peut-il supporter une telle affirmation ? En vérité, la position religieuse doit affirmer qu'elle ne reconnaît pas l'armée en tant qu'institution sainte. L'homme religieux est à distinguer du laïc : il considère l'armée comme un instrument et un moyen indispensables, mais pas comme quelque chose de sacré.

Comment un juif laïc considère-t-il la Bible ?

La Bible expose l'exigence du service de Dieu. Autrement, elle n'a pas de sens. C'est ce que je dis toujours aux enseignants

des lycées laïcs lorsqu'ils me demandent comment enseigner la Bible.

Pourquoi? Ne peut-on considérer la Bible comme de la littérature, comme par exemple l'œuvre de Shakespeare?

Noo. Shakespeare signifie quelque chose pour vous, tandis que la Bible est vide de sens pour quelqu'un qui, a priori, n'a pas l'intention de servir Dieu.

Mais une grande partie des textes bibliques — sinon tous — peuvent être significatifs pour un laïc.

Aucunement. Ni la partie narrative, ni la partie législative, ni la partie poétique, ni la partie historique. Elles ne disent rien à l'individu dont l'intention n'est pas de servir Dieu.

Vous êtes catégorique?

Je suis catégorique.

Vous affirmez que c'est une approche fondamentalement irrecevable, soit. Malgré tout, ne peut-on considérer les textes bibliques suivant des critères littéraires et les analyser de ce point de vue?

Du point de vue littéraire, on trouve une littérature plus éminente — à commencer par Sophocle pour finir par Goethe et Pouchkine!

Impossible donc de considérer la Bible avec les critères qu'on applique à une autre littérature?

Bien sûr que non!

Pourtant, une partie non négligeable de l'interprétation juive de la Bible — y compris celle de Nehama votre sœur — utilise des critères littéraires pour les besoins du commentaire biblique?

C'est un tout autre problème. Il est bien entendu qu'on peut utiliser cette approche, mais elle ne touche aucunement à l'essence de la Bible. Ce que Nehama accomplit est un travail très réussi mais dépourvu de sens à cet égard.

Elle cherche bien à démontrer que, même du point de vue littéraire, la Bible se situe au plus haut niveau de la littérature universelle.

Je n'en suis pas sûr. La Bible n'est pas une œuvre littéraire et je ne pense pas que Nehama conteste ce que j'avance. On peut analyser la Bible selon ce point de vue, mais alors on ne s'occupe plus du tout de la Bible, mais d'un texte quelconque.

Une telle approche existe au sein des commentateurs traditionnels...

Les commentateurs traditionnels n'analysent pas la Bible selon des critères littéraires, et c'est précisément une des choses que Nehama accomplit de manière exceptionnelle. Son second champ de recherche consiste à analyser le commentaire traditionnel, non du point de vue littéraire, mais en essayant de comprendre la Bible comme le commentaire traditionnel l'avait saisie. Ce dernier n'a jamais envisagé la Bible comme œuvre littéraire mais comme écrit saint. Nehama travaille sur ces deux plans et y réussit parfaitement. Rien à voir, cependant, avec votre question concernant le rapport qu'entretiendrait avec la Bible celui qui — à tort — ne lui reconnaît pas la dignité d'écrit saint, la considérant comme une simple œuvre littéraire. Néanmoins, il faut souligner ici que mon judaïsme, le vôtre, et même celui des laïcs qui n'ont pas encore totalement perdu la conscience de leur judéité (et ils sont légion), ne provient pas du judaïsme biblique, mais bel et bien du judaïsme de la loi orale, celui qui est parvenu jusqu'à nous. C'est ce judaïsme-là que les laïcs connaissent et cependant abhorrent, alors que la Bible ne fait pas partie de la réalité dans laquelle ils sont plongés. Pour le juif croyant, la Bible est la référence du *midrach* (exposition) *b-dachique* et du *midrach agadique* (paraboles); pour un laïc, un ramassis de superstitions, un objet d'archéologie et un moyen servant les intérêts nationaux liés au pays.

Dans la structure du judaïsme tel qu'il nous est parvenu, Soura et Pumbedita sont plus importantes que Jérusalem. Non pas un judaïsme en tant que notion abstraite, mais le judaïsme réel, qui s'exprime par un programme de vie pour les croyants, et c'est ce judaïsme-là que les négateurs de la religion rejettent.

Comment donc un juif religieux doit-il considérer la Bible du point de vue de l'analyse littéraire ?

Par opposition à la foi qui elle, au fond, est unique, on peut concevoir la Bible de différentes manières. On peut croire par exemple, que la Torah tout entière n'est que la combinaison des noms de Dieu et non pas un texte qui nous raconte quelque chose. Si un tel individu assume le joug de la Torah et des *mitzvot*, que cette conception lui soit agréable ! Et si un autre individu croit qu'Israël, la Torah et Dieu sont une (conception à mon avis indubitablement païenne, peut-être même une décalque de la Trinité chrétienne, Dieu — le Père, Israël — le fils, et la Torah — le Saint Esprit) tant qu'il assume la Torah et les *mitzvot*, c'est un juif *cacheur*.

Maïmonide pose comme un des principes de la foi le fait que la prophétie de Moïse est supérieure à celle de tous les autres prophètes. Supposons pourtant qu'un juif *cacheur*, accomplissant la Torah et les *mitzvot*, pense qu'Isaïe fils d'Amos est un prophète du niveau de Moïse. Cette croyance met-elle en question sa foi ? Est-ce de l'apostasie ? Il faut bien comprendre que Maïmonide n'a établi ce principe que pour disqualifier la prophétie de Mohammed qui, lui aussi, a créé un monothéisme équivalent à celui de la Torah de Moïse, seulement il a aboli la Torah. Maïmonide a également fixé comme principe de foi « que cette Torah ne sera pas remplacée », et ceci en dépit du fait que le *Midrach* résonne des débats sur l'annulation ou non des *mitzvot* à la fin des temps, et des opinions contradictoires à ce sujet. Mais Maïmonide devait rassurer qu'en admettant la possibilité d'un éventuel changement de la Torah à un moment de l'histoire, cela conduirait certains à l'erreur de croire que la Torah a été remplacée par le Coran, puisque lui-même rejette l'idolâtrie. Voilà pourquoi il écrit : « Moïse est le Maître de tous les prophètes » ; autrement dit : Mohammed est un faux prophète. « Cette Torah ne sera pas remplacée » ; autrement dit : le Coran est une fausse doctrine.

Il lui paraissait inutile de débattre avec le christianisme car, à ses yeux, c'était de l'idolâtrie. Mais quelques chapitres traitant de la prophétie dans le *Guide des Égarés* tentent d'apporter la preuve que Mohammed était un faux prophète, même

si son nom n'est pas mentionné. Précisément parce que Maïmonide affirme clairement et indiscutablement que l'Islam est un pur monothéisme, il devait faire de grands efforts pour prouver que Mohammed n'était pas un vrai prophète et que la Torah de Moïse restait valide et définitive. C'est ici que se place la controverse entre Shlomo Pinès et moi-même. À son avis Maïmonide pouvait, en tant que philosophe, accepter l'Islam ; selon moi Maïmonide n'était pas un philosophe de la religion, mais un juif de la Torah et des *mitzvot* et c'est pourquoi il lui était impossible d'accepter l'Islam, en dépit de la proximité de ses idées et de celles de certains philosophes musulmans.

Est-il obligatoire de croire aux trente principes de foi de Maïmonide ?

Je peux vous citer trois références de Maïmonide dans son commentaire de la *Michna*. La première dans le traité *Sota* chap. 3, *michna* 5. Il y a une controverse entre les Sages à propos du « mérite d'une *mitzva* » ; est-ce que des *mitzvot* accomplies par la femme soupçonnée d'adultère la préservent de l'ordalie, ou s'il faut tenir compte séparément de la transgression et de la *mitzva*. Maïmonide énonce : « J'ai déjà dit et répété que là où l'on trouve une controverse entre les Sages sur une opinion concernant la foi, opinion qui n'implique pas une action, on ne décrète pas que l'opinion d'Untel est seule acceptable, car la décision revient en fin de compte à Dieu. » Ce texte a une énorme portée ! La seconde référence se trouve dans *Sanhedrin*, chap. Heleq 10-3. On y débat pour savoir qui a paru au monde futur. Beaucoup de Juifs pensent que c'est là un des principes de la foi. Et voici que Maïmonide répète : « Je vous ai déjà fait remarquer que dans toute controverse entre Sages qui ne concerne pas une action, mais seulement un aspect théorique de la foi, il n'y a pas lieu de fixer la *halacha* selon la position de l'un d'entre eux. »

Troisième référence. Dans le traité *Shevuot* chap. 1, *michna* 2, on se demande si le bouc consacré à Dieu le jour de Kippour (Lv 16, 8) effaçait les fautes intentionnelles ou les fautes par inadvertance... Une divergence s'exprime entre les Sages. Et de nouveau Maïmonide déclare : « Nous avons déjà signalé

que pour toute discussion entre les Sages qui n'implique pas une règle de conduite, on s'abstiendra d'énoncer la *halacha* selon l'un ou l'autre. » Tout cela parce que « la décision finale revient à Dieu ». Mais on peut aussi appliquer cette idée à ces mêmes principes de Maïmonide. En fait, de grands croyants les contestent. Crescas n'accepte que six des treize principes de Maïmonide ; Albo trois. Quant à Abravanel, il en reste aux six cent treize *mitzvo*t et il pose que chaque *mitzva* en tant que telle est un principe. C'est ce que Maïmonide appelle une « opinion concernant la foi ».

Et pourquoi les a-t-il formulés comme principes de la foi ?

J'ai déjà expliqué que le principe selon lequel « cette Torah ne sera pas remplacée et que le Créateur n'en donnera pas une autre », ce principe est exigé pour prouver que le Coran n'est pas un livre révélé. Le principe qui établit « que la prophétie de Moïse était vraie, qu'il était le père de tous les prophètes » — de ceux qui l'ont précédé et de ceux qui l'ont suivi — vise à nier la prophétie de Mohammed. Le principe qui énonce « que toute la Torah qui se trouve à présent entre nos mains a été donnée à Moïse » est indispensable parce que les musulmans ont accusé les juifs d'avoir falsifié la Torah. En revanche, on trouve chez Maïmonide des principes dont dépend une action : si tu ne crois pas en Dieu tu n'accompliras pas les *mitzvo*t.

Qu'en est-il du premier principe, celui qui énonce la création du monde ?

Consultez l'original (à la fin de l'Introduction au chapitre *Heleq*) et non pas le *Sidour*¹. Ce qui est écrit dans le rituel est une paraphrase de Maïmonide, et non sa propre formulation. Dans le premier principe tel qu'il est consigné dans le *Sidour*, on lit : « Je crois d'une foi parfaite que le Créateur béni soit-il... » Le mot « Créateur » ne se trouve pas dans l'original — ni dans ses *Principes fondamentaux de la Torah*.

Du point de vue philosophique, Maïmonide aurait même pu s'accommoder de l'hypothèse de non-crétion du monde...

1. *Sidour* : recueil des prières rituelles.

Bien entendu. Le grand principe de la foi est que le monde n'est que parce que Dieu est. En d'autres termes, la réalité du monde dépend de celle d'un « être véritable » qui est Dieu, mais cela n'implique pas précisément que le monde existe à partir du moment où Dieu l'a créé.

Toutefois, la plupart des croyants ne sont pas aptes à croire en Dieu du seul fait de sa déité, mais seulement à partir des fonctions qu'il remplit ; par exemple à partir de la fonction de Créateur en un moment donné de l'histoire. Les naïfs ne peuvent pas du tout comprendre les problèmes de la foi qui se rattachent précisément à la croyance en la Création en un moment donné — non pas du point de vue des conclusions de la recherche scientifique — mais précisément du point de vue de la théologie : qu'est-ce qui s'est modifié en Dieu à un moment donné ? Peut-être que du point de vue de l'authenticité de la foi, la non-crétion du monde sied mieux, mais ce n'est pas conforme au besoin de croyance de la masse des fidèles.

Et qu'en est-il de la résurrection des morts — le dernier principe ?

Consultez l'original. Dans le *Commentaire de la Michna* Maïmonide écrit : « La résurrection des morts, je l'ai déjà expliquée. » Mais il faut chercher où Maïmonide l'a expliquée. Au vrai, vous lisez un peu auparavant que « les Sages ont enseigné que les méchants au cours de leur vie sont appelés morts, alors que les justes une fois morts sont appelés vivants ». C'est cela la résurrection des morts ! Maïmonide n'a pas voulu le dire explicitement, c'est pourquoi il s'est contenté de ce laconique « déjà expliqué » : deux mots seulement. « Les justes, après leur mort, sont appelés vivants » : le juste — c'est-à-dire celui qui a accédé à la véritable connaissance de Dieu — ne « meurt » pas, même une fois mort biologiquement, car la connaissance intellectuelle de Dieu — et uniquement elle — est éternelle. C'est pourquoi Maïmonide déclare, au passage, que « la résurrection des morts ne concerne que les justes ».

Dans ce cas, qu'ont-ils besoin de la résurrection des morts ?

Ils ne meurent pas. C'est un fait que le juste « vit » même après sa mort. Si Dieu faisait revivre les morts physiquement, il le ferait aussi pour les méchants.

La vraie signification de la prière

Le peuple d'Israël chante : « que le Temple soit reconstruit en notre temps ». Est-ce que vous vous joignez à cette attente ?

Du point de vue religieux, cela ne m'intéresse guère, et du point de vue historique, je ne sais pas.

Même si le Temple avait une place centrale dans le judaïsme, quand le peuple d'Israël vivait sur sa terre...

Ça ne fait aucun doute. Et le grand mystère dans l'histoire du peuple juif c'est que le judaïsme n'a pas été ébranlé par la destruction du Temple ! C'est la plus grande énigme. J'y ai pensé très souvent. J'ai même écrit sur ce sujet. Si quelqu'un, le dix du mois d'Av 70, le lendemain de la destruction du Temple, avait demandé si le judaïsme continuerait d'exister — un judaïsme qui consistait effectivement dans le service au Temple —, on aurait certainement répondu que cette question méritait examen. Dans le judaïsme se trouvent des *mitzvot* qu'on peut accomplir même en dehors du Temple ; par exemple, le respect du Shabbat, alors que d'autres *mitzvot* ont disparu hier (le 9 Av) comme le service du jour de Kippour dont tout le contenu tient à l'ordre des sacrifices accomplis par le Grand Prêtre.

Il en découle que le Temple n'a jamais été essentiel. La preuve en est que le Jour de Kippour est resté le *Jour* avec un grand J (*Yoma*), même si sept d'entre les huit chapitres qui

composent le traité talmudique qui porte ce nom n'abordent que le service du Grand Prêtre, sans qu'aucun autre juif n'y prenne part. Plus encore, il lui est même interdit d'y prendre part. Seul le huitième chapitre, où l'on traite des fautes que le Jour de Kippour expie et de celles qu'il n'expie pas, est resté en vigueur. Par conséquent, sept huitièmes ont été abolis et un huitième a subsisté. Malgré tout, le Jour de Kippour a perduré jusqu'à aujourd'hui. Autrement dit les sept chapitres qui traitent de l'institution de la Grande Prêtrise, du service sacrificiel du Grand Prêtre, du Temple et du Saint des Saints... tout cela n'est pas essentiel.

Peut-être inessentiel, mais certainement central. Et vous affirmez que « cela ne vous intéresse pas » ?

La question de la foi me concerne énormément du point de vue spirituel. En revanche, le Temple ne m'intéresse pas du tout.

Quelle est votre position, en fin de compte, au sujet de « la construction du Temple » ?

Je vous répète que cela ne m'intéresse guère. Cela n'a aucun rapport avec la réalité de la religion juive.

Pourtant des jeunes sont en train d'étudier les mensurations des habits du Prêtre !

J'y vois des signes de dégénérescence de la religion juive.

Pourquoi ? Selon vos paroles mêmes, la centralité du Temple dans le judaïsme d'autrefois était indiscutable : ils ne cherchent qu'à revenir à cette place centrale !

Le Temple n'était pas central pour l'individu puisqu'il est dit à ce sujet : « l'étranger qui s'approchera mourra » (Nb 1, 51).

Le peuple s'est rassemblé autour du Temple.

Nous sommes tous autour du Temple, et tous ces fumistes — que je connais — qui étudient comment fabriquer les habits du Grand Prêtre, au lieu de consacrer leur réflexion et leurs efforts à la place et à la condition de la femme dans notre monde, constituent pour moi un signe de dégénérescence du judaïsme.

Ne peut-on mener de front ces deux réflexions ?

Non, car l'une est vitale, puisque l'avenir du judaïsme dépend de la condition de la femme, alors que le premier point est absolument inessentiel quant à l'existence du judaïsme. En outre c'est une question irréaliste puisque le peuple juif aujourd'hui n'est pas un peuple qui vit selon la Torah. De plus, la possibilité que le Temple soit reconstruit est nulle. Imaginez que l'État d'Israël construise le Temple ! Cela veut dire qu'une collectivité de mécréants, transgressant le Shabbat, les interdits sexuels et alimentaires, construira le Temple !

Ne vous ai-je pas entendu dire que si le Temple venait à être construit aujourd'hui ce serait « un grand abattoir » ?

Je n'ai jamais dit cela ni même quelque chose qui y ressemble. Mais là je ne vous comprends vraiment pas. En quoi les sacrifices sont-ils moins rationnels que la prière ? La prière est absolument irrationnelle. Je sais que je ne dois pas transmettre à Dieu des informations sur mes besoins. Je sais aussi qu'un être de chair et de sang ne saurait bénir Dieu. Autrement dit toute prière n'est qu'un formalisme au service de Dieu. A l'époque du Temple, le formalisme du service de Dieu était le sacrifice quotidien. En quoi diffère-t-il de la prière ? Ce que vous avez dit au sujet des sacrifices est aussi éloigné de moi que l'orient de l'occident. Même la prière est un culte absolument irrationnel.

Voulez-vous affirmer par là que le contenu même de la prière est accessoire ?

Son contenu, c'est l'expression à travers laquelle l'être humain sert Dieu.

Et sa formulation ne change rien à rien ?

Ce n'est pas plus essentiel que lorsqu'on dit : « le jour du shabbat tu sacrifieras deux brebis d'une année » (Nb 28, 9) et non pas trois chèvres. La Torah aurait pu porter : « le jour du shabbat, trois chèvres », mais il est clairement indiqué : « deux brebis ». Le rituel de la prière ressemble à celui du sacrifice. Il y a là une analogie complète, presque une identité. Est-ce que

la signification du sacrifice du shabbat consiste dans les deux brebis ? Non. Ça aurait pu être trois chèvres. Mais ainsi en a été décidé : la modalité de servir Dieu le shabbat consistait dans le sacrifice de deux brebis au Temple et la modalité de servir Dieu par la prière c'est la récitation du rituel fixé. Ça aurait pu être un rituel différent. La prière aurait pu être conçue selon l'idée de Rabbi Shimon qui enseignait : « Que ta prière ne soit pas fixe mais qu'elle soit imploration de la miséricorde » (Avot 2, 18). Pourtant toute l'essence de la prière c'est que précisément elle est immuable, en contradiction flagrante avec la position de ce Maître. Il en va de même pour le sacrifice. Pouvez-vous imaginer qu'un prêtre quelconque décide de sacrifier le shabbat trois chèvres au lieu de deux brebis ?

Malgré tout, lorsqu'il est question de prière, on pense à un rituel qui est d'une certaine manière signifiant. Autrement, on peut compter de un jusqu'à cent et dire que c'est une prière.

Mais ce n'est pas ce qui a été ordonné à l'homme et ce n'est pas servir Dieu. Vous ignorez que la prière est un service de Dieu.

Quel est son contenu ?

C'est cela son contenu. Si je me rends le matin à la synagogue et que je rencontre quelques dizaines de personnes, pas une d'entre elles ne pense transmettre des informations à Dieu. Même si dans les « dix-huit prières », il est question des besoins de l'homme, et dans les bénédictions, des louanges adressées à Dieu. Mais si l'homme réfléchit (et bien entendu la plupart des êtres humains ne réfléchissent pas), il sait qu'un mortel ne saurait bénir, louer, glorifier Dieu. C'est absurde, mais la prière c'est la modalité formelle du service de Dieu. On trouve plus grave encore. Vous ne pensez tout de même pas que la prière au matin a une quelconque influence sur votre existence au cours de la journée ! Certains affirmeront le contraire, mais ce n'est pas vrai et je peux le prouver. Le matin on dit sincèrement dans la prière : « qui guérit les malades de son peuple Israël » ; mais si lui ou ses enfants est malade ce jour-là, il va consulter un médecin comme le ferait un athée qui ne prie pas du tout ! Il n'existe là aucune différence entre eux ! Le matin

il dit avec intention et sincérité : « Celui qui ouvre sa main et rassasie avec bienveillance tout être vivant » (Ps 145, 16); mais s'il a besoin de gagner sa vie, il ira travailler et gagner son pain de manière honnête ou malhonnête, comme n'importe quel athée qui ne connaît pas ce verset des Psaumes. Et s'il est inquiet pour la sécurité et la paix de l'État d'Israël, même si le matin il dit avec beaucoup de conviction « Rocher d'Israël » — il s'occupera des tanks et des avions exactement comme l'athée qui ne récite pas « Rocher d'Israël ». Autrement dit, ce qui compte, ce n'est pas qu'il dise se rendre à la prière parce qu'il pense que, grâce à elle, il obtiendra la santé, l'argent et la sécurité de l'État. En vérité ce n'est pas ainsi qu'il pense.

Supposons que le chef d'état-major se repente et devienne juif pratiquant — puisque les voies du repentir ne sont fermées à aucun juif — et qu'il soit conscient que lui-même, Tsahal et tout le peuple d'Israël se tiennent devant Dieu, ce fait ne changera en rien les programmes opérationnels de l'armée. Et personne n'exigera de lui, maintenant qu'il sait qu'il y a un « Rocher d'Israël » qu'il renonce aux tanks et aux avions. On ne saurait penser de la sorte. Par conséquent, la question qui revient avec insistance est : « Pourquoi vous levez-vous chaque matin pour aller prier à la synagogue si vous savez tout cela et si vous ne considérez pas la prière comme un moyen d'obtenir la santé, l'argent ou la sécurité? » La seule réponse valable, selon moi est : « Je me rends chaque jour de bon matin à la synagogue pour accomplir le commandement de prier en public. »

Halacha et méta-Halacha

A votre avis qu'est-ce que la Halacha?

Ce qui a été accepté comme règle de comportement par le peuple dans l'intention d'en supporter le joug (le joug de la Torah et des *mitzvoï*). Je suis conscient que ce n'est pas une définition logique parce qu'elle est circulaire, mais du point de vue empirico-historique il n'y en a pas d'autre. Du point de vue logico-formel, le fondement qui valide la *halacha* ne saurait être défini.

Que veut dire : « a été accepté » ? Un tel agrée, l'autre pas ?

Ce qui a été agréé par la collectivité. Non pas ce qu'un individu accepte et l'autre pas.

Sic est ainsi, chaque individu a une très grande latitude de décision au sujet des questions qui émergent aujourd'hui!

Latitude de décision de la collectivité seulement. Prenez, par exemple, la manière de se vêtir des ultra-orthodoxes (qui n'est certes pas une *mitzva*, mais seulement une coutume). Il a été agréé à Mea-Shearim, mais pas ailleurs.

Je prendrai un exemple plus concret. Ma femme ne se couvre pas la tête et ma fille le fait car, selon elle, c'est cela la halacha.

Actuellement, le fait de se couvrir la tête (pour une femme

marlée) n'est pas admis par l'ensemble du monde juif qui veut observer la loi et les *mitzvot*.

Avons-nous une preuve que la halacha vient d'en bas, du peuple?

Il faut distinguer le *de jure* du *de facto*. Une règle halachique existe et pourtant elle n'est pas appliquée, même parmi ceux qui reconnaissent la *halacha* comme contraignante pour le juif. Voilà pourquoi j'affirme qu'on ne saurait en donner une définition formelle.

Cette position semble, sinon « liberal », du moins « conservative ».

Je ne connais pas la signification de ces notions « *liberal* » et « *conservative* ». Ces notions désignent des mouvements, des organisations. Le problème se situe au niveau du rapport fondamental aux obligations qui découlent de la *halacha*. La question est de savoir si l'individu accepte ou non l'autorité de la *halacha*.

Mais précisément avec l'acceptation de l'autorité de la *halacha* se manifestent les problèmes les plus complexes. Parmi les « *conservatives* » on trouve ceux qui reconnaissent et assument l'autorité de la *halacha*, c'est pourquoi la notion de « *conservative* » ne me dit rien. Le fait qu'ils ont supprimé, à la synagogue, la clôture qui sépare hommes et femmes ne m'intéresse pas le moins du monde, même si pour la collectivité orthodoxe c'est peut-être l'essentiel. Les « *conservatives* » sont très difficiles à cerner. On trouve parmi eux beaucoup de gens qui ne se distinguent en rien des autres juifs pratiquants, excepté le fait que du point de vue de leur appartenance organisationnelle ils font partie de ce mouvement. Les institutions ont une grande importance, mais dans ce cas, pour moi il n'y en a pas.

Et les libéraux?

Quelle est la différence entre quelqu'un qui n'a jamais mis

1. « *Liberal* », « *Conservative* » : le judaïsme américain se partage entre trois courants organisés principaux, les « *Orthodoxes* », les « *Conservateurs* » et les « *Libéraux* » (NdT).

les pieds et ne les mettra jamais dans une synagogue, et celui qui construit une synagogue à l'encontre des instructions de la *halacha*?

Est-ce que nous n'avons pas là une illustration du principe selon lequel si la majorité de la communauté transgresse une certaine règle de la halacha, cela signifie que celle-ci est caduque?

C'est à cela que je faisais allusion lorsque j'ai proposé la distinction entre *de jure* et *de facto*. Nous avons déjà connu des situations semblables. Déjà la Michna enseigne : « Depuis que l'adultère s'est propagé, l'épreuve des eaux amères a cessé. Depuis que le meurtre est devenu chose courante, le rituel de la génisse à la nuque brisée a cessé » (Sora, chap. 9, michna 9). Et certaines orientations de la *halacha* ne sont que l'expression de l'usage. S'agissant des détails du comportement vestimentaire de la femme, Maïmonide déclare : « Ces choses sont laissées à l'appréciation commune, elles ne sont pas imposées par l'écriture » (*Règles du statut personnel*, chap. 25, halacha 2). Il se peut que ce qui est considéré comme indécent dans les pays musulmans ne le soit pas dans les pays chrétiens, et la *halacha* tient compte de cette différence au sujet des juifs qui vivent dans tel ou tel pays. Pourrait-on considérer de la même manière les règles du Shabbat? C'est-à-dire qu'on instaure des différences dans la manière de respecter le shabbat entre divers groupes de juifs en conformité avec l'environnement dans lequel ils vivent? Pourrait au sujet de la décence vestimentaire ces différences être reconnues. De là découle une grande ouverture pour comprendre la signification des fondements métahalachiques de la *halacha*.

Est-ce que la question de la condition de la femme est incluse dans la méta-halacha?

Une approche religieuse de la condition féminine dans notre réalité sociale — du point de vue de sa contribution et de sa participation, que ce soit dans la vie spirituelle (enseignement de la Torah) ou dans la fonction publique (pouvoir politique, administratif ou judiciaire) — est vitale pour l'avenir du judaïsme, plus encore que la question de l'État. Ce sujet, qui

n'est pas halachique sur le plan des débats et de la fixation des règles, est un sujet méta-halachique par excellence. Il est question ici de la structure du peuple juif qui était, dans le passé, en tant que peuple de la Torah, un peuple « virilocentrique ». La femme ne participait pas du peuple juif en tant qu'il était peuple de la Torah. La société juive de laquelle nous participons tous deux n'est pas la société du peuple juif du passé. Dans notre société juive on ne trouve pas seulement vous et moi, mais aussi mon épouse et la vôtre, et elles ne sont pas les femmes dont traite la *halacha*.

Pouvez-vous décrire une réalité halachique permettant à une femme d'être rabbin ?

Pour l'instant je ne saurais décrire une telle réalité parce que je ne sais pas à quelles conclusions nous aboutirons — je parle de ceux qui veulent, en principe, porter le joug de la Torah et des *mitzvot* et qui se considèrent comme les héritiers de la *halacha* — et quelle forme la *halacha* prendra entre nos mains, si nous commençons à nous occuper véritablement des problèmes méta-halachiques.

A votre avis, de toute façon on ne saurait éliminer cette possibilité...

Je ne l'élimine pas, même si en ce moment particulier je ne vois pas comment cela est possible.

Nous devons donc accepter comme pré-supposé fondamental l'égalité de l'homme et de la femme. De là découlent diverses conclusions...

Non pas « nous devons accepter », mais « nous acceptons », et l'égalité s'étend au domaine de l'étude de la Torah. Toutefois ceci exige d'envisager le peuple juif tel qu'il est aujourd'hui autrement que ne l'a fait toute la tradition pendant trois mille ans.

De quelle manière ? Vous avez dû certainement y réfléchir !

Sincèrement, non. Car cette réflexion n'a aucune signification réelle.

Est-ce qu'il y a une cohérence interne dans la halacha ?

C'est la cohérence qui se trouve dans tout système judiciaire qui pose certains postulats et en tire des conclusions. Tout l'univers de la *halacha* est très rationnel, seulement toutes ses hypothèses sont des postulats. Exemple : Ce n'est pas un hasard si le passage de la Torah qui traite des unions sexuelles illicites commence par les mots : « Je suis YHVH votre Dieu. » Ce qui veut dire qu'il n'existe pas d'autre fondement (un fondement rationnel) à ce qui vient après, sinon le commandement divin.

Peut-on trouver rationnel, par exemple, la cellule familiale et déclarer que c'est véritablement le bon cadre de vie, ou bien là aussi s'agit-il d'une mitzva ?

Que veut dire « bon » ? La Bible déclare : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » (Gn 2, 18).

Mais il peut vivre avec plusieurs femmes et non pas avec une seule...

Certes, du point de vue de la Torah il est permis d'avoir plusieurs femmes. Mais le verset : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme » (Gn 2, 24), a aussi une grande portée. Il n'est pas écrit : « il s'attachera à ses femmes » ! Il se peut qu'on doive reconnaître en cela la norme humaine.

C'est exactement là où je voulais en venir. Aujourd'hui la famille se désagrège, c'est pourquoi je demande si on peut rationaliser en ce domaine et déclarer que la cellule familiale est le cadre de vie adéquat pour l'être humain.

Il est impossible de fonder sur des arguments rationnels les normes de la réalité sexuelle dans la société humaine et les unions interdites par la Torah. Celui qui respecte la Torah assume ses interdits sexuels de même que l'ensemble de ses autres interdits, parce qu'il considère l'acceptation du joug de la Torah et des *mitzvot* comme acceptation du joug du Royaume des Cieux. Cependant il n'existe aucun fondement rationnel au fait que dans la plupart des pays, les mariages entre frères et sœurs sont interdits. Il me semble qu'en Suède, on

a annulé cette loi. Un seul argument demeure : la Torah l'interdit ! Si vous n'acceptez pas la Torah, aucun argument ne tient.

Et dans la société occidentale, l'interdiction se fonde sur la religion chrétienne ?

Je ne saurais dire si c'est à cause du christianisme ou à cause d'anciennes traditions. Mais on ne trouve aucun fondement rationnel à ces interdits. Même dans notre tradition, Nahmanide dit : « Il n'y a pas de mariage plus logique que celui d'un homme qui élève chez lui un garçon et une fille et les marie entre eux. » Seulement la Torah l'interdit.

D'aucuns donneront à cet interdit une base génétique, les mariages consanguins augmentant le nombre des maladies génétiques.

Cette crainte n'existerait pas dans la conscience des hommes jusqu'à l'apparition de la génétique moderne et même aujourd'hui on sait qu'il se trouve un danger si, et seulement si, il existe déjà un gène pathogène. Celui-ci n'est pas engendré par des rapports sexuels entre consanguins. Au vrai, nous ne connaissons pas l'origine de l'interdit de ces unions qui est accepté dans la plupart des sociétés humaines et qui est profondément enraciné dans la conscience. L'explication psychanalytique est insatisfaisante.

Quant aux unions illicites de la Torah, elles appartiennent à la discipline religieuse imposée même à la biologie de l'être humain à l'instar des lois alimentaires de la *cachrouit*, des lois de pureté familiales, etc. Leur signification est spécifiquement religieuse, et il n'est rien de plus stupide et de plus ridicule que de les fonder sur des arguments hygiénico-utilitaires.

Que pensez-vous du mouvement du « retour au judaïsme » ?

Une journaliste m'a rapporté le cas d'une famille pleurant devant elle parce que son fils l'a abandonnée. Il s'est marié avec une femme des milieux ultra-orthodoxes et celle-ci refuse de parler à sa belle-mère parce qu'elle profane le Shabbat. L'univers mental de ces parents s'est écroulé parce que leur fils allait étudier dans une des *yeshivot* ultra-orthodoxes. Depuis il ne partage avec eux aucun repas et ne leur rend même plus visite.

Ils se demandent : est-ce que le retour au judaïsme signifie la destruction des relations entre enfants et parents ? Et pourquoi leur fils ne respecte pas les Dix Commandements qui stipulent : « Honore ton père et ta mère. » J'ai répondu à cette journaliste : « Pourquoi cette femme qui a fondu en larmes devant vous ne se demande-t-elle pas si le cœur de son fils ne s'est pas brisé lorsqu'il a constaté que ses parents sont des mécréants, transgressant le Shabbat et les interdits alimentaires, vu qu'il estime le respect de la Torah et des *mitzvoï* comme la valeur absolue ? ! » Nous avons là un exemple flagrant d'une famille (d'universitaires) qui a érigé son mode de vie comme norme humaine. Raison pour laquelle elle considère son enfant comme déviant. Mais aux yeux de leur fils le mode de vie normal pour un juif est précisément celui dont ont dévié son père et sa mère. La journaliste m'a alors retorqué : « Je n'ai jamais pensé à cela. Je n'ai jamais pensé que le fils pouvait envisager son mode de vie comme norme et non comme déviance. » Je lui ai alors dit : « Le malheur avec vous — les laïcs — c'est que vous pensez naïvement (je n'ai pas d'autre mot) que la civilisation de votre société est la norme pour l'humanité. » J'ai ajouté : « Si l'enfant de ces mêmes parents avait épousé une non-juive, cela ne leur aurait peut-être pas plu, mais ils n'auraient pas vu dans cet acte une rupture, car cela entre dans le cadre de leur univers ; même si ce fils couche avec une prostituée, cela leur aurait peut-être déplu, mais cela aussi n'aurait pas été envisagé comme une rupture avec leur civilisation. Cependant le fait qu'il ait épousé une juive pratiquante — ils ont déjà des enfants — est considéré à leurs yeux comme une rupture ! »

Toutefois, ce problème a aussi une autre dimension. J'ai feuilleté des brochures de propagande des *yeshivot* de ce mouvement du retour au judaïsme. Il s'agit parfois de propagande méprisable du type : « Si tu mets les phylactères, tu bénéficieras du monde futur. » On m'a raconté le cas concret d'un jeune homme, fils « d'une grande famille », atteint d'une maladie incurable. Il vivra — peut-être longtemps — mais une vie d'enfer et de souffrances. Il est tombé entre les mains d'une de ces personnes qui lui a dit que s'il commence à mettre les phylactères, le Rabbi de Loubavitch le guérira, car le Rabbi a

une intimité avec Dieu. Les médecins ne peuvent rien, mais le Rabbi oui. Une telle propagande est méprisante et blasphématoire. Mais on m'a montré une lettre du Rabbi de Loubavitch à ce jeune homme. Cette lettre est un témoignage humain et religieux réjouissant. Le Rabbi lui envoie sa bénédiction pour ce qu'il a commencé à accomplir les *mitzvot* et il l'encourage à poursuivre sur cette voie tout en acceptant toutes les souffrances et les tourments qu'il endure. Dans cette lettre, aucun mot ou allusion concernant sa guérison comme effet de l'accomplissement des *mitzvot*. Pourtant vous voyez ce que font ses disciples dévôts !

Un autre cas. J'ai reçu la visite d'un couple de jeunes Américains, la trentaine environ, qui s'est installé en Israël. Les deux viennent de New York, de familles de riches intellectuels. De purs Américains. Les deux ont une formation universitaire, ils étaient éloignés de tout judaïsme et s'en sont rapprochés d'eux-mêmes en un retour authentique. Ils ont progressivement adopté le mode de vie selon la Torah et les *mitzvot*. Ils sont venus me demander conseil. Une des premières choses que j'ai dites au jeune homme : « N'entrez pas dans une des *yéshivot* du "mouvement du retour au judaïsme". Vous êtes parvenus par vos propres moyens à la crainte de Dieu et vous vous y maintiendrez. Votre repentir ne s'approfondira pas dans ces institutions. En revanche votre horizon mental et intellectuel se rétrécira — chez certains il s'amoindrit jusqu'à l'abrutissement. En outre, vous contracterez des peurs et des superstitions qui n'ont rien à voir avec le service de Dieu, même si là-bas on pense le contraire. Les quelques feuillets supplémentaires du Talmud que vous y apprendrez ne vous apporteront rien de plus. Essayez d'acquiescer des connaissances juives dans les cercles d'études. Vous ne serez pas un érudit, mais vous ferez partie des juifs authentiques qui vivent selon les ordonnances de la Torah et de la crainte de Dieu, même s'ils n'ont jamais mis le pied dans une *yéshiva*. » Puis je lui ai demandé le sens de cette barbe qu'il commençait à se laisser pousser : « La discipline religieuse que vous assumez exige, entre autres, de ne pas vous raser avec une lame, mais il n'y a aucune obligation de se laisser pousser la barbe. Ce n'est qu'une mode dans certains cercles du judaïsme religieux dont vous ne faites pas partie et

dont vous ne ferez pas partie. Bien entendu, cette mode n'est pas condamnable, car aucune mode en tant que telle n'est condamnable, mais on assiste à une certaine dévaluation de la valeur du processus du repentir lorsqu'il s'exprime par l'adoption d'une autre mode. »

A sa femme j'ai dit : « Ne changez pas votre manière de vous vêtir. Continuez à vous habiller comme vous l'avez fait jusqu'à présent, c'est-à-dire comme le font les femmes dans notre société. Certes, lorsque vous irez vous promener à Méa Shéarim on vous traitera de prostituée, mais qu'importe ? Êtes-vous capable de faire partie de leur société ?

Vous avez réalisé une grande chose en vous mariant selon la loi mosaïque et en assumant les règles de pureté familiale. Vous êtes déjà enceinte (ils m'avaient raconté très franchement qu'ils avaient vécu maritalement avant ce tournant de leur vie, sans mariage religieux ou même civil, et leur intention était de continuer à vivre ainsi jusqu'à la fin de leurs jours sans avoir charge d'enfants). C'est cela la voie du repentir et du service de Dieu, qui n'exige aucun mimétisme du style de vie de Méa Shéarim, dont vous, qui sortez de Columbia University, vous serez à jamais étrangers. Certes, si vous désirez adopter cette mode, ça n'est pas condamnable, mais si vous me demandez mon avis, je vous avouerai que votre mérite diminuera un peu à mes yeux si vous vous conduisez de la sorte. La mode vestimentaire n'a rien à voir avec la crainte de Dieu. »

Avez-vous rencontré des gens du mouvement des Natural Karta ?

Oui. J'ai rencontré Amram Blau. C'était un homme de grande envergure. Il n'avait pas de culture générale, mais il réfléchissait. Il parlait un hébreu excellent, et nous n'avons donc pas parlé yiddish.

Est-il permis de dire que, malgré la critique que vous adressez aux Netourei Karta, vous n'êtes pas sans les apprécier ?

Je ne les apprécie guère, mais je les comprends. Il existe une différence fondamentale entre nous. Moi, je désire l'indépendance politico-nationale du peuple juif, tandis qu'eux n'y sont pas intéressés. En outre, ils éprouvent de la haine pour un

monde qui n'est pas le leur. Ils ne le comprennent pas et ne le connaissent pas, mais tout simplement le haïssent.

Mais on peut porter à leur crédit que ce sont des gens conséquents.

Je n'en suis pas si sûr. Ils sont assez impliqués dans un autre univers que celui de la Torah, par exemple dans le commerce des diamants à Anvers. En outre, vous ne pourrez pas dire en ce qui les concerne, qu'ils « ne possèdent que la Torah ». Cette question de l'isolement dans la Torah est complètement truquée. Ce n'est pas comme le Gaon de Vilna qui s'installait dans sa chambre, fermait les volets même pendant la journée afin que la lumière du soleil ne le dérange pas lorsqu'il étudiait la Torah. Et le résultat n'a pas été brillant. C'est un fait, n'idéalisons pas. Il n'a pas compris le mouvement hassidique et a presque provoqué une scission redoutable au sein du peuple juif. S'il avait réussi, il aurait rejeté le hassidisme hors du judaïsme. Mais malgré tout, s'agissant de lui, on peut affirmer : il ne possédait que la Torah. Et ceci vous ne pourrez pas l'affirmer des dirigeants des *Netourei Karta*. A part la Torah, ils possèdent de nombreux biens.

Vous prédiriez souvent une guerre culturelle (en fait une guerre de religion). Est-ce que les manifestations des ultra-orthodoxes sont un signe avant-coureur de ce conflit ?

C'est un des signes de dégénérescence de la collectivité ultra-orthodoxe qui se rattache à l'enseignement du Lévitique Rabba (I, 15) : « Une charogne est meilleure qu'un Sage ayant perdu la raison. » Bien entendu nombre d'entre eux connaissent la Torah, mais ils ressemblent à des Sages ayant perdu la raison. Parfois je reçois la visite de jeunes (et de moins jeunes) étudiants des *yéchivot* « ultra-orthodoxes » et je suis ébahi de découvrir l'étendue de leur ignorance en Torah. Je n'exige pas d'eux qu'ils soient cultivés, mais ils ne connaissent même pas le Talmud. C'est cela la forme de dégénérescence du judaïsme et il ne faut pas idéaliser le judaïsme religieux d'aujourd'hui.

IV Culture, esprit, et valeurs humaines

« Toutes les tentatives pour penser la psychologie, la sociologie, la théorie politique et même économique, dans les catégories des sciences naturelles ne sont rien d'autre qu'une totale erreur. »

La dimension psycho-somatique de l'homme¹

Il existe une certaine contradiction entre se consacrer, soit à l'étude de la Torah, soit aux études générales. Que conseilleriez-vous à quelqu'un qui viendrait vous voir et vous demanderait ce qu'il doit choisir entre les deux?

Je pense à cette parole des Sages du Talmud : « Celui qui dit : "Je ne connais que la Torah", ne connaît même pas la Torah². » Elle a reçu de nombreuses interprétations. Certains disent qu'elle s'adresse à celui qui se contente d'étudier et ne pratique pas les *mitzvot*. Mais je ne pense pas que ce commentaire soit exact, car celui qui ne pratique pas les *mitzvot* est simplement un impie. Une autre interprétation avance que ce jugement concerne celui qui se contente d'étudier la Torah mais ne l'enseigne pas. C'est un commentaire possible, bien qu'il ne s'entende pas dans l'énoncé. Il se peut donc, qu'il s'agisse de celui qui a étudié uniquement la Torah et rien d'autre, et la phrase devient alors très significative. Mais j'ignore si cette interprétation est correcte. Pourtant, moi, je l'affirme : celui qui déclare : « Je ne connais que la Torah », est en fin de compte un imbécile ! Vous connaissez comme moi des gens qui sont de grands érudits et malgré tout des imbéciles.

1. J'ai adopté le terme « psycho-somatique » dans son sens étymologique de rapport esprit-corps (NdT).

2. T.B., Yebamot, 109 b.

Que pensez-vous du niveau de l'instruction en Israël ?

L'instruction publique a-t-elle une orientation précise? Si elle n'en a pas, elle est incapable d'instruire. Je l'ai dit aux responsables de l'éducation : « Votre préoccupation essentielle est que celui qui termine l'école fasse un bon soldat. C'est plus important pour vous que la question : "Sera-t-il un honnête homme ?" » (Je ne dis pas qu'il y ait antagonisme entre le fait d'être un bon soldat et un honnête homme.) La majorité d'entre eux en furent d'accord.

Je pense que vous êtes injuste à leur égard. L'école publique s'efforce malgré tout d'éduquer les enfants dans la voie de l'humanisme.

Imaginons la situation concrète suivante : de simples citoyens discutent de bonne foi à propos d'un jeune homme, de ce qu'il est, de ses qualités. Le critère décisif : « fut-il, est-il, sera-t-il un bon soldat ? », compte bien plus que de savoir si c'est un jeune homme raisonnable. Tel est notre état d'esprit, puisque l'idée nationale est centrale dans nos vies. Le nationalisme est la destruction de l'essence de l'homme !

Et l'enseignement dans les établissements religieux ?

Là aussi, le malheur provient de ce que tout s'articule au problème de la nation et de l'État. Si le judaïsme ne se saisit que dans la perspective des problèmes de l'État d'Israël, alors la conséquence en est Meïr Kahana. Ou bien encore, le judaïsme est à rejeter, puisque le plus important c'est l'État d'Israël.

Vous occupant d'enseignement universitaire depuis plus de cinquante ans, quelle est votre opinion sur l'étudiant d'aujourd'hui, par rapport à celui du passé ?

Il est difficile de généraliser. Je ferai tout de même cette généralisation, qui vaut ce que valent toutes les généralisations. Il me semble donc que le niveau intellectuel moyen des étudiants a baissé. Ceci pour une raison très simple et évidente : voici cinquante ans, les études universitaires étaient élitistes. Les meilleurs éléments actuels ne sont pas moins bons que ceux d'autrefois, bien sûr, mais ils sont noyés aujourd'hui dans une

foule de gens qui n'auraient pas accédé aux études universitaires, il y a cinquante ans. Telle est, me semble-t-il, la raison de cette baisse.

Ce qui signifie que ceux qui n'étudiaient pas alors, peuvent le faire aujourd'hui. Ce qui constitue évidemment un progrès.

Est-ce vraiment un progrès? Il est difficile d'y répondre. D'une part, on peut dire que c'est un des acquis majeurs de la démocratie. Ce que l'on appelle « Enseignement supérieur » est devenu un bien populaire. Aujourd'hui, en fait, seuls ceux qui ne le souhaitent pas, n'étudient pas à l'université. D'un autre côté cette immense foule — qui compte déjà chez nous 50 000 à 60 000 personnes — a un niveau général très bas.

Mais si ces jeunes n'avaient pas étudié à l'université, leur niveau aurait été encore plus bas.

Je ne sais pas. Je vois des étudiants, excellents dans leurs études et qui, en fait, ne comprennent rien et ne réfléchissent pas aux problèmes humains. J'ai désormais l'habitude de ce phénomène et j'ai cessé de m'en étonner.

Je crois que votre cours le plus populaire à l'université, portait sur le problème psycho-somatique.

La question psycho-somatique existe depuis 2 500 ans et il semble que les Chinois se la posaient voici 3 000 ans déjà. Moi, je l'observe presque chaque jour chez mes petits-enfants. Elchanan, mon fils, et sa femme Shira, qui est originaire des USA, parlent anglais entre eux et leurs enfants évidemment comprennent l'anglais et l'hébreu (de nombreux enfants, chez nous, sont bilingues et sans que cela cause de problèmes, contrairement à ce que craignent certains psychologues). Même la dernière, qui a trois ans, passe d'une manière naturelle de l'anglais à l'hébreu et inversement, sans ressentir aucune gêne. Parfois elle crée des constructions merveilleuses qui me rappellent les travaux de Noam Chomsky. Il y a quelque temps, elle m'a dit, en tendant un livre : « Grand-père, *ta read*-moi ça ! » (de la racine anglaise *read*, lire, et *ta*, forme de l'impératif en hébreu). C'est vraiment prodigieux. Elle introduit le mot *read* dans l'exacte structure grammaticale de l'hébreu, même en n'ayant

jamais entendu ce mot avant. Telle est la véritable question de Noam Chomsky : comment peut-on, d'une manière générale, expliquer qu'un homme apprenne à parler ? Question énorme. Tout enfant âgé de trois ans émet des phrases qu'il crée, sans les avoir jamais entendues, et les énonce dans une forme grammaticale exacte, parfois au passé, parfois au futur. Et ceci se produit mille fois par jour à propos du lait, des bonbons, etc. Nous sommes là confrontés au problème psycho-somatique dans toute son acuité !

Savez-vous où j'ai trouvé la formulation la plus piquante de cette question qui dépasse l'entendement ? Vous serez aussi surpris que moi ! Je l'ai découverte dans le *Tanya*, le livre fondamental du hassidisme loubavitch. Son auteur, le rabbi de Ladï, n'a jamais lu un livre de psychologie de sa vie. Je me demande même s'il savait lire une langue étrangère, ou écrire en caractères non hébraïques. Inutile d'ajouter qu'il ignorait tout des recherches philosophiques sur la question. Je vous lis un extrait de cette partie du *Tanya* qu'on appelle « la Sainte Épître », aussi importante pour les loubavitch que la Torah de Moïse ou presque : « La formation des sons du langage se fait par les cinq issues de la bouche. (Il s'agit des sons du langage produits selon la philosophie grecque par la langue, les lèvres, le palais, etc.) Il n'est ni compréhensible, ni inscrit dans la nature de ces issues d'émettre des sons grâce au souffle qui les frappe naturellement (l'auteur pense ici au facteur psychique), et non de manière intelligible. »

Expliquons maintenant ce que l'auteur du *Tanya* veut dire : Vous voulez dire *a*. Ceci exige certains mouvements des « cinq issues de la bouche ». Essayez de dire *a* sans ouvrir la bouche, vous n'y parviendrez pas. Mais vous ne savez absolument pas — et je ne le sais pas non plus, bien qu'ayant étudié l'anatomie et la physiologie — ce que doivent être les mouvements des « cinq issues », afin de dire *a*. Le rabbi de Ladï énonce qu'il est impossible de comprendre les mécanismes, aussi bien naturels qu'intellectuels qui président à cette production de son. « Plus encore le changement dans le mouvement des lèvres se produit selon le changement des signes effectué dans la volonté de l'esprit. » Ainsi l'esprit n'a pas l'intention de bouger les lèvres. Il ne sait même pas quelle lèvre bouger. Mais l'esprit

veut dire *a* et alors les lèvres bougent de telle façon que le son *a* soit émis. Vous avez exposé là, le problème psycho-somatique et, malgré la lourdeur du style rabbinique, il est assez clairement formulé. « Et on ressent que l'esprit n'a ni l'intention ni ne sait même comment orienter le mouvement des lèvres pour obtenir ces changements. » Personne ne sait ce qu'il faut faire pour dire *a* ou *b*.

C'est l'avantage de l'homme sur la machine.

Tout à fait. La machine ne fonctionne pas selon une volonté mais selon des mécanismes. L'esprit ne veut pas du tout mouvoir les lèvres, et pourtant celles-ci bougent parce que l'esprit veut dire *a* ou *b*. Dans une formulation moderne, nous dirions que le phénomène psycho-somatique est irrationnel. Quand j'ai montré cela aux étudiants, ils en furent très émus. A mon avis, ce problème est insoluble. Non que nous manquions de données, mais il n'y a rien qui nous permette de le penser et de le comprendre. Il ne ressemble pas aux problèmes scientifiques habituels pour lesquels l'élucidation d'un point précis entraîne leur solution. Nous sommes confrontés à une question dont on ne peut attendre la résolution par quelque information supplémentaire que ce soit.

Peut-être est-ce là la raison de la séparation classique entre corps et esprit ?

Au contraire ! Il n'y a pas ici de séparation. Des phénomènes tels que vouloir certaine chose ou se souvenir de certain fait diffèrent totalement des notions de pesanteur ou de tension électrique. Mais nous voyons que, dans notre problème il n'y a pas séparation. Quand l'esprit veut dire *a*, *a* est émis, bien que ces deux choses diffèrent absolument. Voilà le paradoxe !

Savez-vous que le « Rama³ » en parle dans ses réflexions sur les prières du matin ? A propos de la prière « Générateur de toute chair, mystérieux par son action », qui commence ainsi : « Mon Dieu, l'âme que tu m'as donnée... », il dit ceci : le mystère n'est pas le corps, bien que nous ne comprenions pas

3 Rabbi Moshe Isserles, 1572-1525, principal législateur rabbinique du judaïsme ashkénaze (NdT)

le corps, mais c'est un des prodiges du Créateur qui a créé le corps. De même, l'âme ne représente pas un problème particulier, puisque l'âme est divine. Mais le lien entre les deux, à propos duquel on dit « mystérieux par son action » m'est proprement incompréhensible. Même si je comprenais le corps, et même si je comprenais l'esprit, il est impossible de saisir leur articulation. Aujourd'hui encore, il y a parmi les spécialistes des imbéciles qui pensent que des recherches sur le cerveau permettraient d'éclaircir ce point.

Est-ce que ce point restera éternellement inconnu ?

Oui. Je pense que c'est précisément ce que Kant appela « antinomie ». En d'autres termes, d'un point de vue logique, la question est insoluble.

Face à ce problème, vers quelle conception pencherez-vous : moniste, qui considère corps et esprit comme formant une unité, ou dualiste psycho-somatique selon laquelle il s'agirait de deux étants séparés ?

Si l'on parle de deux mondes dans le sens ontique (existant), il s'agit alors d'un problème métaphysique. Mais d'un point de vue épistémologique (connaissance) il est clair qu'on distingue là deux mondes, c'est-à-dire que je ne peux penser la réalité psychique avec les mêmes catégories qui me servent pour penser le monde de la nature. Toutes les tentatives et les grands efforts pour penser la psychologie, la sociologie, la théorie politique et même économique, dans les catégories des sciences naturelles, ne sont rien d'autre qu'une totale erreur. En économie, on a parfois l'impression de s'occuper de sciences de la nature. Mais on oublie toujours que les économistes ont affaire aux intérêts humains. Et l'intérêt n'est pas un concept de science expérimentale. En physique et en chimie, il n'existe pas d'« intérêt ». Toute théorie qui traite des facteurs qui agissent sur le marché — ou comment la situation monétaire influence le chômage, et le chômage la monnaie, etc. —, et qui s'efforce d'expliquer les phénomènes socio-économiques d'une manière « scientifique » à partir d'analyses et de calculs des données objectives, d'une manière analogue aux sciences naturelles, ne peut, en fin de compte, éviter de prendre en considération

les « intérêts » des hommes (leur tendance à gagner ou à obtenir quelque chose), car sans ces « intérêts », il n'y aurait même pas eu d'économie. Tout ceci n'existe pas dans la nature où il n'existe ni tendance ni intérêt.

Vous avez illustré le problème psycho-somatique à travers la question du langage, le rapport entre langage et cerveau. Que pourrait-on en dire à propos des autres sens, la vision, l'ouïe, le toucher ?

On note une différence. Les animaux aussi ont la vue, tandis que le langage est spécifique à l'homme. Et même à propos de la vue, on peut s'interroger aussi : quel est le lien entre ce qui se passe effectivement — qui est mesurable — dans l'œil et le cerveau de l'homme et le fait psychique que je vois quelque chose ? Il s'agit là aussi de psycho-somatique. Mais à propos du langage, la chose est particulière. Car le langage n'est pas seulement le fait de proférer des sons. Un homme parle même à travers l'écriture ! Les hommes entrent en communication langagière sans que leur bouche ne prononce aucun son.

Une telle communication existe, d'une manière limitée, chez d'autres animaux.

Certainement pas. Un chien peut-il inventer une langue ? Un homme oui. Zamenhof a bien inventé l'espéranto. L'aboïement d'un chien a une signification sonore, mais le mot, qui lui aussi est un son, n'a en lui-même aucune signification.

Qu'en est-il de l'intelligence artificielle ? Peut-être l'homme ne possède-t-il plus, en fait, d'avantages par rapport à la machine ?

L'homme a cet avantage qu'il pense et la machine ne pense pas.

Et il en sera toujours ainsi ?

Évidemment. Si vous pensez à quelque chose, vous pouvez vous aider d'un ordinateur, mais il faut d'abord penser. L'ordinateur, contrairement à l'homme, ne pense pas. La définition de l'ordinateur est celle-ci : une machine qui ne pense pas.

Parviendrons-nous un jour à produire un ordinateur « traducteur » ?

Tous les efforts en ce sens ont jusqu'à présent échoué. Le problème est celui des associations de mots. Je m'entretenais hier, avec un groupe d'étudiants allemands venus pour un an étudier ici la théologie. Nous avons parlé du mot *hessed*⁴. Comment le traduire en allemand ? *Milde, Liebe, Gnade* ? Si vous introduisez dans un ordinateur le mot *hessed*, il ne peut pas saisir votre intention. Dans l'Antiquité déjà, alors que l'ordinateur n'existait pas encore (contrairement au langage), les Grecs, et après eux Maïmonide, s'étaient posé le problème suivant. Un homme dit : « L'ours est noir et se trouve dans la forêt », et un autre dit : « L'Ours(e) brille et se trouve dans les cieux ». Chacun de dire que le second ment. L'un pense à l'ours zoologique et le second à l'Ourse astronomique. Et c'est là le problème de l'ordinateur. Introduisez le mot « ours ». Comment saura-t-il à quel ours vous pensez ? Certes, vous pouvez programmer l'ordinateur pour que, en association à d'autres items, « il sache » qu'il s'agit de l'ours zoologique, et non celui des cieux. Par conséquent, pour chaque exemple, vous devez introduire les associations liées à une parole donnée. Il se pourrait que ce soit concrètement impossible, car les associations liées à un mot sont en nombre pratiquement infini. De toute façon, aujourd'hui encore, tous ceux qui ont tenté de réaliser cette machine ont échoué. La raison semble en être l'impossibilité de traduire du langage grâce à un dictionnaire. Pas de faute plus terrible que de lire un verset quel qu'il soit, ne pas le comprendre, prendre alors un dictionnaire et chercher ce que veut dire chaque mot du verset. A ce propos, le Talmud s'est déjà prononcé : « Celui qui traduit un verset tel qu'il se présente est un menteur⁵. »

Pendant des années, vous avez débattu longuement du problème psycho-somatique avec le Pr Y. Bar-Hillel.

Certes, mais le problème psycho-somatique constitue tout un

4. Bonité, bienfait, grâce, charité, faveur... (NdT).

5. T.B., Kiddushin, 49 a.

monde. Sur certains des points nous n'étions pas d'accord et sur d'autres nous l'étions. Il est difficile de le préciser ici, car le problème psycho-somatique est d'une complexité inouïe, bien supérieure à tout ce que les gens, même intelligents, connaissent.

Que pensez-vous de Bar-Hillel ?

Bar-Hillel comptait parmi les meilleurs philosophes analytiques, un des plus fins. Mais je ne dirai pas que sa pensée fut toujours profonde.

Science et psychologie

Quelle place accordez-vous au rêve, dans cette relation du corps et de l'esprit ?

Ce point n'est pas très clair. Je connais la littérature sur cette question — qui est celle dont je m'occupe. Le sommeil lui-même est une question très obscure, et totalement inconnue. Nous ne connaissons même pas la fonction du sommeil, bien que l'homme soit obligé de dormir. Sinon il ne vivrait pas plus de quelques jours. Mais pourquoi ? Nous ne le savons pas. La littérature rapporte quelques rares cas de gens qui, ayant perdu leur capacité de dormir, à la suite d'une blessure au cerveau, ont vécu de nombreuses années une vie normale sans dormir. Mais alors pourquoi vous et moi ne pouvons vivre sans sommeil ? La chose est plus étrange encore quand on réalise que l'essentiel dans le sommeil, c'est peut-être justement le rêve ! Ce qui veut dire que le rêve n'est pas un phénomène qui accompagne le sommeil, mais il se pourrait au contraire, que le sommeil soit le moyen par lequel un homme accède au rêve. Des discussions très sérieuses tournent autour de cette question. La supposition courante selon laquelle le sommeil est un état de repos est tout simplement inexacte. Seuls les muscles se reposent, pas le cerveau. Le cerveau travaille autant qu'à l'état de veille, mais d'une manière différente. C'est un phénomène observable, voire mesurable objectivement. L'enregistrement de l'activité du cerveau montre qu'elle est totalement différente

dans les deux états. Plus encore, sur la base de ces enregistrements, on distingue aujourd'hui différentes espèces de sommeil. On trouve sur ce sujet une énorme littérature scientifique, voire de semi-vulgarisation, que tout homme cultivé peut comprendre sans connaître toute la terminologie neurologique.

Tous les hommes ne rêvent-ils pas ?

« Différentes espèces de sommeil » ne veut pas dire que des gens différents ont des genres différents de sommeil, mais qu'un même homme dort selon différents genres de sommeil. On peut observer le phénomène chez un homme qui dort pendant quelques heures. A tel moment, on enregistre tel type de sommeil, à un autre moment, une autre forme. Il ne s'agit pas de plus ou moins de travail, mais de formes différentes. Le voltage et la fréquence ne sont pas les mêmes et le rêve se produit, semble-t-il, exclusivement au cours d'une de ces formes. Je doutais autrefois de la certitude de ces données, mais au vu des publications des dernières années, je commence à m'en convaincre. Mais, en définitive, pourquoi l'homme rêve-t-il et qu'est-ce que le rêve ? — cela nous ne le savons pas.

Un phénomène étrange, proche du rêve, est celui de l'hypnose. Ce phénomène est-il réel ?

Oui. On peut se saisir de la conscience d'un homme — en tout cas s'il ne s'y oppose pas — et l'orienter. Ce qui ne semble pas vrai — bien que dans les récits sur l'hypnose cela tienne une grande place — c'est qu'on puisse conduire un sujet à exécuter malgré lui toutes sortes d'actes. Vous ne pouvez pas amener par hypnose quelqu'un qui ne le veut pas à assassiner un autre homme. Celui qui ne veut pas tuer, ne tuera pas. Mais il est possible d'orienter la conscience, et en fin de compte ce n'est rien d'autre que le niveau supérieur de ce que l'on appelle suggestion. Elle aussi est l'objet de recherches en psychologie. Comment puis-je convaincre quelqu'un de quelque chose ? Tel homme ne veut pas, en apparence, accomplir un certain acte et je vais le convaincre de le faire, ni en rêve ni par télépathie, mais comme si j'influçais sa conscience. Nous sommes tellement coutumiers de ce fait qu'il ne surprend pas, mais c'est une chose très, très étonnante. Je pense donc que l'hypnose est

le niveau suprême de la suggestion et il semble qu'elle n'opère pas chez tout le monde. Mais il n'y a pas de doute — et on ne peut nier les faits — que parfois cela réussit. Par exemple à ramener certains souvenirs. Un certain fait était en réalité imprimé dans la mémoire de quelqu'un, et il n'en était pas conscient. Il se peut qu'il n'y ait là rien de prodigieux et que ce ne soit rien d'autre qu'un niveau plus élevé de suggestion.

Mais on peut recevoir une formation pour pratiquer l'hypnose.

C'est possible. Il s'agit d'un savoir psychologique. Je ne renie pas la psychologie dans sa portée et sa signification. Je dis seulement que ces psychologues qui s'efforcent de présenter la psychologie comme une science naturelle rendent un mauvais service à la psychologie. Cette position est la conséquence de la renommée¹ des sciences naturelles et ils veulent que leur discipline s'y rattache. La conscience des hommes renferme de très grandes choses qui ne peuvent se saisir à travers les catégories des sciences naturelles.

Dans votre livre, Entre science et philosophie, vous soutenez que la psychologie n'est pas une science, et malgré cela on a l'impression que vous éprouvez une grande sympathie pour cette profession.

On peut dire que c'est une profession très importante car l'homme spontanément souhaite connaître sa réalité psychique. Mais cette connaissance ne peut être réalisée par la méthode des sciences naturelles. De nombreux psychologues reconnaissent que les catégories de la psychologie sont complètement autonomes, puisque je n'ai aucune possibilité de connaître votre réalité psychique qui n'appartient pas au domaine public du savoir. En fait je connais ma réalité psychique et ne connais qu'elle. Vous, vous ne la connaissez pas. Nous discutons et nous efforçons de nous comprendre mutuellement. Mais en vérité nul ne peut pénétrer l'esprit de son semblable.

Vous annulez de fait la valeur de la psychologie. C'est

1. En français dans le texte.

comme si vous disiez qu'un homme qui se rend chez le psychologue est l'objet d'une illusion, car le psychologue ne peut absolument pas pénétrer son esprit.

Je n'ai jamais nié la valeur de la psychologie comme science, et même comme science particulièrement importante pour l'homme, je rejette seulement les tentatives de l'inclure dans les sciences naturelles.

Un psychologue apporte parfois une aide considérable à un homme, même si nous ne comprenons pas comment. Mais en médecine aussi nous rencontrons des phénomènes analogues. Récemment encore, nous n'avions aucune notion de la manière dont agit l'aspirine, médicament si répandu, si apprécié, si employé, et ce depuis quatre-vingts ans. Nous savions seulement qu'elle était efficace contre les maux de tête, la fièvre, etc. De même, il se peut qu'un homme, discutant avec un psychologue formé à l'entretien, en retire un profit mental. Mais lorsque quelqu'un décrit sa réalité psychique à l'aide d'un certain concept, on ne pourra jamais savoir s'il ressent exactement la même chose qu'un autre homme quand il utilise ce même concept. Quand un homme dit: « Je hais, j'aime, ou j'ai peur », est-ce que la signification de ces mots est la même pour lui et pour moi ? Mais ici nous ne parlons que de l'aspect pratique de la psychologie. Sur un plan fondamental, nous devons établir que les sciences naturelles s'occupent de ce qui existe, ou pourrait exister, dans le domaine public de la connaissance humaine, tandis que la psychologie s'intéresse au domaine privé mental.

C'est, me semble-t-il, une des grandes controverses de la psychiatrie d'aujourd'hui.

Je dois avouer que mes connaissances en psychiatrie sont limitées et proviennent de lectures et de ce que j'ai appris, pendant six mois, du temps où j'étais étudiant en médecine. Sur ce point je ne puis vous fournir d'informations autorisées. En tout cas, en psychiatrie, nous en sommes toujours à tâtonner dans l'obscurité. La maladie mentale est effectivement quelque chose d'étrange. Il existe des maladies mentales auxquelles nous ne trouvons aucun corrélat dans le cerveau, c'est-à-dire que les

aspects neuro-physiologiques objectifs ne révèlent aucune anomalie. Ceux qui considèrent l'esprit comme une entité en soi s'appuient, entre autres, sur cette donnée.

Que pensez-vous de la psychanalyse ?

Elle ne renferme rien de consistant. Ce n'est pas une théorie scientifique mais une mythologie, et comme pratique elle n'est pas efficace.

Si elle n'est pas efficace, comment expliquez-vous le fait qu'elle persiste depuis si longtemps ?

Le christianisme persiste depuis deux mille ans. A part cela, les hommes aiment beaucoup fouiller du côté de la sexualité. La psychanalyse est essentiellement une profession juive et c'est un très mauvais symptôme pour les juifs.

Ceci indiquerait-il que les juifs sont un peuple névrotique ?

Gagner de l'argent n'est pas névrotique.

Malgré cela, comment expliquer le pourcentage élevé de juifs qui s'adonnent à la psychiatrie et à la psychanalyse ?

Pas spécialement à la psychiatrie. Je n'ai pas l'impression que la psychiatrie soit un métier juif. Mais la psychanalyse oui, absolument.

N'y a-t-il à cela aucun fondement ?

Aucun. Sur le plan théorique, c'est vraiment de la mythologie, et sur le plan pratique, je pense que pendant les quatre-vingts années de son existence, la psychanalyse n'a été utile à personne. Bien au contraire. Elle a certainement endommagé la réalité mentale de ces foules de gens qui ont eu recours à elle.

Elle s'épanouit pourtant en Amérique.

Évidemment. L'astrologie aussi s'épanouit. Il n'y a pas un journal qui, chaque semaine, n'imprime une page entière d'astrologie. On ne le ferait pas s'il n'y avait une demande du public.

Que pensez-vous de la graphologie ? A-t-elle une base scientifique ?

Le graphisme ressemble dans le domaine écrit au gestuel et à la mimique dans le domaine parlé. Ce sont des mouvements qui accompagnent ceux que l'homme accomplit intentionnellement. Quelqu'un parle car il veut dire quelque chose, mais il accompagne son propos de mouvements sans aucun rapport avec les organes du langage et qu'il ne souhaite pas faire. Parallèlement aux mouvements du langage qui, eux, sont voulus, les muscles de la gestuelle et de la mimique sont mus spontanément. Ces mouvements d'accompagnement reflètent des traits particuliers de la personnalité du sujet. La preuve en est la difficulté pour quelqu'un de changer volontairement et de programmer cette mimique. De la même manière, les mouvements qu'un sujet accomplit intentionnellement pour écrire sont accompagnés de mouvements des muscles de l'écriture qui échappent à cette intention. En conséquence, des gens différents ont des écritures différentes, alors que tout le monde s'efforce d'écrire les mêmes lettres, parfois en suivant un même modèle d'écriture. Aussi est-il tout à fait concevable qu'à travers l'écriture manuscrite se révèlent des traits de la personnalité, de la même façon qu'ils se manifestent dans la gestuelle et la mimique. J'ignore, en revanche, jusqu'où l'on peut pousser le déchiffrement du caractère à travers l'écriture manuscrite.

Je vais vous raconter une anecdote. Voici quelques années, j'ai participé à un examen d'écritures auquel le Dr Naphthali, graphologue, soumit un groupe de personnes qu'il ne connaissait pas. Il demanda à chacun d'entre nous d'écrire sur quelques bouts de papier, et à partir de là il analysa le caractère des scripteurs. A mon propos il déclara, sans savoir que c'était mon écriture, que j'avais appris à écrire l'hébreu avant l'écriture latine. C'est vrai. Il en déduisit que l'auteur de l'écriture était un intellectuel, s'occupant à la fois de recherche et d'applications pratiques. Ce qui est également vrai. Parmi nous se trouvait aussi la pianiste Pnina Zalsmann. A son sujet, et au seul examen de son écriture, il déclara qu'il s'agissait d'une femme avec une évidente personnalité artistique et il se demanda s'il s'agissait d'art visuel ou musical. Après un examen plus approfondi de l'écriture, il inclina pour cette dernière hypothèse. Après avoir levé le secret, à savoir qu'il s'agissait de nos pro-

pres écritures, il me dit : « J'ai été stupéfait par votre écriture qui n'est pas celle d'un vieil homme. » J'avais alors plus de 70 ans.

Mais j'ai l'impression que les graphologues exagèrent quand ils affirment pouvoir déterminer des détails biographiques à partir d'écriture manuscrite. Je n'y crois pas. Mais en tant que neuro-physiologue, j'accepte cette hypothèse que les mouvements secondaires, grâce auxquels se forme une écriture individuelle, reflètent certains traits de la personnalité.

Mon travail d'encyclopédiste

Que fut votre travail dans le cadre de l'Encyclopédie hébraïque? Que lui avez-vous apporté pendant les nombreuses années où vous la dirigiez?

L'*Encyclopédie* est une œuvre très importante qu'il serait impossible de refaire aujourd'hui, à cause de la masse de connaissances dont nous disposons. Raison pour laquelle la dernière édition de l'*Encyclopaedia Britannica* est un échec total ! J'ai souvent pensé, tout au cours de mon travail à l'*Encyclopédie*, que nous nous trouvions devant une tâche irréalisable. Malgré tout, le résultat s'est montré supérieur à mon attente. J'ai consacré à ce travail près de vingt ans. J'étais rédacteur en chef pour les sciences naturelles pour vingt-deux tomes. J'ai été en outre, pour quinze d'entre eux, directeur de l'ensemble de l'*Encyclopédie*. En résumé, il s'agit d'une très grande œuvre et je suis surpris de notre réussite.

Contrôliez-vous chaque article?

Et comment ! C'est d'ailleurs pour cette raison que nous avons fini par nous séparer. La famille Pelie, propriétaire des Éditions Massada qui publiaient l'*Encyclopédie*, prétendit que la trop grande rigueur avec laquelle je vérifiais les articles, retardait de manière excessive la parution de chaque tome. A la fin, on me licencia de façon peu élégante. Mais pendant le temps où j'ai travaillé à l'*Encyclopédie*, les propriétaires de Massada

firent d'une grande loyauté envers moi. Ils m'ont soutenu et appuyé, contre les nombreuses pressions extérieures, à propos des personnes à citer ou à ne pas citer dans l'*Encyclopédie*, sur quel sujet écrite ou ne pas écrite.

Par exemple, les autorités (le ministère de la Défense ou le Premier ministre) ont fait pression pour que nous ne parlions pas de l'affaire De Haan¹ dans les articles qui traitaient des débuts de la colonisation juive en Palestine. Mais l'éditeur fut d'une totale loyauté envers moi. Il leur répondit de s'adresser au directeur de l'*Encyclopédie*, seul responsable en la matière. Je n'ai, bien entendu, pas cédé aux pressions. L'*Encyclopédie* était aussi sans cesse sollicitée par des gens, écrivains, artistes et organismes divers, qui souhaitaient y voir mentionnées des personnalités « à eux ». A chaque fois l'éditeur les renvoyait à moi.

Et quel était votre critère ?

Mon appréciation, tout simplement. Par exemple, tel écrivain hébraïque méritait-il une place dans une encyclopédie générale ? A mon avis, non. Pour tel autre, militant politique connu, dont le parti souhaitait ardemment qu'on écrive un article à son propos, j'ai décidé qu'il serait mentionné dans le chapitre d'histoire concernant le sujet, mais qu'il n'aurait pas d'entrée spécifique.

J'ai totalement refusé qu'un volume dont j'étais le rédacteur en chef compose un article qui, selon moi, ne serait pas bon. Ce jugement est évidemment subjectif, comme il l'aurait été pour tout autre directeur. Mais, puisqu'on m'avait confié la rédaction, c'est moi qui décidais en exerçant mon jugement de mon mieux.

A ce propos, l'affaire de l'article sur la Hagana, dans le volume 11, est intéressante. C'est un chapitre important de l'histoire de la communauté juive avant l'indépendance, ainsi que du sionisme. La Hagana était en effet, le carrefour de toutes les approches politiques, ainsi que des luttes intestines du sio-

1. De Haan Yaacov Israël (1881-1924). Juif né en Hollande. Prêtre et journaliste, il appartenait aux cercles ultra-orthodoxes et anti-sionistes de Jérusalem et fut assassiné par des hommes de la Hagana (NdT).

nisme et de la communauté. Elles portaient sur l'organisation de la Hagana, sur la nomination de ses chefs, etc. Il était évident, pour moi, que cet article devait être écrit par un des historiens du sionisme et de la colonisation les plus autorisés. J'avais pensé à Chaïm Hillel Ben Sasson. Mais, avant même que la question ne prenne forme, le ministère de la Défense m'a contacté pour demander et proposer que l'article soit écrit par le lieutenant-colonel, Dr Israël Bär. Je connaissais bien celui-ci, car il nous avait écrit quelques bons articles sur les problèmes militaires (par exemple l'article sur l'essence du militarisme allemand dans le chapitre sur l'Allemagne). Nous le connaissions comme un affidé de Ben Gourion et comme fonctionnaire du ministère de la Défense auquel toutes les archives seraient ouvertes. Sous cet angle, c'était un bon choix pour la rédaction de cet article, bien que d'un point de vue humain, le personnage fût des plus antipathiques. Mais je me suis tout de suite opposé à cette proposition, parce que l'article « Hagana » ne pouvait être écrit que par quelqu'un qui avait été mêlé à l'histoire du sionisme et de la colonisation. Israël Bär — quel que soit son mérite — était un étranger qui avait immigré en Israël. On appréciait beaucoup qu'il y soit venu, mais cela ne suffisait pas. (A l'époque, nul n'imaginait qu'il était réellement².) Il fallait comprendre les choses et leurs significations, tout ce qui s'est déroulé dans le pays entre le syndicat des paysans et celui des ouvriers, etc. Il ne pouvait donc pas être l'homme adéquat. On m'a répondu qu'il s'agissait d'un article militaire et qu'en ce domaine il était le spécialiste. Je leur ai dit que c'était faux. Je ne concevais pas l'article sous l'angle purement militaire, mais comme un texte politico-historique de première importance. Ayant constaté ma détermination, le ministère de la Défense a tenté de faire pression sur la famille Pelic. Mais — et c'est à son honneur — celle-ci n'a pas cédé, prétendant que l'éditeur ne s'occupait que de l'administration, tandis que le directeur était seul apte à décider du contenu de l'*Encyclopédie*. Ces pressions n'ayant pu

2. Bär Israël (1912-1966). Originaire d'Autriche, lieutenant-colonel dans l'armée israélienne, expert militaire et historien de Tchécoslovaquie. Il fut condamné pour espionnage à dix ans de prison, où il mourut (NdT).

aboutir, on me demanda de rencontrer Israël Bär. Nous prîmes rendez-vous à Beit Sokolov. Il me laissa entendre qu'il avait l'appui du ministère de la Défense, mais je restai sur mes positions. Je lui ai dit: « Votre honneur n'est pas en cause et j'espère que vous continuerez d'écrire des articles pour l'*Encyclopédie*. Mais qu'il soit clair que la rédaction de l'article "Hagana" ne vous sera pas confiée. » Sur ce, nous nous séparâmes. Finalement, Chaïm Hillel Ben Sasson écrivit l'article « Hagana ». Ceci n'est qu'un exemple.

Il y a eu aussi une affaire autour de l'article « Ben Gourion ».

En 1949, au début de l'*Encyclopédie* (volume 8), il y avait un petit article écrit par Yéhuda Erez. Mais quand nous arrivâmes au tome supplémentaire, dix à quinze ans s'étaient écoulés. Nous étions à la fin des années 50-début des années 60, et il fallait écrire sur Ben Gourion comme quelqu'un qui appartenait déjà à l'histoire. Je me suis adressé à tous nos historiens et la plupart ont refusé d'écrire l'article, arguant toutes sortes d'excuses. Ils craignaient apparemment de déplaire à telle ou telle personne. Certains ont écrit un article qui se serait mieux inséré dans le lexique que dans le corps de l'*Encyclopédie*, une sorte de rapport (dates, etc.), sans évaluation et sans appréciation. Le problème devenait urgent et il ne me resta comme unique solution que d'écrire l'article moi-même. Ce que je n'avais pas envisagé au début. Je l'ai rédigé avec un grand luxe de précautions, et je n'y ai pas dit tout ce que je pensais. Mais je peux affirmer n'avoir rien écrit de contraire à ma conception des choses. Avant de remettre l'article à l'impression j'ai fait une autre chose inhabituelle. D'habitude j'agissais en toute indépendance et ne m'en remettais à personne d'autre pour prendre mes décisions. Mais l'*Encyclopédie* n'était pas une œuvre privée, et il s'agissait d'un article important, d'un point de vue historique (et non politique). Aussi ai-je cette fois consulté deux personnes: Eliezer Livné et une autre personnalité publique, très proche de Ben Gourion. Livné, qui avait compris l'importance de la chose, me dit n'avoir rien trouvé de déplacé dans ce que j'avais écrit. Le second m'invita à son bureau pour en discuter, mais je doute qu'il accepte aujourd'hui de se souvenir de cet entretien. Il essaya de me convaincre — après avoir lu l'arti-

cle — que mon jugement sur Ben Gourion n'était pas juste. Pour renforcer ses propos, il commença à me décrire la réalité du « Mapai » et ce qui s'y passait à l'époque de Ben Gourion. Ma réaction vous fera deviner ses propos. Je lui ai dit: « J'ai toujours cru que vous, au "Mapai", vous formiez une sorte de Tammany Hall de New York³, mais d'après ce que vous me dites, j'en déduis que vous ressembliez plutôt à la Mafia. » Il rétorqua que c'était justement contre cela que Ben Gourion s'était insurgé. Je lui dis: « Et qui, sinon lui, créa cette Mafia ? C'est seulement après la rupture entre le "Mapai" et Ben Gourion que celui-ci s'est soudain réveillé pour reconnaître que tout était corrompu. » Mon interlocuteur resta coi.

Avez-vous parlé de l'article avec Ben Gourion lui-même ?

Non, mais on m'a rapporté que quelqu'un l'avait entendu dire, après avoir lu ce passage: « Leibowitz éprouve pour moi une haine gratuite. » Je l'ai rencontré longtemps après la rédaction de cet article, mais ce sujet n'a pas été abordé. Je ne lui ai évidemment pas rappelé cette histoire. Lui non plus. Je pense avoir écrit mon article absolument sans haine. (Ce que je ressens, c'est autre chose.) Je l'ai écrit plutôt avec retenue et modération. Bien entendu, j'y ai noté que Ben Gourion, en tant que dirigeant national, ne se souciait absolument pas du contenu significatif de la judéité mais seulement de son aspect politique. Je pense avoir dit la pure vérité.

Une autre affaire fut celle du verbe « Platon ». Dans le cinquième tome de l'Encyclopédie, le lecteur attentif trouvera un astérisque à côté de votre nom, indiquant que vous n'avez été directeur que jusqu'à la page 233. Pourquoi ?

C'est une triste affaire. Le rédacteur en chef émit le Pr Yoseph Klausner. C'était un homme sans profondeur d'esprit. Il croyait s'y connaître aussi bien en judaïsme qu'en hellénisme, raison pour laquelle il écrivit l'article « Platon », et qui ne vaut rien. Je ne pouvais éliminer son article, mais je

³ Tammany Hall: siège central du Parti Démocrate à New York. En argot américain, synonyme de corruption (Ndt).

désirais, par le moyen de l'astérisque et de la petite note, signaler que je dégageais ma responsabilité.

Quels sont les autres articles importants que vous avez écrits ?

Je m'efforçais de ne pas trop écrire, mais j'ai rédigé par exemple les articles « Chimie » et « Vie », quelques autres encore. A ce sujet je voudrais vous raconter une anecdote. L'article « Vie » est un travail commun, dont je tire une grande satisfaction. Je l'ai écrit avec Adolf Portmann de l'université de Bâle, un des plus grands biologistes de la génération précédente, que j'avais en grande estime. Il m'a proposé de nous partager le travail, et nous l'avons effectivement divisé en deux chapitres, chacun signant son texte. Il en alla de même pour l'article « Évolution ».

J'ai aussi écrit l'article « Cerveau », à mon avis la meilleure recension existant alors en hébreu sur le sujet. A ce propos, je vous raconterai également une anecdote. J'avais commandé l'article à un neurologue et neurophysiologue considéré chez nous comme l'un des meilleurs dans sa spécialité. Mais quand je regus l'article, je l'ai jeté à la poubelle. Bien que l'œuvre d'un spécialiste, il avait peut-être quelque valeur il y a vingt ans, mais il ne tenait pas compte des dernières nouveautés.

Si vous me demandiez : pour qui vous prenez-vous ? Je vous répondrais qu'ayant accepté d'être directeur de l'*Encyclopédie*, j'en avais aussi accepté la responsabilité. Pour en revenir à ce que je vous disais, mon refus créait un embarras, car il entraînait un retard dans l'impression du tome. Je n'avais d'autre choix que de me libérer de toute autre activité et de me consacrer, deux semaines durant, du matin au soir, à la composition de cet article.

Avez-vous aussi écrit des articles sur les études juives ?

Oui. J'ai rédigé un chapitre de l'article « R. Yehuda Halevi », à propos de son œuvre le *Kouzari*. La raison en est la même que pour l'article « Cerveau ». Plusieurs personnes ont participé à cet article. Le texte de Shlomo Pinès sur le *Kouzari* est évidemment du plus haut niveau. Je ne suis pas compétent pour juger des aspects qui se rapportent à la philosophie musul-

mane. Par contre, l'aspect judaïsme y est médiocre. Non que Pinès ne s'y connaissait pas (c'est un érudit en matière de judaïsme), mais parce que le sujet était loin de ses centres d'intérêt. Il lui arrivait parfois aussi, par exemple, de se tromper complètement dans sa compréhension de Maïmonide. J'ai dû écrire un texte complémentaire. Il y a dans l'*Encyclopédie* deux chapitres sur le *Kouzari*, un signé par lui et l'autre par moi, et ils se complètent mutuellement.

Avez-vous aussi écrit sur Maïmonide ?

La préparation de l'article « Maïmonide » eut lieu après mon départ. Si j'avais été encore là, j'aurais rédigé un chapitre à la fin de l'article, sur la place de Maïmonide dans l'histoire du judaïsme. Je n'aurais écrit ni sur le *Michné Torah*, domaine d'Urbach, ni sur le *Guide des égarés* qui relève plus du domaine de Pinès. Elie Shweid s'est occupé, il me semble, du *Guide des égarés*. Il a formulé des remarques pertinentes, mais ce n'est pas le *Guide des égarés*.

Votre conception de l'Encyclopédie était-elle différente de celle de vos successeurs ?

Difficile à dire. L'*Encyclopédie* s'étend sur des territoires sans frontières et infinis. Aussi ne peut-on dire qu'il existe une conception unique pour l'ensemble. Par exemple, le fait que le monde du judaïsme et le monde en général soient deux mondes séparés, bien que l'*Encyclopédie* les rassemble, constitue une sérieuse difficulté.

Prenons un grand sujet comme la Révolution française. L'article qu'on lui a consacré ne fut pas très réussi, à mon avis. Si j'avais encore été directeur au moment de cet article, je me serais adressé à Raymond Aron et l'aurais invité à l'écrire. Mais on le confia à l'un de nos historiens. C'est un bon article pour élèves de classes terminales. Les faits rapportés y sont exacts, bien sûr, mais la signification historique considérable de la Révolution française n'apparaît pas dans l'article.

La conscience et le déterminisme

Êtes-vous déterministe ?

Le monde obéit-il au déterminisme ou non ? Telle a été la question la plus débattue dans l'épistémologie des temps modernes. Au XIX^e siècle, on admettait comme évident que la nature obéit au déterminisme. Aujourd'hui, cette vision n'est plus claire du tout. En second lieu, on peut dire que le déterminisme ne concerne que la nature, et non les décisions de la volonté humaine, qui, elles, ne dérivent pas de la nature.

Cette question comporte aujourd'hui plusieurs aspects. Le premier se rapporte à l'Univers : obéit-il au déterminisme ? Sur ce point, on se trouve face à une énorme controverse. Popper par exemple, sans aucun doute une personnalité centrale de l'épistémologie de notre temps, nie explicitement l'existence du déterminisme dans la réalité naturelle, mais la majorité des penseurs ne sont pas d'accord avec lui.

Et vous ?

Je ne suis pas à cent pour cent d'accord. Mais de toute façon, la question fait débat. Cependant, en supposant même que le monde obéisse au déterminisme, la question reste entière : peut-on, à partir de l'ordre naturel, déduire l'existence de la conscience humaine, puisqu'il n'existe absolument pas de conscience dans la nature ? Pour certains penseurs l'existence de la conscience est une proposition inacceptable. Il s'agit d'une sim-

ple fonction du cerveau. Dans tout le cosmos, il n'existe pas de conscience. La raison ne peut admettre que l'homme seul possède cette particularité. Par ailleurs, cette conscience humaine est la donnée première. Avant que je sache quoi que ce soit des « cieux, de la terre et de ce qu'ils renferment », je pense, je désire, je ressens, ou je me souviens de quelque chose.

Ce sont là deux conceptions différentes. Pour l'une, nous partons du monde tel que nous le connaissons, et on ne trouve en lui aucune volonté. Les atomes ne veulent rien et leurs molécules pas davantage. Quand atomes et molécules se combinent, il en résulte des corps chimiques très compliqués, dans lesquels il n'y a ni désir ni souvenir ni intention. Puisque aucune conscience n'existe dans le monde, on ne peut imaginer que l'homme en soit pourvu. La seconde conception dit ceci : la donnée première, évidente, est que je pense, que je ressente, que je veuille. Cela est certain. On ne se pose la question des propriétés du monde qu'après.

Ces deux conceptions s'expriment aussi d'une autre manière. Pour l'une le monde est problématique et mon être certain. Pour l'autre, le monde est certain et mon être problématique.

Reste une troisième conception : en admettant même que l'univers tout entier soit déterminé, y compris la réalité psychique de l'homme, il n'en demeure pas moins — et aucun déterminisme ne peut le nier — que l'homme expérimente ce fait d'avoir une volonté. C'est un argument qui pèse très lourd, même en disant qu'il n'exprime pas la réalité, mais seulement la réalité subjective.

On pourrait peut-être illustrer l'argument de cette manière. Un criminel est conduit devant un juge qui aurait pour philosophie personnelle, un déterminisme absolu. Il est évident pour lui, que ce criminel ne pouvait pas ne pas être criminel. Peut-il le juger selon son intime conviction ou non ? Je présume que oui. Cette situation s'analyse de deux manières très différentes mais qui se complètent, étant entendu qu'on exclut un déterminisme partiel. Si je dis que ce criminel ne pouvait pas ne pas être criminel, je ne pourrai pas lui appliquer la loi. Mais je peux aussi considérer le problème d'une autre façon et supposer que le juge se dise : l'énorme question du libre arbitre n'est pas soumise ici à mon jugement. En tant que juge, j'ai

été nommé pour juger des gens en fonction de ce qu'ils ont fait de leur propre gré. Si le spécialiste me dit que cet homme n'est pas sain d'esprit et que le concept de volonté ne peut lui être appliqué, il est alors évidemment grâcié, et je déciderai qu'il soit placé dans une maison de fous. Mais s'il a agi comme il a agi de son plein gré, alors la question du libre arbitre ne m'est pas posée. Si quelqu'un a fait quelque chose de son plein gré, il en est responsable devant le juge.

En fait, vous abordez également le problème du « juste qui souffre et du méchant qui va bien ».

Non. Dire cela revient à considérer Dieu comme préposé aux affaires du monde, si on peut s'exprimer ainsi, comme s'il avait une fonction, et vous dites qu'il y a carence de l'exécutant affecté à ce rôle. Si le chef du gouvernement échoue — et que le pays va mal — il s'agit bien de son échec, puisque son rôle consiste à ce que le pays aille bien. Mais Dieu n'a pas de rôle. *Got hat kein Amt!*¹.

Le problème du « juste qui souffre et du méchant qui va bien » ne se pose donc pas ?

Pour l'homme qui croit d'une foi désintéressée, ce problème n'existe pas.

Vraiment ?

Le problème n'existe que pour celui qui ne se résout pas à la situation et exige que le juste aille bien. Mais quelle raison avez-vous d'exiger cela? C'est le sujet du livre de Job. L'exégèse de Job est très complexe pour de multiples raisons. Mais, selon moi, la signification de ce livre, dans une lecture immédiate, est précisément celle que donne Maïmonide. Celui-ci souligne le point décisif, placé par l'auteur du livre de Job dans la bouche de Dieu comme réponse à Job. Cette réponse s'étend sur trois chapitres et vous n'y trouverez aucune allusion à la justice selon laquelle Dieu conduirait le monde, ou à la récompense du juste et au châtiement du méchant. Ce qui est dit dans toutes les descriptions sublimes des chapitres 40 à 42, se résume

1. En allemand dans le texte (NdT).

en trois mots: tel est mon univers. A toi Job, désormais, de décider si tu es prêt à accepter le joug du Royaume des Cieux dans le monde tel qu'il est. Je ne suis pas obligé de répondre à ta question: pourquoi le monde est-il ainsi? Mais sache seulement que ceci est mon univers et que ce n'est pas un bien sans propriétaire. A commencer par la lumière et en finissant par Béhémote et le Léviathan. C'est ce qui constitue la grandeur des paroles de Job: « Je ne te connaissais que par ouï-dire: mais maintenant je t'ai vu de mes propres yeux². » Que signifie « ouï-dire »? Que Dieu était le suprême Ministre de la santé, suprême Ministre des finances et suprême Ministre de la sécurité. Et voilà Job privé de santé, de finances, de sécurité! Comment cela est-il possible? « Maintenant je t'ai vu de mes propres yeux » signifie que Dieu s'est révélé à lui. Un homme parvenu à un tel niveau dans la connaissance de Dieu ne se demande plus si Dieu veille ou non sur les hommes. C'est l'interprétation de Maïmonide.

J'ai souligné précédemment la différence considérable entre « croire en Dieu » et « croire en la Providence de Dieu ». Si le chef du gouvernement ne surveille pas et ignore ce que font ses Services spéciaux, il commet vraiment une énorme et terrible faute, puisque son rôle est de veiller à ce que les Services spéciaux ne commettent pas de « bavures ». Mais Dieu n'a pas de rôle. L'homme a un rôle, servir Dieu, mais Dieu n'a pas de rôle à remplir envers l'homme. C'est ça la foi!

Dans le *Guide des Égarés* Maïmonide explique que toutes les revendications de Job — dont celle du « juste qui souffre » — dérivent de ce qu'il n'accédait pas à la sagesse et ne connaissait Dieu que par tradition, à la manière des foules religieuses. (Et Maïmonide avait une grande connaissance de ces juifs croyants...) Mais dès qu'il accède à la véritable connaissance de Dieu, il admet que la vraie réussite consiste en ce savoir-là, fondé, sans aucun doute, pour ceux qui y ont accès. Aucune calamité ne saurait la troubler. Pourtant, au départ, Job s'imaginait que ce que l'on considère comme la réussite, santé, richesse, enfants, est la finalité. Il le pensait tout le temps qu'il ne connaissait Dieu qu'à travers les récits et non par la réflexion.

2. Job 42:5 (trad. Z. Kahn) (NdT).

Aussi tomba-t-il dans ses égarements et proféra-t-il ses discours. Tel est le sens des paroles : « Mon oreille t'avait auparavant entendu, mais à présent mes yeux t'ont vu. C'est pourquoi je me rétracte et me repens sur la poussière et la cendre. » Et Maïmonide résume : « La Providence et le contrôle exercé par Dieu ne ressemblent en rien au contrôle exercé par nous, et sa manière de diriger l'univers ne peut se comparer à celle dont nous dirigeons nos affaires. (En d'autres termes, il ne dirige pas le monde au sens où nous disons que le chef du gouvernement dirige l'État.) Et on ne doit pas regrouper ces notions dans une même définition comme le pense l'égaré, et il n'y a de commun entre eux que le mot qui les désigne, de la même façon que notre action diffère de la sienne... Et lorsqu'un homme se sera pénétré de cette conception, toute calamité lui paraîtra plus légère et n'augmentera pas ses doutes concernant Dieu, et il ne se demandera plus s'Il en a connaissance ou pas, s'Il a soin de l'homme ou s'Il l'a abandonné, mais elle augmentera son amour³. » Je comprends la psychologie de la question, mais je m'efforce toujours, sans savoir si j'y parviens, à distinguer la foi de la psychologie du croyant.

3. *Guide des égarés*, III-23 (NdT).

Je ne suis pas humaniste !

Vous considérez-vous comme un humaniste ?

Bien sûr que non.

Pourtant, d'après les idées que vous exprimez, beaucoup de gens verront en vous un humaniste !

D'après moi, un humaniste est d'abord un cosmopolite. S'il ne l'est pas, ce n'est pas un humaniste. En d'autres termes, quelqu'un qui ne s'intéresse pas à l'homme, mais à un groupe humain particulier, avec lequel il entretient des liens spéciaux, dont il admet les obligations et les interdictions qui ne sont pas celles des autres groupes, cet individu n'est pas un humaniste. Il me semble, en outre, évident qu'il soit pacifiste, c'est-à-dire qu'il ne reconnaisse rien qui mérite de sacrifier ou d'ôter la vie d'un homme. Je n'ai rien à redire à quelqu'un qui n'est pas pacifiste et qui estime qu'il y a une ou plusieurs raisons pour lesquelles il est non seulement permis, mais nécessaire de sacrifier des vies humaines. Sur le plan des principes, j'admets qu'un homme soutienne une telle position. Mais elle signifie que cet homme n'est pas un humaniste, car il ne considère pas l'individu comme valeur suprême. Troisièmement, je pense qu'un humaniste est aussi un anarchiste. Je veux dire par là que toute personne reconnaissant l'autorité d'un pouvoir sur l'homme n'est pas un humaniste. Il admet une valeur générale collective au-dessus de l'individu. Cette personne pourra

dire : « J'admets que l'anarchie n'est pas réalisable, mais je maintiens le principe de l'anarchie. » Quatrièmement, il est athée.

Ces quatre critères ne s'appliquent en rien à moi. Ce qui me paraît ridicule et même dérisoire, c'est que ces gens qui se prétendent humanistes et pensent réellement l'être (on les appelle généralement « humanistes-laïcs » et il existe même chez nous une organisation du Judaïsme Humaniste-Laïc) n'ont, des quatre caractères que j'ai mentionnés auparavant, que l'athéisme. Ce ne sont pas des cosmopolites mais des patriotes ; ils justifient, acceptent et exigent la conscription et ne sont pas pacifistes ; ils veulent un pouvoir politique fort et non pas l'anarchie. C'est-à-dire qu'ils veulent trois choses en opposition totale avec l'humanisme. Ils n'en prêchent pas moins l'humanisme parce qu'ils sont athées. Mais l'athéisme en lui-même ne suffit pas à faire de quelqu'un un humaniste. Hitler aussi était athée.

Dans votre livre Discussion sur les huit chapitres de Maïmonide, vous soutenez que la conscience est « le mauvais penchant ».

En ce qui concerne l'appui qu'un homme trouve en sa « conscience » pour ses choix existentiels, il est dit dans le *Chema Israël* : « Et vous ne suivrez pas vos cœurs et vos yeux », qui sont les instruments du « mauvais penchant ».

Celui « qui suit son cœur et ses yeux », même celui-là perçoit qu'il n'accomplit pas une bonne action et en éprouve éventuellement des tourments de conscience.

Qu'entendez-vous par « conscience » ? Qu'un homme est guidé par un facteur spirituel imprimé en lui, qui le fait agir même inconsciemment ? Qui le dirige dans la bonne direction ? Rien de plus dangereux. Je ne connais donc pas le sens de l'expression « tourments de conscience ». Je connais les termes de « regret » et de « repentir ».

La conscience n'est-elle que l'expression du « mauvais penchant » ? Les tourments de conscience peuvent empêcher un homme de commettre un meurtre.

Le jugement moral se détermine suivant la réponse donnée à la question : en vertu de quoi l'homme décide-t-il ? Selon une pulsion inconsciente qui agit en lui, sa conscience morale ? Ou par rapport à une réflexion dont il est conscient ? Alors, le terme de « conscience morale » n'a pas lieu d'être. C'est le sens de la parole de nos Sages : « Les méchants sont au service de leur cœur, mais les justes ont leur cœur à leur service¹. » La conception religieuse préconise-t-elle à l'homme d'agir selon sa conscience ?

Le judaïsme ne le préconise pas.

Mais nombreux parmi ceux qui se prétendent religieux diront qu'il en est ainsi !

Les gens religieux ne le disent pas, mais un humaniste n'accepterait pas votre définition.

Le « penchant » est de toute façon mauvais. Le terme « bon penchant » n'existe pas. Le « bon penchant » est la métaphore de la lutte consciente de l'homme contre son « mauvais penchant ».

J'ai entendu Buber dire que dans la Torah, il n'était pas écrit « le penchant du cœur de l'homme est mauvais dès sa naissance », mais seulement « dès son jeune âge » !

S'il voulait dire par là que l'idée chrétienne, selon laquelle le mal est inscrit en l'homme dès sa naissance, n'a pas de référence écrite dans la Bible, il avait raison, mais il ne dit rien de neuf.

Est-ce volontairement que vous n'employez pas souvent le mot « morale » et préférez le mot « éthique » ?

J'évite d'utiliser les deux, parce qu'on peut les interpréter de nombreuses manières. Aussi est-on toujours obligé d'expliquer ce que l'on entend par là. En hébreu moderne, on utilise le mot *moussar*, « morale », dans le même sens que le mot grec « éthique ». En hébreu classique, on employait le mot *midot*, « qualité ». Klatzkin eut raison d'employer ce mot

1. Béréchit Rabba, XXXIV-10.

pour sa traduction de *L'Éthique* de Spinoza. Mais aujourd'hui l'usage a changé et il faut employer le mot « moussar ».

« Morale » et « conscience » sont-ils des termes équivalents ?

Chacun de ces concepts demande à être défini.

Je formule la question autrement : la conscience est-elle la base de la morale humaniste ?

Tout dépend de la manière dont vous entendez le mot « conscience ». Je pense que la morale humaniste découle du principe que l'homme est la valeur suprême. La personne possède conscience et aptitude à connaître, ce qui n'existe, dans la nature, chez aucune autre créature vivante, ou dans le monde inanimé. Je ne peux reconnaître à aucun autre être vivant les facultés de connaissance et de conscience. Je leur reconnais une volonté, mais pas une volonté consciente. Leur volonté n'a pas le même sens que celle de l'homme. Un chien peut vouloir un morceau de viande, mais je ne pense pas qu'il soit conscient de le vouloir. Par contre moi, je n'ai pas seulement envie d'une sucette, mais j'en suis aussi conscient. Je ne désire pas seulement telle femme (un chien aussi désire une chienne) mais je suis aussi conscient de désirer cette femme. Il est donc rationnel de désigner comme valeur suprême l'homme, un être qui possède une conscience et qui en est conscient. Et il ne peut rien y avoir au-dessus de l'homme — sinon Dieu.

Peut-on dire que le rationalisme conduise obligatoirement à l'humanisme ?

Non. Rationalisme n'implique pas humanisme. Je peux imaginer que l'homme, créature « rationnelle », déclare que l'homme n'est pas la valeur suprême. Un fasciste soutiendrait que la valeur suprême c'est la nation, l'individu n'en étant qu'un petit engrenage. Elle n'est pas moins « rationnelle » que l'affirmation contraire : la nation est une construction purement idéologique et l'individualité humaine la valeur suprême. L'une de ces pensées est-elle rationnelle et l'autre pas ? Ce sont deux prises de position éthiques différentes. L'idée que le rationalisme conduise forcément à l'humanisme est donc pour moi irrecevable.

On a tendance à penser dans le monde occidental que le rationalisme conduit à l'humanisme. Le fascisme, en fin de compte, n'était pas un courant central dans la vie intellectuelle ou politique.

Malgré cela, je ne suis pas convaincu, comme le pensait Kant, que le rationalisme implique l'humanisme, c'est-à-dire une conception de l'individu humain comme valeur suprême.

Prenons l'exemple des États-Unis. A l'évidence — et peut-être inconsciemment — leur action est orientée par ce principe.

Mais précisément elle ne découle pas d'une analyse rationnelle, mais bien plus de raisons émotionnelles. Lorsque Eleanor Roosevelt déclare, pendant la Seconde Guerre mondiale, que la valeur suprême pour laquelle luttent les Américains, c'est un verre de lait quotidien pour chaque enfant, est-ce qu'elle exprime une pensée rationnelle ? Je ne sais pas.

Pourquoi pas ? Il s'agit de la satisfaction des besoins de base de l'homme.

Mais peut-être que la puissance et la gloire de l'État sont plus importantes, et tant pis si les bébés ne reçoivent pas de lait !

Le fait est qu'elle n'a pas dit cela !

Elle ne l'a pas dit. Mais je pose la question : est-il impossible qu'un homme rationnel soutienne une telle affirmation ? Le général japonais Tojo a bien dit que mourir pour l'Empereur et pour l'honneur était la valeur suprême.

Je pense qu'après Hitler, une telle affirmation rencontrerait la réprobation du monde démocratique.

Je ne sais pas. « Il est bon de mourir pour notre pays » : n'y a-t-il pas chez nous de nombreuses personnes capables de soutenir cette idée ?

Chez nous, oui.

Peut-être pas en Europe occidentale, parce que la situation n'y est pas la même. Là-bas, le problème de savoir ce qui est plus important, la vie d'un homme ou la gloire de l'État, ne

se pose pas. Aujourd'hui, le patriotisme n'existe plus en Europe occidentale, qu'il s'agisse des Allemands, des Anglais ou des Français. Cela ne les intéresse pas.

Il semble que l'ère nationaliste soit dépassée.

Je ne sais pas. C'est certainement faux à propos de Ronald Reagan. Pour lui la grandeur et la gloire des États-Unis sont la valeur suprême.

Je ne suis pas sûr qu'il en aille de même chez les jeunes Américains.

Mais on constate tout de même que cette prise de position impressionne le peuple américain. Tout Américain vous dira que Reagan est pratiquement une nullité d'un point de vue intellectuel. N'empêche qu'il représente quelque chose qui touche les Américains.

Dans les conversations de Goethe avec Eckerman on a l'impression que Goethe croyait à l'existence d'une mentalité nationale. Il pensait sûrement au peuple allemand. Quelle est votre opinion sur ce sujet?

Si Goethe a exprimé cette idée, c'était pour suivre son ami Herder. Mais je doute que la notion de « caractère national », transparaisse de manière si évidente chez lui. Moi, en tout cas, je n'ai jamais eu cette impression. Certes, toute société façonnée par quelque facteur, possède un caractère particulier qui en découle. Mais le déterminisme génétique n'entre pas là en ligne de compte. En fin de compte, si Goethe a bien eu cette idée, il faut rappeler que nous sommes tous des fils de Noé, lequel avait pour trait caractéristique d'être ivre!

Les exigences de la démocratie

Dans votre conception du monde, vous considérez-vous comme un démocrate?

Ce n'est pas une question de conception du monde. Je suis un démocrate parce que je veux la démocratie.

N'auriez-vous pas préféré une autre forme de gouvernement?

Non.

Pourtant vous ne manifestez pas une estime excessive pour les foules. Et ce sont elles qui décident en démocratie.

Je n'ai pas une grande confiance en l'intelligence des majorités, ni en la bonté de cœur de l'homme, mais je veux la démocratie.

Considérez-vous avec pessimisme la société humaine, la civilisation occidentale?

Sans aucun doute, le niveau intellectuel de la société baisse. Vous savez qu'on appelait autrefois « société », une toute petite couche sociale et non pas les masses. Celles-ci ne comptaient même pas, malgré leur existence concrète. Aujourd'hui ces masses sont entrées en force dans notre univers. C'est un nouveau succès de la démocratie et la raison pour laquelle le niveau de cette démocratie nous semble avoir baissé.

Disons les choses simplement : les gens de la génération de

votre père et du mien, qui rencontraient-ils? Uniquement des personnes instruites. Aujourd'hui, avec la télévision, les médias, nous rencontrons l'humanité entière. Une rencontre entre personnes n'est pas nécessairement physique. Ainsi, nous constatons que le niveau intellectuel et émotionnel de la société humaine dans son ensemble, se trouve diminué. Vous connaissez la conclusion de *L'Opéra de quat' sous* de Brecht, d'après moi une des plus grandes œuvres de la littérature après la Première Guerre mondiale: « *Und die einen sind im Finstern, und die anderen sind im Licht, und man sieht die im Lichte, die im Finstern sieht man nicht.* » (Ceux-ci sont dans l'ombre et ceux-là dans la lumière, mais ceux de la lumière sont visibles et ceux de l'ombre invisibles.)

Or aujourd'hui, nous voyons aussi ceux qui demeureraient dans l'ombre, et il nous apparaît que notre société est d'un niveau beaucoup plus bas que celui que nous imaginions, quand nous ne pensions qu'à des gens comme nous, vous et moi, et je dis ceci sans aucune arrogance.

A vous entendre, les masses n'ont aucune chance de progresser.

Je ne sais pas. Je parle des aspects intellectuels et émotionnels et non pas des aspects économiques et sociaux. Dans ces domaines, il est clair qu'on a assisté à de très grands progrès. Aujourd'hui, on ne trouve plus de prolétariat affamé. Les mots de *l'Internationale*: « *Debout les damnés de la terre, debout les forçats de la faim* », n'ont plus aucune signification. Gardons-nous de sous-estimer ce fait. Mais sur les plans intellectuels et émotionnels, qu'est-ce qui influence les gens? La télévision, le cinéma et le football constituent leurs occupations spirituelles.

Vous parlez comme un aristocrate et non comme un démocrate!

Pourquoi? Les masses ont tous les droits. Les droits de l'individu dans la société ne dépendent pas de son niveau. C'est cela la démocratie! Elle ne dit pas que tous sont égaux mais que chacun a les mêmes droits. Un homme inférieur d'un point de vue intellectuel n'a pas moins de droits que celui dont le niveau

intellectuel est plus élevé. Cela ne signifie pas que j'estime les deux de la même manière. Je donne aux deux le même droit de vote. Le résultat sera donc catastrophique, comme l'a dit Socrate: à cause de cela la démocratie athénienne l'a exécuté! Puisque dans leur majorité, les êtres humains sont stupides et mauvais, le pouvoir de la majorité sera donc inepte et méchant, et ceci nous le constatons dans le monde entier.

S'il en est ainsi, pourquoi êtes-vous donc démocrate? N'aspirez-vous pas à un système meilleur et plus intelligent?

« Meilleur » en quoi? Je ne comprends pas ce mot. S'agit-il de quelque chose d'objectif? Un bon ou un mauvais système?! Il existe un système politique que je désire et un système politique que j'abhorre, mais que signifie « meilleur »? En quoi?

Ce qui rend la démocratie précieuse, en tout cas pour moi, c'est que dans un régime démocratique réel, on peut changer de dirigeant. Bien qu'il n'y ait aucune garantie que le dirigeant suivant soit meilleur, lui aussi pourra être changé.

En quoi ce système est-il supérieur? Dans un régime monarchique le roi aussi change, et la probabilité qu'il soit intelligent ou stupide est la même, peut-être même que la balance penche en faveur du régime monarchique!

Certes, ceci est clair, mais dans une démocratie l'alternance est entre nos mains. C'est nous qui décidons de changer les dirigeants. C'est l'essence même de la démocratie, y compris d'un point de vue formel. Mais elle ne renferme aucune garantie de progrès! Je ne sais pas quel régime est intrinsèquement meilleur, et vous ne le savez pas non plus. Je choisis donc celui qui me permet de changer de gouvernement. L'essence d'un régime politique et d'un État, de la *polis*, se trouve dans son gouvernement. C'est une donnée de très grand poids de la réalité politique.

Le peuple américain a bien remplacé ce bouffon, Reagan, par quelqu'un d'autre... Aussi, je n'accepte jamais l'argument selon lequel on choisirait la démocratie parce qu'elle signifie le pouvoir de la majorité. Qu'est-ce qui garantit que la majorité soit plus juste ou plus sage? On peut presque affirmer le

contraire. C'est donc pas en tant que pouvoir de la majorité que je choisis la démocratie, mais pour ce fait que l'on peut changer de dirigeants.

Ne serait-il pas préférable que nous soyons gouvernés par cent sages ?

Préférable de quel point de vue ? Et qui seraient ces « sages » ?

Je vous donne un exemple : vous soutenez que si la situation actuelle perdure, l'État d'Israël sera détruit d'ici quelques années. S'ils étaient au pouvoir, peut-être que cent Sages de l'Académie pourraient l'éviter ?

La politique n'est pas une question de sagesse, mais de décision volontaire. La question est : que veulent les gens ? La physique et la chimie sont affaire d'intelligence, pas la politique. Un tel veut un État fort et puissant, un autre préfère le confort et veut un pouvoir qui augmente le niveau de vie, sans puissance ni forces armées. Ni l'un ni l'autre n'ont de justification à ce choix.

Peut-on dire que la démocratie garantit notre survie ?

Elle ne garantit rien du tout.

Le cadre démocratique assure peut-être une meilleure existence au judaïsme ?

Pourquoi voudrais-je l'existence du judaïsme ? Au nom de quelle justification objective ?

Non, pas objective, mais subjective.

C'est exactement ce que je disais. Il n'existe pas de justification si ce n'est que je le veux. Allons plus loin. Pourquoi êtes-vous un honnête homme et non un salaud ? Vous auriez aussi bien pu devenir un salaud, mais vous voulez être honnête ! Par contre, un autre homme veut de l'argent et se fiche d'être salaud. Si, par une infamie, il peut gagner beaucoup d'argent, il n'hésitera pas. Lequel des deux a « objectivement raison » ? Il se peut que par un mensonge j'obtienne beaucoup, argent,

honneur, popularité, etc., et que ce soit impossible sans mentir. Certains mentiront. D'autres non. Il ne se trouve aucune possibilité de justifier rationnellement l'une ou l'autre de ces deux positions : l'un veut être honnête et l'autre veut de l'argent.

Qu'est-ce que le socialisme ?

Quelle est votre conception sociale du monde ? Vous définiriez-vous plutôt comme socialiste ou comme capitaliste ? Faites-vous un lien entre votre soutien au système démocratique et votre vision sociale du monde ?

Je pense que la liberté est plus importante que l'égalité. Je suis d'accord là-dessus avec Popper.

Mais aujourd'hui la liberté va de soi dans les deux mondes, le socialiste et le capitaliste.

Je ne sais pas ce que c'est le socialisme aujourd'hui. Dans le monde entier les partis socialistes s'adaptent au capitalisme. On rencontre ici une analogie avec le problème religieux : un mouvement socialiste qui n'est pas en opposition de principe avec le régime capitaliste n'est pas socialiste, de la même manière qu'un parti religieux membre d'un gouvernement laïc n'est pas religieux.

Etes-vous pour l'égalité sociale ?

Qu'est-ce que cela signifie ?

Prenons un exemple concret : les écarts de salaire inadmissibles.

George Bernard Shaw a écrit que la seule signification du socialisme était un salaire égal pour tous.

Etes-vous contre ?

Oui. Je pense que ce n'est absolument pas réalisable, ni justifié.

Je ne sais pas si la disparité des salaires nécessite un changement de régime social, puisque je ne sais pas ce qu'est le socialisme aujourd'hui. Qu'est-ce qui a changé du fait que les socialistes gouvernent la France depuis 1981 ? Ils disposaient de la majorité absolue, et ne dépendaient d'aucune coalition. La Présidente ainsi que l'Assemblée étaient entre leurs mains. Ils ont réalisé certaines réformes excellentes, comme par exemple l'abolition de la peine de mort. Mais il n'est pas nécessaire d'être socialiste pour en faire autant. Ils ont supprimé la guillotine — qu'ils en soient bénis — mais on peut supposer que même un gouvernement conservateur ne reviendrait pas, aujourd'hui, sur cette décision. Ils semblent aussi avoir mis en place des réformes importantes dans le domaine de l'éducation, mais une fois encore, il n'est pas nécessaire d'être socialiste pour le faire.

Comment voyez-vous l'évolution du monde post-communiste ?

Je ne sais pas très bien. C'est un des paradoxes de l'histoire : qui a détruit le socialisme comme force motrice spirituelle dans la société ? — Lénine ! Par son œuvre. Du milieu du XIX^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle, le socialisme était une des forces spirituelles les plus importantes dans la culture du monde occidental, et aujourd'hui il n'existe plus.

La lutte qui existait entre les blocs serait devenue aujourd'hui uniquement une lutte pour la puissance, sans ressort idéologique ?

Il semble bien que oui. Le pouvoir est fascinant. Les gens vont prêts à tuer et à se faire tuer pour l'obtenir. Encore un fait inexplicable.

Que pensez-vous de l'armement nucléaire ?

De quel point de vue ?

Est-ce une question morale ?

Dans chaque guerre, se pose une question morale.

Mais il s'agit ici d'une échelle jamais atteinte.

Ce n'est déjà plus un argument moral. Si votre relation à la guerre varie selon que le danger concerne dix millions ou cinq cents millions de personnes, il ne s'agit plus d'une argumentation morale. Mais pour en venir au fait, je ne sais pas ce que diront les générations qui nous suivront (si jamais elles existent). Il se peut qu'elles se demandent : pourquoi la guerre nucléaire, qui aurait anéanti le monde, n'a-t-elle pas éclaté ? A cause de l'armement nucléaire ! L'histoire le comprendra peut-être ainsi. C'est apparemment un paradoxe, mais grâce à l'armement nucléaire, une guerre nucléaire a été évitée.

Vous avez fait partie du Comité pour le désarmement nucléaire au Moyen-Orient...

Oui. Ce comité n'avait qu'un objectif régional. Nous pensions qu'il fallait proscrire l'arme nucléaire dans notre région. Si nous l'introduisions, les Arabes au bout du compte en auraient fait de même. Nous pensions qu'il fallait faire en sorte que l'arme nucléaire ne pénètre pas dans cette partie du monde. Cette opinion est assez répandue.

Si vous aviez été à la place de Truman, auriez-vous décidé de lancer la bombe atomique sur Hiroshima ?

Pour répondre à votre question, il aurait fallu que je sois effectivement à sa place, avec en main les mêmes informations. Aujourd'hui, nous savons qu'il disposait de renseignements donnant le Japon comme vaincu et qu'il n'était pas nécessaire d'utiliser la bombe. Mais Truman affirma qu'il avait ainsi abrégé la guerre et réduit le nombre des victimes. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas pacifiste, c'est-à-dire que je ne partage pas l'idée qu'aucune raison au monde ne justifie de sacrifier des vies humaines (bien que ces raisons soient très, très peu nombreuses). Je pense donc que l'usage de la bombe atomique aurait pu avoir sa justification. Mais, d'après ce que nous savons aujourd'hui, c'était réellement un acte mauvais, expression de la haine et de la volonté de se venger du Japon, qui était de toute manière prêt à se rendre.

Pouvez-vous imaginer que le monde soit anéanti ?

Nous pouvons tous nous imaginer une telle chose. Il se peut que nous anéantissions le monde, mais le contraire est tout aussi possible.

La guerre Iran-Irak, dans laquelle des dizaines et des centaines de milliers de gens ont été massacrés, nous rappelle cette théorie de la rupture de l'éco-système, selon laquelle la guerre est une contrainte naturelle dès lors que trop de gens vivent au même endroit. Que pensez-vous de cette théorie ?

N'y avait-il pas de guerres quand le globe terrestre était presque vide ? On estime qu'à l'apogée de l'empire romain, celui-ci comptait soixante-dix millions d'habitants. Pourquoi alors toutes ces guerres au sein de cet empire ?

Quoi qu'il en soit, on parle beaucoup du danger de surpopulation dans le monde. Est-il si grave ?

Actuellement, les moyens de production dans tous les domaines, y compris l'alimentation, augmentent à un rythme beaucoup plus rapide que celui de la croissance de la population mondiale. En fait, depuis Malthus, voici 180 ans, l'accroissement des moyens de production est plus important que l'accroissement de la population. Bien entendu, l'intelligence nous dit qu'il doit y avoir une limite — « il doit y avoir » —, mais nous n'y sommes pas encore. Si aujourd'hui des millions d'affamés survivent dans le monde, cela ne vient pas du manque de nourriture, mais des systèmes de gouvernement.

Peut-on prévoir la découverte de substituts à notre nourriture qui résoudront les problèmes de la faim ?

Comment le saurais-je ? De toute façon, je le répète, il n'y a pas aujourd'hui de problème de surpopulation, mais de gouvernement.

La Chine limite la natalité et on peut supposer qu'une des causes en soit l'alimentation.

Je ne sais pas. C'est aussi l'intérêt du pouvoir en place. Les

Chinois sont 1,1 milliard et il se peut qu'ils aient intérêt à diminuer leur population.

Dans une anecdote connue, un diplomate chinois rencontre un diplomate israélien dans le bâtiment des Nations Unies, à New York, et commence à discuter avec lui. Le Chinois dit à l'Israélien : « J'ai entendu dire qu'il existait un pays répondant au nom d'Israël à l'ouest de l'Asie, mais combien êtes-vous ? » L'Israélien répond : « Trois millions. » Le Chinois dit alors : « C'est du même ordre qu'une erreur de statistique lors d'un recensement d'une des vingt régions de Chine. Cela ne change rien si cette région compte 120, 118 ou 122 millions de gens... » Il nous est interdit de penser aux Chinois selon nos critères. Je ne sais pas selon quels critères raisonne un responsable chinois. Même lorsqu'il ne s'agit que d'une région, cent cinquante millions de gens sont concernés !

Assistons-nous au rétrécissement du monde démocratique ?

Quoi ? Les pays du Tiers-Monde n'évoluent plus vers le communisme, qui a existé en URSS, et existe toujours en Chine et au Viêt-Nam, mais qui a échoué partout ailleurs. Quelques dictatures subsistent dans des pays « en voie de développement », mais elles ne tiendront pas le coup longtemps. Par contre, toutes les dictatures du monde occidental sont tombées : en Espagne, au Portugal, en Grèce, et même en Argentine. C'est une grande surprise. Pourtant, on disait que toutes ces dictatures ne s'effondreraient que dans un effroyable bain de sang. Voilà qu'elles sont tombées presque sans en faire couler une goutte. C'est extraordinaire. Le communisme s'est emparé de la Russie dans un carnage sans précédent. De même durant les guerres de Mao Tse Tung en Chine. Mais dans les cas évoqués, auxquels on peut ajouter aujourd'hui les Philippines et Haïti (dans une certaine mesure), la chute des dictatures s'est produite quasiment sans un coup de feu. Je suis surpris qu'on ne remarque pas plus ce fait troublant, qui contredit les prévisions. Je me souviens encore des dictatures de Franco en Espagne et de Salazar au Portugal pendant les années 50 et 60. On disait alors que de tels régimes ne tiendraient pas, mais on parlait de grande révolution à la russe, susceptible d'entraîner de nombreux massacres. Ils sont tous tombés sans effusion de sang.

Pouvez-vous imaginer une dictature en Israël ?

Non. Elle ne peut pas se produire à cause des Américains.

Qu'est-ce que les Américains ont à voir avec le fait qu'une dictature s'installe en Israël, si le dictateur fait ce qu'ils lui disent ?

Parce qu'il n'est pas sûr qu'il fera ce qu'ils veulent ! Un dictateur peut se tourner soudainement vers une autre puissance. Par contre l'Amérique tient véritablement dans sa poche notre régime pourri et il est intéressé par son maintien.

Mais on perçoit aux États-Unis, également, des signes évidents de dégénérescence.

Bien sûr. Mais cela ne signifie pas que la situation actuelle ne persiste encore longtemps.

Au rythme où les choses se développent de nos jours, cela risque d'être fatal.

C'est un fait qu'aujourd'hui sur les 250 millions d'habitants des États-Unis, 150 ou même 200 millions d'entre eux sont très heureux de leur existence.

La question est celle de leur prospérité. On peut dire la même chose pour nous : les gens ici sont heureux malgré les événements terribles qui s'y passent...

Bien sûr. Vous vous demandez pourquoi. La réponse, vous la trouverez en allant vous promener dans les rues piétonnières du centre ville. Voyez les gens assis dans les cafés, comme ils sont heureux. Mais que se passera-t-il le jour où le ministre du Trésor américain retardera les subventions à Israël ? Cette menace ne pèse pas sur les États-Unis. Chez nous, l'effondrement total peut se produire en une nuit : conséquence de la stupidité coupable qui fait dépendre toute notre existence de l'aide économique américaine. Nous n'avons pas d'autre soutien, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. L'État d'Israël avait à ses côtés la presque totalité du monde — y compris l'URSS et les États-Unis ! Contradiction flagrante avec cette démagogie bon marché qui déclare : « Tout le monde est contre nous. » Faut-

il ajouter que le monde avait d'une certaine manière idéalisé Israël, qui est aujourd'hui partout haï ?

Mais il semble que les Américains ne soient intéressés que par l'idée de maintenir ici une armée de mercenaires américains, sous l'uniforme de Tzahal, qu'ils pourront utiliser à leur gré le moment voulu. Dans quelles conditions ? Ce n'est pas encore clair, mais il se peut que ce soit contre l'Arabie saoudite si une révolution éclate là-bas, ou contre la Syrie. En attendant, nous menons la belle vie. C'est notre seule satisfaction. A l'intérieur la pourriture, à l'extérieur un État d'Israël haï. Le plus grave est que le pays commence à être détesté également par le peuple juif. De nombreux juifs conscients de leur judéité ne considèrent plus que l'État d'Israël soit une source d'honneurs pour le peuple juif.

Des vocaux V multiples

Leibowitz parle de Leibowitz

*Vous avez dit : « Je ne pense pas avoir fait quoi que ce soit d'original. »
pensez-vous le même sentiment vis-à-vis de votre œuvre de la
nature. Qu'est-ce qui vous rend le plus important ?*

Le mot de « partage » que vous avez employé n'est pas si de
vous approprié. Il n'y a pas à deux domaines comme l'un à
côté de l'autre. On y peut partager un espace dans une partie
de son art, dans une même œuvre dans les mêmes intentions
et la production qu'il est possible. On peut exclure un
et même pas sur un même plan, et il n'y a pas de domaine
intermédiaire. C'est un point de vue conceptuel, on le voit en
analysant, on compare leur importance. Quel est le mode qui
produit le plus d'originalité ?

Je dirais que c'est ce qui compte le plus à son sujet ?

Je ne sais pas ce que vous entendez par « compter ».

*De faire le jeu de l'effacement et de l'originalité de votre
œuvre.*

*Il y a eu des cas avec quelques originalité dans mon
œuvre.*

Alors par quoi se distingue de la poésie pure ?

Je ne pense pas avoir fait quoi que ce soit d'original.

Qu'est-ce qui vous rend le plus important ?

Des vocations multiples

Vous avez partagé votre vie entre deux domaines : la pensée juive et le travail scientifique dans le cadre des sciences de la nature. Qu'est-ce qui vous paraît être le plus important ?

Le mot de « partage » que vous avez employé manque ici de sens approprié. Il n'y a pas là deux domaines existant l'un à côté de l'autre. Ma « pensée juive » est ancrée dans mon mode de vie juif, alors que mon travail dans les sciences naturelles est la profession que je me suis choisie. Ces deux domaines ne se situent pas sur un même plan, et ils n'ont pas de dénominateur commun. D'un point de vue conceptuel, on ne peut ni évaluer, ni comparer leur importance. Quel est le critère qui permettrait de la déterminer ?

Justement, qu'est-ce qui compte le plus à vos yeux ?

Je ne sais pas ce que vous entendez par « compter ».

Du point de vue de l'influence et de l'originalité de votre travail.

J'ignore s'il existe une quelconque originalité dans mon travail.

Même pas dans le domaine de la pensée juive ?

Je ne pense pas avoir fait quoi que ce soit d'original.

On peut déjà tout trouver chez nos anciens ?

Oui. Mais le principal est avant tout de supprimer les « ordures » dans le domaine de la pensée et de la philosophie. Goethe a dit cette chose merveilleuse: « Tout ce qui est intelligent, on y a déjà pensé, il faut juste y penser une fois de plus. »

Pensez-vous avoir une réelle influence sur le public?

Je sais que je parviens à exprimer des choses que de nombreuses personnes ressentent et comprennent, et ces personnes sont heureuses de m'entendre dire la formulation exacte de ce qu'elles-mêmes perçoivent et ne parviennent pas à exprimer. Je le sais, mais je ne pense pas par là, avoir jamais fait changer d'avis qui que ce soit.

N'est-il pas possible que des gens changent d'avis?

Bien sûr que si. C'est ce qui s'appelle *tehouva*, le « repentir ».

Au sens religieux du terme?

Pas seulement. Si un ancien fasciste devient démocrate, c'est aussi un repentir. Si un homme plongé dans la débauche quitte ce chemin, c'est aussi un repentir.

On a souvent l'impression, lors d'une discussion, que chaque partie dit ce qu'elle a à dire, et que le débat s'arrête là sans que l'on ait de critère objectif pour déterminer qui a raison.

Cela dépend. Si l'un dit que la distance entre la terre et le soleil est de 149 millions de kilomètres, et le second dit 148 millions, il est possible de vérifier la chose. Je peux prouver au second qu'il se trompe. Mais si l'un dit: « Le Bien, c'est de mouir pour notre pays », et le second dit: « Le Bien, c'est de manger un gâteau à la crème », je ne peux dire lequel a raison. On ne peut débattre sur les valeurs des uns et des autres. Si quelqu'un adhère à une valeur, il n'a pas besoin de justification: c'est pour lui la valeur. Au contraire, s'il ne la reconnaît pas comme telle, aucun argument ne le convaincra.

Avez-vous eu des ambitions politiques?

Oui, mais avec qui aurais-je pu aller?

Est-il juste de dire qu'en ce domaine vous avez subi un échec cuisant?

Bien évidemment. Quel courant politique en Israël, à l'exception d'individus ou de groupes marginaux, préconise l'abandon des territoires occupés, de la même manière que nous nous sommes retirés du Sinaï? Que Kiryat Arba soit rasée comme le fut Yamit, à moins que l'existence d'une ville juive soit possible dans un État palestinien?

Même vos expériences politiques d'avant 67 n'étaient pas très réussies!

Bien sûr que non. Mais jusqu'à la guerre de 67 on pouvait supposer que l'État d'Israël serait l'arène où se dérouleraient les luttes significatives du judaïsme.

Quelles ont été vos expériences politiques jusqu'en 1967?

Au milieu des années 40 on a voulu constituer un mouvement religieux autonome, « Le travailleur religieux », dans la Histadrout¹, dans la mesure où s'y trouvaient de nombreux membres pratiquant la Torah et les *mitzvo*t. Aux élections de 1946, nous avons obtenu 2 000 voix (environ 1 %), mais l'expérience n'a pas duré. Les syndiqués pouvaient obtenir quelque chose du Mapaï, mais pas du « Travailleur religieux », et en fin de compte le Mapaï a récupéré ces milliers de membres religieux.

Ensuite je fus actif dans le « Rang des volontaires », bien qu'il soit difficile de définir ce groupe comme une organisation politique. Il avait deux objectifs. L'un politique, la réforme du régime politique, l'autre, la lutte contre la corruption et certaines personnalités. Je ne voyais pas d'intérêt au second point. Mais la création du « Rang des volontaires » fit beaucoup de bruit à l'époque, et il se peut que Ben Gourion lui-même en fut inquiet.

L'une des conversations à laquelle Ben Gourion m'invita porta sur le « Rang des volontaires ». Il était personnellement touché à cause de son fils Amos, qui, impliqué dans différen-

1. Histadrout Hapouline: confédération des syndicats ouriers (NDT)

tes affaires, fut contraint de s'éloigner. Amos était sur le point de devenir chef de la police et avait une importante carrière devant lui, mais il fut « enterré » par le « Rang des volontaires ». Ben Gourion pensait que notre place était au sein du Mapai. Il me proposa personnellement de me joindre à ce parti.

Ensuite il y eut le « Nouveau régime », créé à la fin des années 50. C'était une expérience sérieuse qui débuta avec beaucoup d'élan. Les réactions furent d'emblée considérables. Aux premières réunions dans la salle Mograbi, à Tel-Aviv, la police fut obligée de fermer les portes de la salle à cause de l'affluence. Dans une certaine mesure, la tentative de créer le parti Dash² ressemble à celle du « Nouveau Régime », qui fut fondé vingt ans auparavant.

Qui en étaient les fondateurs ?

Eri Jabotinski³, Eliezer Livné, Arieh Marinski, Matityaou Schmouelewitz, Shmouel Tamir et moi-même. Ce mouvement s'est aussi brisé à cause d'une divergence portant sur la décision de se présenter immédiatement aux élections législatives ou non. Livné et moi-même étions contre. Nous pensions qu'il ne fallait se présenter aux élections qu'à partir du moment où nous aurions constitué un parti capable de faire élire 20 membres au Parlement. Nous pouvions faire élire deux ou trois représentants, mais ainsi pensions-nous, nous ne serions qu'un de ces petits partis du Parlement, noyé dans le problème de savoir quoi obtenir de celui-ci ou de celui-là. Nous voulions donc, dans un premier temps, créer un grand mouvement extra-parlementaire, mais Shmouel Tamir était pressé et voulait entrer immédiatement au Parlement. A cause de cela toute l'affaire échoua.

Étiez-vous ami avec Eliezer Livné ?

Oui, et notre amitié profonde dura jusqu'à sa mort, malgré

2. *Dash*: parti politique créé dans les années 70 par des universitaires comme l'archéologue (et ancien général) Ygal Yadin. Après son succès électoral en 1977, il entra dans le gouvernement de Begin. Il a disparu depuis de la scène politique (NOT).

3. Fils de Zeev Jabotinski.

le total changement de ses idées politiques à la fin de ses jours. Durant une trentaine d'années, Livné fut une des plus importantes personnalités du Mapai. Mais quand il commença à critiquer sévèrement les injustices et la corruption du régime, une déchirure se créa entre lui et l'establishment. On lui refusa tout poste important dans le parti et au Parlement. C'était un polémiste brillant, et ses articles critiques des années 50-60 constituent une documentation historique importante pour la connaissance de l'État et de la société israélienne de cette époque-là. Il existait sur ces sujets une très grande affinité intellectuelle entre nous. Il fut ensuite l'instigateur du mouvement « le Nouveau régime ». Pourtant, après la victoire dans la guerre des Six Jours et la conquête des territoires, un phénomène psychologique intéressant survint. Il perdit la tête, comme beaucoup d'autres. Les événements de l'époque revêtaient pour lui un caractère eschatologique et il fut pris d'un engouement incompréhensible pour l'idée du Grand Israël.

Avant cela, nos affinités n'étaient pas seulement politiques, mais également idéologiques. Livné fut un des rares, presque le seul, parmi les gens du Mapai et au sein du mouvement sioniste, à comprendre que le principe du sionisme n'était pas l'État, mais le peuple juif. Il pensait que fonder le sionisme sur le problème de l'État, dans l'esprit de Ben Gourion, était une grave erreur historique. Il avait même compris que l'avenir du peuple juif (et celui de l'État d'Israël) dépendait de la redécouverte du lien avec son passé, d'une intense confrontation intellectuelle et spirituelle avec le judaïsme et sa substance historique.

A sa mort, aucun de ses anciens amis du Mapai ne vint à son enterrement. S'y joignirent seulement quelques membres du « camp national », auquel il n'appartint pas de manière formelle jusqu'à sa mort. On me demanda de dire quelques mots sur sa tombe et de rappeler ce que fut son personnage, lors d'une commémoration publique trente jours après sa mort.

Est-ce que vous estimez appartenir au camp du sionisme religieux ?

Il n'existe qu'un seul sionisme, commun à tous les sionistes, même lorsqu'il subsiste entre eux, hors de cette question,

d'énormes différences et les plus profondes divergences de valeurs. Par exemple Shulamit Aloni et moi-même. Nous sommes tous deux sionistes, exactement dans le même sens, c'est-à-dire que nous voulons l'indépendance nationale, politique, du peuple juif sur sa terre. Il me semble que c'est la définition du sionisme pour tous ceux qui se réfèrent à ce mouvement. Celui qui ne l'accepte pas n'est pas sioniste. Mais en même temps, demeure entre nous un gouffre dans notre manière de voir ce peuple juif dont nous voulons l'indépendance nationale. Mais les divergences sur la judéité et le judaïsme n'ont aucun rapport avec le sionisme.

Avez-vous jamais été membre du parti religieux « Hapoel Hamizrabi » ?

J'étais membre des « Jeunes Mizrabi » en Allemagne voici soixante ans. Mais je n'ai jamais compris le concept de « sionisme religieux ». Des juifs respectant les *mitzvoth* sont sionistes, d'autres qui ont rejeté le joug de la Torah et des *mitzvoth* le sont aussi. Et les deux indifféremment. Si le sionisme se définit en catégories religieuses, ce n'est plus le sionisme. Le croyant a une conception religieuse des valeurs significatives du peuple juif, mais cela ne concerne pas le sionisme. Cela signifie que je n'ai rien de commun avec Shulamit Aloni à propos de tout ce qui touche au peuple juif, au judaïsme et à la judéité. Nous sommes, néanmoins, sionistes d'après la même définition du sionisme.

Vous avez immigré en Israël en 1934, lors de la cinquième vague d'immigration (celle dite « Yékit » ou germanique). Pouvez-vous nous dire ce qui la caractérisait ?

Ce fut une vague absorbée de manière presque idéale et dont la contribution au peuplement fut très importante. Mais il se peut qu'elle n'ait pas su exprimer tout son potentiel, parce qu'on ne lui en a pas laissé la possibilité.

Les immigrants des précédentes vagues — la seconde et la troisième — n'en voulaient pas. Peut-être est-ce naturel. Malgré tout, ils ne purent empêcher la contribution des juifs d'Allemagne qui s'intégrèrent merveilleusement. Ils n'essayèrent même pas de créer ici des établissements d'enseignements

allemands. Ce qui pourtant aurait été très raisonnable. Imaginez des milliers de familles attachées à la culture allemande, ne connaissant pratiquement qu'elle. Malgré cela, ils ne pensèrent pas créer ici des écoles allemandes pour leurs enfants. Ils en avaient les moyens et le fait qu'ils s'en soient abstenus est extraordinaire et tout en leur faveur.

C'étaient de vrais sionistes ?

Oui. Peut-être d'une manière dont ils n'étaient même pas conscients.

Sioniste dès l'enfance

Vous êtes sioniste de puis votre enfance, né d'une famille sioniste. Pourriez-vous reconstituer la période de votre enfance à Riga?

C'est très difficile pour une personne âgée — et pas seulement dans mon cas — de reconstituer sa jeunesse. Un homme n'est pas capable de se remémorer les facteurs et même les gens qui ont façonné son caractère. J'ai vraiment beaucoup de mal — non que je refuse ou que je ne veuille pas me souvenir de ce que j'étais dans mon enfance et ma jeunesse. J'ai déjà des doutes sur le fait qu'un homme puisse en analyser un autre. Mais s'auto-analyser est impossible. Parfois on m'interroge sur les événements qui m'ont influencé... Là-dessus non plus, je ne peux pas répondre, même si, comme tout le monde, j'ai été façonné, influencé, par toutes sortes de facteurs. C'est l'évidence même. Je ne me suis pas créé moi-même et personne ne se crée lui-même. Si vous me demandez qui m'a éduqué, je ne saurais vous le dire. Il est clair que j'ai été éduqué par mon père et ma mère, mais déjà dès mon jeune âge je fréquentais le monde, en dehors de notre demeure.

Vous avez pratiqué l'hébreu très tôt...

Je ne me souviens pas d'une époque de mon enfance, où je ne savais pas déjà trois langues : l'hébreu, le yiddish et l'allemand, et je ne saurais vous dire quelle fut la première. Je ne

me souviens pas de la période de mes deux ans, quand j'ai commencé à parler. Personne, me semble-t-il, ne peut s'en rappeler. Mais d'aussi loin que je me souviens, depuis l'âge de quatre ou cinq ans, je connaissais déjà trois langues, et très vite j'ai parlé cinq langues, avec le russe et le français. Mais je ne suis pas le seul dans ce cas. Dans notre monde, ce monde juif où cohabitaient judaïsme et culture européenne, c'était une chose presque normale.

En quelle langue parliez-vous avec vos parents?

Avec mon père, la plupart du temps en hébreu, et avec ma mère, en allemand-yiddish.

Le yiddish vous tient-il particulièrement à cœur?

Je dois avouer que c'est une langue qui me devient de plus en plus étrangère.

Liriez-vous aujourd'hui un journal en yiddish?

Bien sûr, avec plaisir. Le yiddish m'est étranger dans la mesure où je ne le pratique plus, depuis cinquante à soixante ans. Mais je peux dire la même chose du russe. Je le parle évidemment, mais comme une langue étrangère que j'aurais bien apprise.

Avez-vous lu la littérature yiddish?

Qui n'a pas lu Shalom Alekhem ? Mais ce n'est pas de la littérature. Bialik, c'est de la littérature. Mais le yiddish était sans aucun doute la langue nationale des masses juives. Sept à huit millions de juifs parlaient yiddish. C'était leur langue, bien avant l'hébreu.

Parliez-vous aussi le russe chez vous ?

Peu de juifs parlaient le russe. L'allemand était la langue des juifs intellectuels, même en Russie. Pensez au fait que Pinsker a écrit son *Autoémancipation* en allemand bien que vivant à Odessa, et je ne pense pas qu'il ait jamais mis les pieds en Allemagne.

L'allemand était donc une langue très répandue. Je me souviens que dans ma jeunesse, on trouvait tous les jours trois

journaux: *Ha Tsifra* de Nahum Sokolov, qui arrivait de Varsovie, le *Fleym* en yiddish, un des journaux les plus répandus en Russie, et le *Risghe Rundschau*, le journal libéral allemand.

Vous ne venez pas d'une famille pauvre.

Non. D'une famille bourgeoise.

Avez-vous étudié dans une école publique ou dans une école juive ?

Durant notre enfance, ni moi, ni Néhama ma sœur, n'avons fréquenté l'école. Nous avions des précepteurs. Ce n'est qu'à un âge bien plus avancé que j'ai étudié dans une école publique.

Pourquoi ? N'y avait-il pas d'écoles juives ?

L'école juive n'était pas très bonne et il existait bien sûr des écoles traditionnelles (*heder*) et des cours d'instruction religieuse. Existait aussi une école secondaire juive. On y enseignait en russe, avec des cours d'hébreu aussi, bien sûr.

Où avez-vous reçu votre instruction juive ?

C'est ma dette jusqu'à la fin de mes jours à l'égard de mon père, érudit en Torah et homme cultivé. C'est lui qui s'en est soucié.

Il vous a enseigné personnellement, ou aviez-vous des professeurs ?

J'ai été aussi directement instruit par lui, mais pas de manière systématique. Il se souciait de me trouver des maîtres et des enseignants. Une chose dont je me souviens parfaitement, soixante-quinze ans après, c'est que mon père m'enseignait « les règles de morales » (*Hilchot Deot*) du *Michné Torah* de Maïmonide, alors que j'avais 10 ans.

A cet âge-là déjà ?

Bien sûr, et vous pouvez l'enseigner à chaque enfant. On ne peut, bien entendu, lui expliquer le fond aristotélicien du texte ! Mais quand Maïmonide écrit : « Il se trouve en l'homme des qualités diverses. Celui qui est coléreux côtoie celui qui est

affable, et le comportement le meilleur se trouve entre les deux », tout enfant intelligent comprend. Mon père ne m'a pas enseigné « Les fondements de la Torah », ceux où Maïmonide écrit : « Tout ce qui se trouve au ciel et sur la terre et ce qu'il y a entre les deux n'existe que du fait de la vérité de Son existence. » Je n'ai commencé à comprendre cette phrase que beaucoup plus tard.

Je dois vous raconter quelque chose. Alors qu'il fréquentait encore le jardin d'enfants, un de mes fils a appris qu'au Nouvel An trois livres étaient ouverts dans le ciel : un pour les justes, un pour les normaux et un pour les méchants. Il est arrivé à la maison et m'a dit : « Papa, c'est vrai que nous sommes des normaux... »

Preuve merveilleuse de l'intelligence enfantine ! C'est vraiment ce que disent nos Sages : tout homme se trouve entre le juste et le méchant, et par une action, d'un côté ou d'un autre, il fait pencher la balance. Il est donc responsable à tout point de vue.

Quel âge aviez-vous lorsque vous avez quitté Riga ?

J'étais déjà un adulte. J'avais seize ans et je suis arrivé à Berlin comme réfugié judéo-russe. Nous nous sommes enfuis de Riga pendant la guerre civile russe, en 1919. Riga a changé plusieurs fois de mains, des « rouges » aux « blancs », et vice-versa. Des milliers de juifs ont quitté la Lituanie, la Lettonie et les régions voisines. La République de Weimar a accueilli tout le monde.

Vous étiez étudiant à l'université de Berlin ?

J'avais la chance et le privilège de me trouver dans la proximité des plus grands scientifiques. Quatre de mes professeurs, Haber, Nernst, Meyerhof et Warburg, eurent le prix Nobel. En dehors de Nernst, tous étaient juifs ou apostats. C'est Haber qui me fit passer mes examens. Je me souviens que parfois, au Colloquium de l'Université, on voyait assis au premier rang cinq ou six prix Nobel. Durant ces mêmes années, les années 20, Einstein était aussi à Berlin, mais bizarrement, je ne l'ai jamais rencontré.

Combien de temps avez-vous passé à Berlin?

Dix ans environ.

Pensez-vous que sans Hitler, et si vous aviez obtenu votre professorat en Allemagne, vous ne seriez pas venu en Israël?

Je ne pense pas. J'ai songé depuis mon enfance à venir en Israël, et je m'y étais déjà rendu en 1928.

Pour une simple visite? Ou pensiez-vous déjà vous y installer?

Peut-être avais-je l'idée de rester. J'aurais pu être tout de suite accepté à l'université de Jérusalem puisque je possédais déjà mon doctorat de chimie et que j'avais publié quelques travaux. Mais j'avais commencé mes études de médecine (c'était pour moi une sorte de sport intellectuel), et je désirais les terminer, chose impossible à Jérusalem où il n'y avait pas de faculté de médecine. Je suis donc retourné temporairement en Allemagne.

Vous avez également séjourné en Suisse?

Juste pour quelques mois. A Bâle. Af n de terminer mon doctorat de médecine, que je ne pouvais déjà plus passer en Allemagne à cause d'Hitler. En fait, il ne me restait qu'à réussir mes examens finaux. J'avais déjà en poche mon doctorat en philosophie (la chimie, comme toutes les sciences naturelles, était une discipline regroupée au sein de la faculté de philosophie). Mais je n'ai étudié la médecine, si l'on peut dire, qu'en passant.

Sans jamais penser à devenir médecin?

Non. Je m'occupais de recherche médicale, mais pratiquer la médecine, je n'y ai jamais pensé. Je l'ai étudiée pour savoir, et les études étaient très simples pour moi. Je n'avais pas à réapprendre les sciences naturelles et les professeurs me connaissaient. Certains avaient lu quelques-uns de mes travaux. J'ai commencé à Berlin, puis j'ai continué à Cologne. J'étais l'assistant de Bruno Kisch en cours de chimie. Je suppose que vous n'avez jamais entendu son nom, mais c'était un juif très

intéressant, spécialiste en physiologie du cœur et un des cardiologues les plus réputés d'Allemagne.

Pendant que je travaillais avec lui, je commençais en parallèle mes études de médecine, et le fait d'être son assistant m'a beaucoup aidé dans mon cursus. Kisch venait d'une famille de Prague totalement assimilée. Il me raconta que dans sa jeunesse, au lycée, il pensait que le judaïsme n'existait déjà plus. Certes, il se savait juif, mais de la même manière que les Kennedy se sentent aujourd'hui irlandais. Plus tard, il se rendit à Francfort pour étudier la médecine. Il découvrit soudain qu'il existait encore des juifs et que le judaïsme était toujours vivant. Finalement, il devint juif orthodoxe anti-sioniste. Nous avions, à ce propos, de nombreuses discussions et je possède des articles qu'il écrivit sur les problèmes de la foi, dans un style orthodoxe-primitif, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cela n'empêche pas qu'il fut l'un des plus grands cardiologues allemands.

Avez-vous également étudié au séminaire rabbinique Hildesheimer?

Non. J'y allais de temps en temps, mais je n'y ai jamais étudié. Et je pense que je n'avais rien à y apprendre. C'était un bon institut, mais je n'aurais pas tiré grand profit de mes études dans ce séminaire.

Propos sur l'art

Votre insatiable curiosité est-elle aussi présente depuis votre enfance ?

Oui. J'ai toujours eu cette faculté. Aujourd'hui, j'entre dans la salle de lecture des revues de la Bibliothèque nationale, et je peux me rendre au rayon de la littérature rabbinique qui est de nos jours volumineuse et très étendue et m'y plonger. Je connais tous ces sujets, les discussions vaines et les revendications de principe. En général, je ne suis pas d'accord avec ce qui est écrit, mais je suis au courant de ce qu'on y débat. J'en connais la terminologie et je sais de quoi il s'agit. De là, je passe du côté des dernières revues de physique nucléaire et je les comprends aussi. Je ne suis pas capable de trancher ni décider si l'opinion critique de tel auteur à propos de la mécanique quantique est soutenable, mais je comprends sa position et je sais de quoi il parle. Je passe ensuite à un autre secteur où se trouve une revue de littérature française (*La nouvelle littérature française*) que je peux lire également. Je sais que la plus grande partie de cette revue n'est pas d'un bon niveau, mais je m'y retrouve encore.

C'est ainsi depuis que vous êtes tout jeune ?

Oui. C'est la raison principale pour laquelle je n'ai rien créé d'important dans aucun champ ! Je me suis éparpillé entre de nombreux domaines. Je suis intéressé par un sujet et en même

temps par un autre. Même dans ma profession, la recherche en chimie, je n'ai jamais poussé jusqu'au bout un sujet donné sur lequel j'avais publié un article. Je me suis intéressé à un autre sujet, j'ai publié à nouveau, et ainsi de suite. Si quelqu'un veut créer quelque chose d'important, il doit s'y consacrer exclusivement, et cette disposition n'est pas dans ma nature. Je ne peux consacrer toute mon énergie à une seule chose. Je m'intéresse à trop de domaines.

Vous avez même joué du violon !

Oui, mais je n'ai pas atteint un niveau de jeu élevé.

Pensez-vous que la source du talent, musical par exemple, se trouve dans l'imagination ?

S'il s'agit de talent artistique, je n'en suis pas sûr. Je pense que sans la composante intellectuelle, le véritable talent n'est pas possible. Je ne pense pas qu'un homme devienne un grand poète s'il ne possède pas un niveau intellectuel élevé. Je sais pourtant que l'intelligence ne suffit pas pour devenir poète.

Certains sont des génies dans des domaines particuliers, tout en étant en même temps de parfaits idiots.

Je parlais, de manière spécifique, de la poésie.

Et à propos de la peinture ?

Je ne peux imaginer que Rembrandt n'ait pas été un homme à la pensée très profonde.

C'est aussi valable pour la musique ?

Il est impossible d'imaginer que Beethoven ait composé *l'Héroïque* et *la Neuvième* sans avoir beaucoup pensé à la condition humaine. Il n'était pas seulement doué de grande sensibilité. Il réfléchissait aussi beaucoup sur l'homme. Je sais qu'une création artistique n'est pas uniquement une question intellectuelle. On peut être un très grand mathématicien ou un très grand philosophe, sans être capable d'écrire un poème. Mais écrire un poème riche en réflexion, comme l'œuvre de Goethe ou de Pouchkine, exige que le poète ait réfléchi sur l'homme, sur le monde et sur la nature. De même pour un

chant d'amour. Si ce chant est une œuvre de haut niveau, il ne suffit pas d'exprimer sa pulsion érotique pour la femme aimée, il faut aussi avoir beaucoup réfléchi à la signification de la relation entre l'homme et la femme.

Est-ce qu'un « salaud » peut créer une œuvre importante ?

Il est difficile de vous répondre pour deux raisons. D'abord qu'est-ce qu'un salaud ? Et de quel point de vue ? Ensuite, qu'est-ce qu'une œuvre importante ? Prenons l'exemple de Richard Wagner, qui était un salaud, pas seulement à cause de son antisémitisme, mais pour son absence quasi totale de qualités humaines. Malgré tout je reconnais que son œuvre est l'une des plus importantes de la culture du XIX^e siècle. Et pas seulement pour le plaisir qu'elle procure.

Quelle est la forme d'art qui vous touche le plus ?

C'est difficile à dire. De même que je ne peux pas faire une auto-analyse, je ne sais pas quelle est ma préférence dans le domaine des arts.

Chagall vous dit-il quelque chose ? Certains soutiennent qu'il existe des ressemblances entre Agnon et Chagall, entre le plan pictural de l'un et le plan littéraire de l'autre.

Chagall ne me dit pas grand-chose. J'ai lu ces théories et elles paraissent assez intéressantes en ce qui concerne le lien entre création par les mots et création visuelle. Mais je ne m'y connais pas tellement. Je ne sais pas s'il existe dans les dessins de Chagall quelque expression originale de la vie juive.

Vous écoutez de la musique ?

Je connais par cœur la *Troisième*, la *Cinquième*, la *Neuvième* de Beethoven, et presque par cœur (je parle de la musique et non des textes) le *Ring* de Wagner. Il en va de même pour *Tristan*.

Ce n'est pourtant pas facile d'entendre ces œuvres ici, à moins que cela ne fasse plus partie, aujourd'hui, de vos centres d'intérêt ?

Quand avons-nous, ici, la possibilité d'écouter ces œuvres ?

Moi je le fais et souvent puisque je les connais presque par cœur.

Je vais vous poser une question banale. Si vous étiez sur une île déserte, quels sont les cinq livres que vous prendriez avec vous ?

Impossible de répondre. Impossible de m'imaginer sur une île déserte. D'un point de vue psychologique je ne peux imaginer une telle situation.

Lorsque vous étiez à Berlin, fréquentiez-vous les théâtres ?

Oui, très souvent. Berlin était alors au théâtre ce que Londres représente aujourd'hui. J'allais assidûment aux spectacles de Reinhardt, Jessner et d'autres.

Vous alliez souvent au théâtre en Allemagne, et vous étiez proche du monde littéraire. Ici, presque pas. Comment l'expliquez-vous ? N'appréciez-vous pas ce qui se fait dans ce pays en matière de littérature et d'art ?

Ce que vous dites est assez vrai. Beaucoup d'œuvres de valeur produites en Israël ne sont pas en fait des œuvres « locales », mais se situent dans le droit fil du « sombre exil », si riche en culture.

Rien d'important ne se crée donc ici ? Est-ce par trop provincial ?

Je ne dis pas que rien ne se crée, et je rejette le terme méprisant de « provincialisme ». Même si le cadre culturel est restreint, il existe des œuvres traitant de notre réalité politique, sociale et culturelle qui ne sont pas inférieures à celles du reste du monde. Mais je reconnais ne pas avoir pour les œuvres israéliennes l'intérêt que je portais aux créations du monde occidental dans les bonnes années, entre les deux guerres (la République de Weimar en Allemagne). En science, en littérature, en art, en musique et au théâtre. Et pourtant je me sentais étranger en ce monde-là.

Lorsque vous êtes venu en Israël, vous avez été très actif en de nombreux domaines, mais pas dans ceux de la littérature et de l'art...

Je suis au courant des principaux événements qui ont lieu ici dans ces domaines.

Par exemple? Lisez-vous Amos Oz?

Bien sûr. On trouve chez lui, ainsi que chez d'autres, des idées fort estimables, mais qui n'éveillent pas en moi le même intérêt.

Comment expliquez-vous cela? Le niveau n'est-il pas assez élevé?

Amos Oz n'est pas un écrivain inférieur à ceux de son époque, même à l'étranger. Mais je n'éprouve pas grand intérêt pour le monde littéraire israélien.

Pas non plus pour le théâtre?

Non. Le théâtre berlinois d'autrefois était d'un merveilleux niveau culturel et artistique. Les juifs y jouaient un grand rôle. La plupart des directeurs de théâtre et des grands metteurs en scène, des critiques (les articles des journaux et des revues étaient des éléments importants dans la vie intellectuelle du public cultivé) étaient juifs ou apostats. D'ailleurs les antisémites hurlaient contre la « judaïsation » du monde théâtral allemand.

Et le cinéma?

Aujourd'hui on peut parler d'art cinématographique, et même d'institution sociale, comme pour le théâtre. Les « navets » y sont plus nombreux que les œuvres de valeur, mais on peut en dire autant du théâtre et de la littérature. On peut juger et discuter de films à l'instar d'une œuvre littéraire.

A votre avis, existe-t-il une évolution dans le domaine spirituel, parallèlement à celle des réalisations matérielles? Les œuvres actuelles sont-elles, humainement parlant, d'un niveau plus élevé que celles produites voici des milliers d'années?

Il ne faut pas confondre « développement » et « progrès », qui n'ont aucun rapport. Quand vous pensez « progrès », vous supposez au départ une marche vers une finalité quelconque. Ce qui n'est pas le cas quand on parle de développement. Je

ne pense pas qu'il existe un homme d'aujourd'hui, possédant une pensée plus profonde que celle de Platon ou d'Aristote, même si tout ce qu'ils pensaient n'était pas vrai — au sens d'exact — selon la compréhension que nous en avons actuellement. Du point de vue de la profondeur de la pensée, ces philosophes représentent le paradigme de l'intellect humain. Dans d'autres domaines, par exemple celui des sentiments, il n'existe pas de différence entre ce qu'expriment les Psaumes et la poésie d'un véritable poète contemporain.

Quelle est la signification de votre mépris pour le sport, qui est pour vous du « hooliganisme »? Serait-ce pire que la lecture d'un roman pornographique, dont vous déclarez tirer du plaisir?

Je prends parfois plaisir à lire un roman pornographique, tandis que l'enthousiasme pour le sport, qui devient pour le peuple une valeur et une nourriture spirituelle, provoque en moi du dégoût...

C'est une question de goût, certains aiment le sport et d'autres préfèrent un roman pornographique!

C'est vrai. Reconnaissez pourtant que ceux qui ne prennent pas plaisir à lire un roman pornographique sont peu nombreux.

D'un point de vue moral, lire de tels livres...

Que vient faire la morale là-dedans?

L'étude d'une page du Talmud avec le commentaire de Rachi serait plus recommandée!

Je l'avoue, je ne suis pas de ceux qui, quand ils ont un moment libre, le consacrent aussitôt à l'étude d'une page de Talmud avec Rachi.

Maimonide peut-être, ou encore Kant?

Non. Quand j'ai dit Talmud avec Rachi, c'était symbolique. Je prends bien plaisir à aller au cinéma!

Alors, vous faites presque partie de ce monde dont vous parliez avec mépris...

Oui. Mais je possède quelques valeurs en plus. C'est toute la différence. Des sociologues qui étudient la vie culturelle nous parlent de ce phénomène, aux États-Unis par exemple, où des dizaines de millions de gens n'ont pas un seul livre chez eux ! L'objet livre n'existe pas dans leur vie. Ils lisent tous les journaux, et nombreux sont ceux qui ne regardent que les pages de sport et les petites annonces roses. Mais le livre n'existe pas du tout, et ils n'en remarquent même pas l'absence.

Censure et liberté d'expression

Êtes-vous favorable à la censure sur les films et les pièces de théâtre ?

Je suis contre toute forme de censure, quel qu'en soit le sujet, sans aucune exception.

Pourquoi ? N'y a-t-il pas des cas où elle se justifie ?

Mais qui peut les déterminer ? A ce sujet, j'approuve l'Amérique : les États-Unis ne mériteraient pas d'exister s'il n'y avait dans leur constitution l'article interdisant toute censure. La censure est une arme politique aux mains du pouvoir. C'est son essence. Je suis pour une totale liberté d'expression de l'homme, sans aucune restriction, même lorsqu'elle touche aux « choses sacrées de la nation ». Ce qui est sacré aux yeux des autres ne l'est pas pour moi. Vous savez qu'en chaque occasion où l'on parle des problèmes d'actualité, je me présente comme traître à toutes les valeurs sacrées de la société, depuis l'idée de Grand Israël jusqu'à la sainteté de la Terre.

Et la censure sur les films pornographiques ? N'ont-ils pas une influence destructrice ?

C'est notre civilisation qui a une influence destructrice. Nous vivons dans un monde plongé dans la luxure.

S'il en est ainsi, pourquoi la société ne se donnerait pas les moyens de lutter contre ce phénomène ?

Il n'y en a pas. En outre, à qui confier ces moyens? A une société elle-même plongée dans la débauche?

N'existe-t-il pas un large consensus à ce propos?

Non. C'est justement un des sujets sur lesquels il n'existe pas de consensus et il ne peut y en avoir. Aujourd'hui, les pages des petites annonces des journaux sont pleines d'appels à la débauche. Mais si vous donnez à quelqu'un le droit de décider ce qu'un journal n'a pas le droit d'imprimer, vous vous trouvez déjà dans un État fasciste totalitaire.

En Angleterre, un scandale considérable s'est produit quand il s'est avéré que le gouvernement avait trompé le Parlement. Le gouvernement Thatcher risqua même de tomber. Un des numéros du *New Statement* ne parlait que de ça. On a construit un avion d'espionnage sans en faire part au Parlement. Voici 15 ou 20 ans, une loi fut promulguée ordonnant que toute dépense des services secrets dépassant 200 millions de livres sterling devait obligatoirement être autorisée par la Commission de la Défense du Parlement. Or, le coût de cet avion était de 500 millions de livres. Les membres de la Commission ne furent pas informés. Quant à ceux qui le furent, ils ignoraient que cet avion sans pilote devait être utilisé au-dessus de l'URSS. On diffusa un rapport interne selon lequel l'avion serait placé sur le 53^e méridien, exactement celui de l'Union soviétique. Mais sur le document de travail on avait omis cette donnée... Dans cette histoire, le gouvernement a trompé le peuple. En outre, ceux-là mêmes qui travaillaient sur le projet ont été trompés par d'autres. Enfin, comment des documents ultra-secrets — que le Parlement lui-même n'a pas à connaître — ont pu être publiés? En Grande-Bretagne, la censure n'existe pas. Comment assigner en justice les journalistes qui divulguèrent les secrets du pays alors qu'on ne peut pas interdire une telle publication? Voilà l'affaire.

Alors, notre système est peut-être déjà meilleur?

Chez nous, tout est soumis à la censure. Et on a vraiment essayé de cacher différentes affaires. Mais que faire, quand elles sont publiées par le *New York Times*... En Angleterre, il n'y a pas de censure, si bien qu'une information qui tombe entre

les mains des journalistes est irrattrapable. Alors on utilise l'autre aspect du scandale: comment la fuite s'est-elle produite? Comment est-elle parvenue au rédacteur du *New Statement*?

Est-il déjà arrivé que certaines de vos paroles n'aient pas été publiées à cause de leur virulence?

La liberté d'expression ainsi que la liberté de presse, dans une large mesure, existent encore chez nous. C'est pourquoi je m'insurge quand j'entends parfois des hôtes étrangers dire qu'Israël est un État fasciste. Je leur dis: « Où avez-vous vu un État fasciste dont la presse est libre et qui respecte la liberté d'expression? » De ce point de vue, Israël n'est pas un pays fasciste. Mais si le pouvoir le permet, c'est parce qu'il sait que les bavardages médiatiques n'ont aucun sens.

Aucun sens certes, mais peut-être une certaine influence?

Mais considérez l'affaire de la suppression d'une page dans un atlas scientifique!

Excusez-moi, mais ce cas n'est pas si clair. On peut évidemment se demander dans quelle mesure la géographie est une science pure. On peut en discuter et soutenir que dans le cas présent, des positions politiques et des conceptions individuelles s'étaient infiltrées dans l'article.

Mais où est la limite? Sraline interdisait la génétique moderne et David Levy veut interdire une approche géographique particulière.

Ce n'est pas tout à fait la même chose...

Où placer la juste limite entre les deux? Savez-vous que dans les années 40 la théorie de la relativité était interdite en URSS car elle était en contradiction avec le matérialisme dialectique?

1. En 1986, l'Atlas de l'Institut de Géographie nationale publia un article du Pr David Amiran, où l'on pouvait déceler une allusion critique à l'égard des implantations dans les territoires occupés. L'édition a été retirée sur l'ordre du vice-Premier ministre d'alors, David Levy.

Les raisons de mon style

L'intellectuel doit-il s'engager?

Tout dépend de la manière dont vous entendez le terme « engagement ». Si un professeur d'université accepte la responsabilité d'être ministre, il doit mettre de côté son travail universitaire pour se consacrer à son action de ministre. Même à l'université, accepter la responsabilité d'occuper le poste de recteur pendant quelque temps conduit à négliger son travail scientifique pendant ce temps-là. Aussi certains refusent-ils ces fonctions pour ne pas abandonner leurs recherches.

A l'université hébraïque, où vous avez passé l'essentiel de votre temps, vous êtes-vous senti étranger à cause de vos idées politiques?

Non. Sous aucun aspect et en aucune manière.

Pourtant, vous aviez des opinions plutôt hors-norme.

En quel sens? Jusqu'à la création de l'État, et même après, en quoi étai-je hors-norme?

Vous vous êtes toujours « distingué » par la forme violente de vos propos.

C'est vrai. Mais ils portent justement sur des questions qui ne sont pas hors-norme, qui concernent le sionisme et l'État d'Israël. Ceux-ci adoptent une ligne politique à laquelle je m'oppose.

Est-il arrivé qu'on vous menace sérieusement?

Jamais. Je reçois des lettres et des coups de téléphone, mais ce n'est pas sérieux. Les gens déversent leur colère. C'est-à-dire que je les blesse beaucoup plus qu'ils ne me blessent. Je perçois que je les choque réellement dans leurs sentiments. Lorsque je dis que l'idée du Grand Israël est une abomination ou que le Mur des lamentations (*kotel*) est le *Disco-tel* religieux, je sais que je les heurte durement.

Pourquoi utilisez-vous des expressions aussi dures?

Parce que peu de gens saisissent ce qui est en jeu, et de telles expressions leur ouvrent les yeux. De nombreuses personnes me disent que j'exprime ce qu'elles ressentent mais ne savent pas formuler.

Faut-il le faire avec des mots aussi durs, dont certains ont des connotations sexuelles?

Je n'ai pas d'autres formules pour dénoncer ce qui se passe! Vraiment, je n'en ai pas. En quels termes parler, par exemple, de l'affaire du meurtre des Prisonniers? Ce crime était celui reproché à certains criminels de guerre jugés à Nuremberg! Nous devrions supporter que le type qui dénie l'accusation — malgré un témoignage fiable, semble-t-il — dirige notre gouvernement! Et ne me dites pas qu'il a été calomnié par le chef de la DST! Le responsable de l'institution la plus importante aujourd'hui en Israël, celle dont dépend la vie et la mort de chacun, un tel homme oserait calomnier le chef du Gouvernement! Passons, tous deux continueront à siéger ensemble et le peuple à les supporter... parce qu'il ne reconnaît plus d'autre valeur que le coup de poing juif. Et il faut s'incliner! Et oublier, bien entendu, que la force du poing juif vient du gant d'acier américain qui le recouvre et des dollars qui le capitonent. Mais dès que le président américain actuel, ou son suc-

1. Affaire des deux terroristes qui s'étaient emparés d'un autobus (« L'Affaire de l'autobus 300 »), entre Tel Aviv et Ashkelon, capturé vivants puis abattus. Une violente polémique opposa alors le chef du Gouvernement Shamir et le chef de la DST.

cesseur, supprimera cette aide. notre État s'effondrera tout seul. Nous nous sommes mis dans une situation où Israël n'a aujourd'hui plus aucun ami dans le monde.

Aux Philippines, le peuple a renversé le dictateur. Quand se révéla l'infamie et la corruption du président Marcos on le renvoya. Même en Haïti, le président Duvalier a été chassé. Croyez-vous que dans un État et dans une société normales, un gouvernement comme le nôtre aurait tenu le coup plus de trois jours après tout ce qui s'est passé ? Nous en sommes à un point de bassesse sans équivalent dans la réalité politique du monde occidental auquel nous appartenons.

Vous admettez que vos expériences politiques ont toutes échoué. Je pense que la raison de cet échec tient au caractère trop radical de vos idées. Même si vous aviez réussi, cela n'aurait pu l'être que partiellement et marginalement. Il n'y a aucune chance qu'une majorité accepte des idées aussi radicales que les vôtres.

Je ne sais pas ce que vous entendez par « radical ».

Dans ce cas, quelle est la raison de vos échecs ?

De nombreux efforts, intentions et actions des hommes n'aboutissent pas. Que ce soit dans la réalité historique ou dans la réalité sociale.

Vous vous êtes sûrement interrogé sur la cause de vos échecs.

Au contraire ! Je m'interroge sur les raisons pour lesquelles certains projets réussissent, puisque par définition il s'agit de donner corps à ce qui n'existe pas. Ce qui n'est pas besoin d'être projeté. Il se trouve bien une raison pour que quelque chose de nouveau se produise ou qu'un changement se réalise !

Vos idées sont révolutionnaires. Par exemple votre revendication pour une séparation entre la religion et l'État est quasiment impossible dans notre système actuel !

Suis-je le seul à revendiquer ce qui a été réalisé dans le système politique le plus important créé dans l'histoire humaine : les États-Unis d'Amérique ? C'est la structure poli-

tique la plus puissante et la plus merveilleuse qui ait jamais existé dans l'histoire humaine.

Parler de séparer la religion juive de l'État juif... Aucun rapport avec la situation des États-Unis.

Je parle de séparer la religion d'un État où le pouvoir est aux mains d'apostats et de profanateurs du Shabbat, parmi lesquels certains grands rabbins. Un président américain ne contrôle aucune Église parmi les centaines qui existent chez lui.

C'est vrai, mais on ne peut pas faire de comparaison avec notre système.

Notre système est pourri à sa base.

On peut en conclure qu'il n'y a d'autre moyen pour réaliser vos idées, que la révolution et non la démocratie.

La révolution n'est pas une solution à exclure.

Sur cette question du rapport entre religion et État, êtes-vous prêt à dresser des barricades ?

Non.

Pourquoi ? N'est-ce pas la question la plus importante dans la vie d'un juif telle que vous la concevez ?

Mais on ne peut pas dresser des barricades pour cela. C'est une question qui dépend du libre choix des gens.

Pourtant vous appelez les gens à « organiser la révolte » ?

Bien sûr. Et s'ils ne le veulent pas, il ne se produira pas de révolte...

Dans la préface des Discussions sur les Huit chapitres vous écrivez : « L'expression, les nuances de la voix et même les gestes des mains peuvent rendre claires à l'auditeur des significations qui n'étaient pas explicites dans le langage exprimé. » Y pensez-vous quand vous parlez et prononcez un discours ?

Je cherche les formules qui correspondent aux faits et je pense que je parviens à exprimer mes intentions de manière claire. Bien entendu, cela ne me protège pas de ce dont parlait Karl

Popper, à savoir qu'il se trouvera toujours quelqu'un pour vous comprendre de travers, toujours quelqu'un pour comprendre exactement le contraire de ce que vous avez l'intention de dire. Vous n'y pouvez rien, quelle que soit la clarté avec laquelle vous exprimez vos idées. Mais généralement, je pense réussir à exprimer de manière très claire ce que je veux dire.

Et pour ce qui est de la voix et des mains, utilisez-vous consciemment ce type de communication ?

Lorsque quelqu'un veut insister sur quelque chose, il hausse le ton de sa voix. La gestuelle est une caractéristique humaine courante. Il n'existe pas d'homme sans gestuelle. Tout le monde parle avec les mains. Ce n'est pas un trait spécifiquement juif.

VI La vie et la mort

« Si vous n'acceptez pas de vivre en ce monde terrible, suidez-vous ! »

« Quel est le sens de votre phrase ? »
« Cela se réfère au fait que le système politique, les lois, les coutumes, les idéologies d'un pays ou d'un autre sont des choses terribles. »

« C'est une allégorie d'un autre genre. »
« Oui, vous pouvez dire qu'il s'agit d'un genre de système de valeurs dérivé de la morale juive. Mais ce n'est pas tout. Il y a aussi des choses qui ne sont pas juives, qui sont des choses qui ne sont pas juives, qui sont des choses qui ne sont pas juives. »

« Dans ce cas, on peut accepter ou non le système d'acceptation. »

« Ce n'est pas seulement un système. Mais, vous ne pouvez pas vous opposer, vous opposer à l'existence de la Torah et de la morale. Mais la morale que vous ne pouvez pas accepter est celle d'un système qui ne se réfère pas à la morale juive. »

« Vous dites que vous ne pouvez pas accepter le système d'acceptation. »

Le sens de l'existence

Vous dites que, dès votre jeune âge, vous avez reconnu « l'obligation de l'observance de la Torah et des mitzvoï ». Quel est le sens de cette phrase ?

Celui-là même qui fait que de nombreux humains, dès leur enfance, admettent l'obligation d'être d'honnêtes gens et non des délinquants.

C'est une obligation d'un autre genre...

Oui, mais pourquoi ne m'interrogez-vous pas à propos de ces millions de gens qui, dès leur jeunesse, n'ont jamais pensé devenir délinquants ? Je ne veux pas dire que chacun respecte toutes les lois à cent pour cent, mais, en principe, des centaines de millions de gens acceptent de vivre dans le cadre de la loi civile.

Dans ce cas, on peut apporter toutes sortes d'explications rationnelles et morales.

Ce n'est absolument pas rationnel ! Mais, pour en revenir à votre question, mon rapport à l'observance de la Torah et ses mitzvoï était le même que celui des centaines de milliers d'autres juifs qui ne se sont jamais posés la question d'être ou de ne pas être juifs.

Vous rapportez que vous fréquentiez des cercles qui avaient déjà, en public, rejeté le joug de la Torah.

Il se trouvait des gens comme ça, bien sûr, mais je n'adhérais pas à leurs conceptions. Je n'ai absolument pas vécu dans un monde « goy ». Je n'ai jamais imaginé de vivre dans un monde « goy ».

Et votre conclusion était que cette obligation ne découlait pas d'arguments rationnels ?

Non.

Lorsque quelqu'un vit une catastrophe — comme ce que vous avez connu avec la mort de vos deux fils — cela n'ébranle-t-il pas les principes fondamentaux de la vie ?

C'est un exemple de ce qu'est l'essence de la vie. Dans un certain sens, cela appartient aux normes de la vie.

Ce que vous énoncez : « le monde suit son cours selon ses lois » ?

C'est vrai. Généralement, nous voulons que les fils enterrent les pères, et non que les pères enterrent les fils. Mais cette tragédie aussi se produit dans la réalité naturelle.

Dans la manière philosophique de penser, oui...

Pas philosophique ! Au contraire, sans aucune philosophie. J'accepte ce fait que le monde suit son cours selon ses lois. Je ne dis pas cela en tant que philosophe. Je vis dans un monde qui suit son cours. Telle est la vie ! Et si vous n'en voulez pas, si vous n'acceptez pas de vivre en ce monde terrible, suicidez-vous !

Avez-vous déjà pensé au suicide ?

Je peux témoigner que, même en rêve, je n'y ai jamais songé.

Même dans votre jeunesse

De ma vie, jamais.

Vous dites : « L'homme sait qu'il mourra un jour, mais il ne croit pas en cette mort. » Quel est le sens de cette phrase ?

Lorsque je dis : « il ne croit pas », j'entends qu'il ne peut pas imaginer l'expérience de sa mort, bien qu'il en soit tout à fait

conscient. Pourquoi tout homme, sans analyse philosophique, parvient-il à différencier l'inanimé du vivant ? Parce qu'il est conscient qu'il mourra un jour. Que quelque chose s'arrêtera qui s'appelle la vie. Rien de comparable dans le monde inanimé. La gravitation ne cesse pas, l'électricité et la lumière non plus. Mais la vie a une fin.

Vous utilisez ici le concept de « croyance ». N'est-ce pas plutôt une question de « savoir » ?

Non. Chacun vit comme s'il ne savait pas qu'il allait mourir. Sinon il serait impossible de vivre, pas seulement pour les gens avec une pensée philosophique, mais pour tout le monde. L'homme sait, sans aucun doute, qu'il va mourir. Comment parvient-il à vivre ? Parce qu'il ne croit pas qu'il mourra. En d'autres termes : il a conscience du fait qu'il mourra, mais ce n'est pas une expérience de l'esprit. C'est dans ce sens que j'utilise ici le concept de « croyance ».

Est-ce la seule chose qui donne son sens à la vie ?

Le sens de la vie est ce qui permet de vivre. Sans cela nous en serions incapables.

Croyez-vous en une vie après la mort ?

Je n'ai aucune idée sur ce qu'il peut y avoir après la mort. Je ne dis pas pour autant qu'il n'y ait rien, mais je n'ai aucune idée de quoi il s'agit.

Cela vous intéresse-t-il, ou non, de savoir où vous serez enterré ?

C'est une *mitzva* des vivants. Les vivants sont astreints à la *mitzva* d'enterrer le mort. Le mort, lui n'a pas de *mitzvot* à respecter.

Cela vous est-il égal de reposer à côté d'un chrétien ?

Toutes les règles de l'enterrement ne concernent que les vivants.

Mais si on vous le demande à l'avance, vous importe-t-il de savoir qui sera votre voisin au cimetière ?

Je vous ai dit n'avoir aucune idée d'une quelconque continuation après la vie. Je n'existerai plus — c'est tout. Mais je sais que mes enfants doivent m'enterrer. Eux ont cette contrainte. Moi, je n'existerai déjà plus. Je n'aurai plus d'intérêt.

Je comprends. Mais imaginez que vous fassiez aujourd'hui un testament, et que vous écriviez : « Je demande à être enterré en tel endroit précis. »

Cela ne me viendrait jamais à l'esprit !

Pourquoi ? Parce que vous pensez que tout s'arrête là ?

J'aurais fini. A partir de là et à jamais. C'est vrai, mes enfants ont le devoir du deuil de sept jours. Le deuil est une *mitzva*, de même que l'enterrement d'un mort. Mais cela ne concerne plus le mort, seulement les vivants.

La dérive euthanasique

Que pensez-vous de l'euthanasie ?

Ce n'est pas un problème médical. Je suis contre l'euthanasie, car il est impossible de rationaliser la vie et de se poser la question : « Est-ce que cette vie en vaut la peine ? » Par exemple : nous sommes tous les deux d'accord que la vie d'un tel ne vaut rien. Supprimons-la ! Oui, mais à mes yeux votre vie non plus n'a absolument aucune valeur. Donc, pourquoi ne vous éliminerais-je pas, vous aussi ?

Je poserai ma question autrement : êtes-vous pour la prolongation par des moyens artificiels d'une vie qui, encore une fois, n'a pas d'intérêt ?

C'est le problème connu de la distinction entre euthanasie active et euthanasie passive. Il se trouve des cas où j'estimerais bon (dans tous les sens du mot « bon ») de laisser un homme mourir plutôt que de prolonger sa misérable « vie » par des moyens artificiels. Il se pourrait même qu'il soit « bon » de faire un acte pour mettre fin aux derniers restes de « vie » que l'on peut encore trouver en lui. Mais je m'oblige, et j'exige des autres, de ne faire ni l'un ni l'autre, car la notion de « ça vaut mieux » ne s'applique pas à la vie.

Selon la halacha ?

Je ne parle pas du judaïsme. Vous savez que R. Moshé Isserles

l'autorise. C'est très intéressant. Dans les lois sur l'agonie, le *Shoulhane Aroukh* affirme que « l'agonisant est un vivant à part entière ». Il est donc interdit de raccourcir le processus de l'agonie. Il y aurait dans un tel acte une sorte de meurtre. En commentaire, R. Moshé Isserles ajoute : « Mais si quelque chose retarde la sortie de la vie, il est permis d'ôter cette chose », c'est-à-dire que l'on peut ne pas rallonger la vie de manière artificielle. Mais mes sentiments ne sont pas entièrement en accord avec cette opinion. Pas du tout.

Ce qui signifie que vous êtes pour la prolongation de la vie dans tous les cas ? Dans quel but ?

Oui. Pour la raison déjà signalée. La barrière qui sépare un homme du meurtre d'un autre homme est très mince, et il est interdit de la franchir car, dès lors, il ne se rencontre plus de limite. Si vous dites aujourd'hui de la vie d'un homme devenu « une plante », qu'elle ne vaut rien, vous direz la même chose demain de la vie d'un quelconque vieillard sénile, et ainsi de suite. J'ai publié sur le cas de cette jeune fille américaine devenue « plante ». Elle est hospitalisée, branchée à divers appareils qui la maintiennent en vie. Apparemment, son existence n'a aucun sens. Elle n'existe plus en tant que personne, et pour son entourage elle représente un terrible fardeau aussi bien d'un point de vue moral que matériel. Faut-il débrancher les appareils ou non ? Supposons que tout le monde soit d'accord : « le bien » consiste à le faire (« le bien » n'est pas une idée objective), les parents de la jeune fille le demandent vraiment, afin qu'elle « meure dignement ». Mais demain il se trouvera un second cas d'intoxication cérébrale, avec pour conséquence la perte de toute sensation, conscience, motricité, mais avec conservation d'une respiration spontanée. Les réflexions sur la jeune fille précédente sont valables. Sa vie aussi a perdu toute « valeur ». Elle n'existe plus comme personne, et elle constitue un épouvantable fardeau pour les autres. Mais dans ce deuxième cas, il ne s'agit plus de laisser mourir, il faut faire une injection. Certaines personnes hésiteront pour la faire. On leur dira, peut-être, que ces scrupules ne sont pas rationnels. On leur dira : « Si vous êtes si convaincus — et je parle très sincèrement — que ce soit une bonne chose, alors pourquoi ne

faites-vous pas cette piqure ? » Troisième cas, celui d'un homme victime d'une intoxication cérébrale qui lui a fait perdre sa conscience, mais pas sa motricité. Cet homme n'est pas devenu « une plante », mais « un animal ». On se demandera à nouveau quelle valeur représente cette vie. Le fardeau pour l'entourage est peut-être encore plus terrible que dans les autres cas. Nous serons peut-être d'accord, dans ce cas aussi, d'ôter la vie. Ensuite se présente un enfant débile, que sais-je ? Il était une fois un homme très, très célèbre, du nom d'Adolf Hitler, qui a dit : « Les malades mentaux et les malades chroniques dont les vies sont sans valeur (*Lebensunwert*) et dont l'existence n'a pas de sens (bien qu'il soit possible de les soigner), doivent être éliminés. » Et on en a effectivement tué soixante-dix mille ! Pas des juifs, mais des aryens. L'Église est intervenue et l'a obligé à cesser. Pour le meurtre des juifs, elle n'est pas intervenue, mais là oui ! Encore un pas de plus : la vie des juifs n'a aucune valeur, et ils représentent un terrible fardeau pour le monde entier (ce qui est bien vrai...) par conséquent, direction Auschwitz !

Bien entendu, je ne suis pas assez démagogue ou « salaud » pour ne pas distinguer entre des gens qui, sincèrement, et avec de profonds sentiments humains, prônent l'euthanasie et Auschwitz. Mais je demande : où passe exactement la frontière entre les deux ? Je suis incapable d'y répondre. C'est la raison pour laquelle j'ai présenté le problème par étapes et que je dis : il est interdit d'ôter la vie ! La question de savoir si l'existence « vaut la peine » est une question qui ne se pose pas. Sur toute chose de la vie, vous pouvez vous demander si le jeu en vaut la chandelle. Vaut-il mieux habiter dans une maison ou dans une caverne ? Doit-on faire la guerre ou se soumettre ? Mais se demander si la vie vaut la peine... La majorité de l'humanité me paraît avoir une vie sans valeur, et elle constitue pour moi un lourd fardeau. L'existence même d'une certaine personne me gêne, donc sa vie ne vaut rien. S'il en est ainsi, pourquoi ne pas l'éliminer ? En cas d'euthanasie nous prétendons être charitables envers l'agonisant. Mais en vérité, nous sommes charitables envers nous-mêmes. Nous voulons nous débarrasser de lui. L'euthanasie est un mensonge de la société.

Le risque des greffes d'organes

Quelle est votre position à propos des transplantations cardiaques? Où se trouve la limite dans ce cas?

En soi, une transplantation cardiaque est une chose merveilleuse, mais très dangereuse pour l'humanité. Quelqu'un est à l'agonie et nous avons la certitude qu'il va mourir, nous le supprimons alors sur-le-champ, immédiatement. Nous lui ôtons son cœur, grâce auquel nous sauvons la vie d'un autre homme qui pourra vivre encore quelques années. Mais se pose alors la question de la limite. A partir de quel moment la vie du premier homme n'a plus droit au nom de vie? Va-t-il agoniser un quart d'heure ou une demi-heure? Dois-je attendre ce temps-là ou le laisser mourir naturellement? Oui, mais son cœur aussi sera mort et je ne pourrai plus m'en servir. Il me faut donc prélever le cœur alors qu'il est encore « vivant ». Et si je me dis: « Ne va-t-il pas mourir de toute façon? » j'admets alors que c'est une bonne chose. Mais demain se présentera le cas d'un homme qui pourra vivre de nombreuses années grâce au cœur d'une personne qui n'en a plus que pour un seul jour. Ou bien il se trouvera un vieillard complètement sénile, grabataire ou assis dans un fauteuil roulant. Peut-être pourrait-il vivre encore quelque temps? Mais il y a ce jeune homme qui serait susceptible de vivre encore plus longtemps, et peut-être même fonder une famille. Alors? Dès l'instant où l'on affirme qu'il est permis de supprimer la vie d'un homme — une vie qui ne vaut

déjà plus rien, et je ne dis pas cela, à Dieu ne plaise, par manque de respect pour la vie — afin de réaliser une grande chose, comme de sauver la vie d'une autre personne qui pourra vivre de nombreuses années encore, il n'existe plus alors de limites.

Pour résumer vos propos, vous êtes contre les transplantations cardiaques?

Je ne ferais aucun reproche au médecin qui le fait. Mais s'il me pose la question, je lui dirai que c'est interdit. Ce n'est pas simple pour moi. Je me pose à moi-même la question, et je ne peux y répondre: qu'aurais-je fait en tant que médecin? Je n'aurais certainement pas demandé à une personne ou à une autorité quelconque si cela était permis, mais peut-être l'aurais-je fait de mon propre gré.

Mais vous venez de dire que si on vous le demandait vous diriez que c'est interdit!

Si on me pose la question, je répondrai que c'est interdit, mais peut-être l'aurais-je fait moi-même. Je ne suis pas sûr. Même dans des cas d'euthanasie, si un homme souffre terriblement et qu'il est impossible de le soulager, même avec de la morphine, et que l'on peut le faire vivre encore quelques jours, voire quelques semaines, et si j'étais le médecin...

Peut-être vous aurait-il demandé de ne pas prolonger sa vie?

Cela n'aurait pas eu d'effet sur moi. La question qui se pose est: est-ce que moi j'ai le droit de le faire? Il est possible — je n'en sais rien — que je l'aurais fait. Mais je n'aurais demandé à personne si c'était permis, car si je le demandais, cela deviendrait aussitôt interdit. Dès l'instant où j'éprouve des doutes sur le caractère licite d'une action, je n'ai plus le droit d'en recevoir l'autorisation de qui que ce soit et je n'ai pas le droit de la donner à qui que ce soit. C'est à moi de m'autoriser. Dans le cas de la jeune fille américaine, le fait que les médecins aient posé la question au tribunal était un crime! Certains médecins ont déclaré: « Ma seule fonction consiste à prolonger la vie. La question de savoir si cela vaut la peine, ou si c'est bien d'agir ainsi ne se pose pas pour moi. C'est un problème philosophico-religieux de valeur morale. En tant que

médecin, j'estime que mon devoir est de prolonger la vie au maximum. » C'est une position qui ne me convient pas, mais je la comprends parfaitement. Si donc un médecin l'adopte, je l'accepte. Si, au contraire, le médecin dit: « Je suis convaincu — d'une intime conviction — que la meilleure chose dans une telle situation est d'administrer à cet homme une piqure qui l'achèvera en deux minutes », et qu'il le fasse — dans ce cas aussi, je ne blâme pas, même si une telle position n'apaise pas mon esprit. Mais si le médecin demande l'autorisation de commettre un tel acte, il se disqualifie alors à mes yeux.

Et quelle est votre position sur les greffes de foie ?

Pour ce qui concerne la *halacha* (c'est vrai aussi pour les greffes du cœur), voilà un sujet très compliqué sur lequel, il me semble, on n'a pas réfléchi jusqu'au bout. Dans la *halacha*, on a cette position claire: « une vie d'une heure » est une vie! C'est-à-dire que si la « vie d'une heure », dans le sens explicite de soixante minutes, ne vaut rien, alors deux fois soixante minutes pas plus (0 multiplié par 2 égale 0). Qu'en est-il de soixante-dix ans de vie? Vous n'avez pas existé et vous n'existerez pas, et cela n'a aucune importance. D'où cette règle importante de la *halacha* selon laquelle « une vie d'une heure » équivaut à une véritable vie. Il faut, d'un point de vue légal, traiter un agonisant comme s'il était vraiment vivant. C'est d'une parfaite logique. Mais dans votre cas, il ne s'agit pas d'euthanasie, mais de sauver la vie d'un autre homme. C'est-à-dire que pour le sauver, je dois prendre une vie d'une heure. Malgré tout, je pense cet acte interdit, parce qu'on ne sait pas où situer la limite.

Et si quelqu'un est prêt à sacrifier un de ses membres pour sauver son prochain ?

Je pense qu'il est interdit d'accepter ce genre de don. Je comprends qu'un homme sacrifie sa vie pour un autre homme, sans transgresser « une âme ne prime pas sur une autre âme ». Ce grand principe signifie, sans aucune espèce de doute, qu'une tierce personne n'a pas le droit d'éliminer la vie d'un homme pour sauver celle d'un autre. Mais il peut sacrifier sa propre vie

pour autrui. Mais je ne sais pas, j'hésite beaucoup en tout cas, quant à savoir si une tierce personne a le droit d'y contribuer.

Les membres de la famille, n'ont-ils pas un statut particulier en cette matière ?

Aucun statut. Ni légal ni moral. Il s'agit véritablement d'une décision personnelle. Peut-être, et je le dis avec beaucoup d'hésitation, une épouse a-t-elle son mot à dire? De même, je pense qu'il est interdit de retirer le rein d'un enfant attardé pour soigner son père malade. La décision ne relève pas des instances juridiques qui pourraient décider que toute personne âgée de 70 ans doit être supprimée parce qu'elle n'est plus d'aucune utilité. C'est une chose épouvantable. Au cours de la révolte des étudiants en France, en 68, un slogan réclamait une loi autorisant l'exécution de toute personne atteignant l'âge de 35 ans, la vie n'ayant au-delà plus de raison d'être vécue. A partir de là commençait la vieillesse, qui est un fardeau pour les jeunes qui ont la vie devant eux...

Aux frontières de la vie

Comment se fait-il que rabbins et médecins s'opposent sur ces questions ?

Ce n'est pas vrai. Il existe sur ces problèmes un très profond débat au sein même du monde médical. La thèse que je défends ici, à savoir qu'il est interdit de manière absolue d'ôter des vies humaines, a aussi des partisans chez les médecins.

Êtes-vous pour la collaboration des autorités halachiques pour une définition de la mort ?

C'est une question très difficile et je ne vois pas bien ce que la *halacha* peut statuer ici. Comment définirait-elle ce qu'est la mort ?

La halacha propose pourtant un critère de la mort. Il n'est peut-être pas scientifique.

Il découle d'un non-savoir. Le critère de la *halacha* est l'arrêt de la respiration, et il est bien évidemment faux. Il s'agit, dans ce cas, de définition factuelle et il est impossible de décider sur des faits. On peut seulement les connaître ou non. Ce qui n'empêche pas l'État de légiférer et d'établir qu'à partir de tel état particulier, on constatera la mort de manière légale. Mais ce n'est pas le sujet de notre discussion. Le problème est très difficile et des spécialistes de la *halacha* le comprennent fort bien. Il existe des problèmes sur lesquels il n'est pas possible

d'affirmer : c'est comme ceci, ou comme cela, du point de vue de la *halacha*. Il faut poser la question en fonction de la réalité.

N'étant pas professionnel, je dirais que le débat porte sur ce point : pour réaliser la greffe d'un rein ou d'un cœur, il faut les ôter à un homme qui n'est pas encore mort, même selon la définition scientifique.

Ce n'est pas si clair. On peut très bien admettre, bien que ce ne soit pas totalement logique, qu'un individu dont le cerveau cesse de fonctionner, est mort, même si son cœur bat pendant quelques minutes encore. Mais ma position découle d'une tout autre motivation. Dès l'instant où l'on s'autorise de telles considérations sur le fait de savoir si une vie vaut encore quelque chose, il n'existe plus de limite.

Pour résumer, serait-il juste de dire que le problème tient à la définition de la mort : commence-t-elle quand le cerveau cesse son activité ou lorsque le cœur cesse de battre ?

Exact. Jusqu'à ces derniers temps, la question n'a presque jamais été soulevée. Il s'agit d'une question de minutes, à l'issue desquelles la mort est admise par tout le monde.

Mais justement, selon vous, ces minutes sont comme une vie entière !

Aussi ai-je de très sérieux doutes. Il est intéressant de noter à ce sujet le plein accord entre ma position et celle des d'ini-ciens au chevet des malades.

Le terrible danger est que nous nous permettions d'apprécier si telle vie peut être considérée comme une véritable vie. Les médecins pensent que s'il n'existe plus d'activité cérébrale, l'être humain est mort. Je serais plutôt de cet avis.

On relève une analogie entre ce problème et un autre considérablement plus important, celui de l'avortement. Chez nous, environ 40 000 à 50 000 avortements sont pratiqués par an, 100 millions dans le monde entier ! Là se pose la question : à partir de quel moment un être humain est-il considéré comme tel ? Non pas au sens biologique, mais au titre de le considérer comme être humain. On ne trouve pas, non plus, de réponse

à cette question. Dans ce cas précis, la *halacha* nous facilite la tâche, d'une manière qui ne me convient pas tout à fait.

Qu'en est-il de la contraception ?

C'est totalement différent. Ni le spermatozoïde, ni l'ovule ne peuvent se transformer en êtres humains avant le moment où ils s'unissent. Donc nous pouvons affirmer ici, de manière formelle, que le début de la vie d'un individu se situe au moment de la fécondation et pas avant.

Si il en est ainsi, l'interdit n'est que religieux. Il n'y a pas de problème moral ?

Même l'interdit religieux reste très doux — car la *mitzva* de procréation n'est pas prescrite à la femme — et reconnaît qu'on peut introduire en la matière toutes sortes de dispenses. Mais l'épouse n'a pas le droit d'empêcher son mari de pratiquer la *mitzva*. Certains grands décisionnaires disent que dans un couple qui a eu un fils et une fille, le mari est dispensé de cette *mitzva*. A ma connaissance, c'est un point de divergence entre les décideurs. J'ai entendu dire que R. Moshe Feinstein a beaucoup assoupli cette question.

Dans les cas où l'on sait que l'embryon est malade, certains décideurs, parmi lesquels justement Rav Feinstein, autorisent l'avortement. Qu'en pensez-vous ?

Mon opinion est tout à fait différente, parce que je ne sais pas où est la limite. La barrière séparant l'homme du meurtrier est mince, elle ne relève pas du rationnel. Aussi est-il interdit d'y toucher. Même dans les cas que vous évoquez, où de tout mon cœur j'aurais voulu le faire. Je ne sais pas le seul de cet avis.

J'en déduis que vous êtes contre les examens de grossesse permettant de déceler les défauts du fœtus ?

Oui. Je sais que même selon la *halacha*, il existe des cas où l'on permet l'avortement. Cette latitude ne me satisfait pas.

Grete Leibowitz : Dans le judaïsme, on ne fait pas le deuil de sept jours pour un bébé mort moins de trente jours après

sa naissance. D'après cette façon de voir, il ne vivrait pas encore vraiment. Dans ce cas, pourquoi dis-tu que la vie commence neuf mois avant la naissance ?

Y.L. : Cette règle a été établie pour rendre la vie plus facile, réduire autant que possible les obligations de deuil. Il en va de même avec cette règle du deuil de sept jours : « Une fraction de la journée équivaut à la journée entière. » C'est compréhensible. Les vivants sont dispensés du deuil de cet avorton, pour lequel on n'éprouvait pas encore de sentiments. Mais ce principe ne fixe pas de limite. C'est une affaire juridique : alléger la vie du point de vue des lois et des règles de deuil. Mais, d'après la *halacha* et selon les règles de la Torah, l'avortement se compare à un meurtre, à ceci près que celui qui transgresse cette interdiction est quitte devant les lois humaines. Dans un monde régi par la connaissance des lois de la Torah, cette transgression est acquittée par les lois humaines, mais coupable devant la loi divine. Dans une société laïque, une loi se limite à ce qui est passible d'une peine infligée par les hommes. Ne pas être puni pour certains faits signifie qu'on n'a pas transgressé de loi, mais peut-être les vœux de certains. Il est donc absurde de voir ceux qui se réclament du « judaïsme religieux », exiger de la loi étatique qu'elle interdise l'avortement (en dehors des cas de sauvetage de vies humaines). Ce qui veut dire que l'État, à l'encontre de la Torah, punira la mère ou le médecin ! Car, selon la *halacha*, c'est un cas d'« acquittement devant la loi des hommes ».

J'ai eu beaucoup de vives discussions à ce sujet avec le juge de la Cour Suprême, Menahem Alon, qui en sait beaucoup plus que moi sur tout ce qui touche aux règles de la Torah. Mais je lui ai toujours dit qu'il était impossible de transposer les catégories du monde de la *halacha* à une société laïque, et en voilà l'exemple. Toute loi promulguée par l'État laïque contre l'avortement irait à l'encontre de la Torah. Si la chose est autorisée par la loi, ce sera évidemment à l'encontre de la Torah pour qui l'avortement est un meurtre (et dans ce cas l'État autorisera le meurtre). Si elle l'interdit, cela signifie qu'elle sévira, parce qu'on doit être puni quand on transgresse une loi de l'État. Or, la loi de la Torah nous dit que pour de telles transgressions « on est quitte devant les hommes et redevable devant

Dieu ». C'est-à-dire qu'il est impossible de transposer les catégories de la *halacha* à une société laïque, et c'est justement ce que Alon essaye de faire. Bien entendu, nous disposons d'un immense corpus de textes légaux que l'on peut utiliser, mais je lui dis qu'il butera toujours sur le même obstacle car à chaque instant il sera confronté à des choses qui n'ont de sens que dans un monde qui accepte l'hypothèse de l'existence d'une loi divine. S'il ne l'accepte pas, la question devient absurde. Ce sont là les problèmes de la *me'ja-halacha*.

La société et la mort

Et le suicide ? Ici, c'est bien l'homme lui-même qui décide de s'ôter la vie ?

D'après la *halacha*, il est interdit de se suicider. Mais moi, je ne peux rien dire contre un homme qui a eu la volonté de se suicider.

La société en tout cas considère son acte de manière négative !

De quel droit ? Je ne parle pas des lois de l'État, mais du problème moral. Un chapitre important de Kant explique pourquoi le suicide est immoral, mais je ne suis absolument pas d'accord avec lui. En Israël on recense 300 suicides par an, et la majorité des cas n'apparaissent pas dans les médias. Le suicide n'est pas un problème qui nous angoisse.

Si quelqu'un venait à vous et vous disait : « Je ne vois plus de raison de vivre, je veux me suicider. » Pourriez-vous lui donner une raison pour qu'il ne le fasse pas ?

Je pourrais lui dire que c'est une grave interdiction de la Torah et que je ne peux pas lui donner de raison rationnelle pour vivre. Je comprends les mots de la *Mishna* dans « Le Traité des Pères » : « Malgré toi tu nais, malgré toi tu vis, et malgré toi tu meurs. » Le suicide n'est pas un problème pour moi, mais pour celui qui veut se suicider. Il se trouve dans une atmosphère spirituelle différente de la mienne.

Les lois de l'État ne doivent-elles pas s'y intéresser?

Que voulez-vous ? Que je dise de quelqu'un qui s'est suicidé, qu'il soit enterré hors des murs du cimetière ?

Que la société s'intéresse au problème. Ce que vous dites en fait c'est qu'il ne faut pas empêcher quelqu'un de se suicider, ni même essayer de l'empêcher. Pourquoi donc, si un homme tente de sauter du dixième étage, essaie-t-on de l'en empêcher ?

Par pitié pour les créatures et, si vous voulez, par respect du « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Je le dis sincèrement et sans sarcasme. Puisque je ne veux pas me suicider et que je considère la mort comme quelque chose de mauvais, je veux aussi sauver cet homme de la mort. Si je vois quelqu'un se noyant dans la rivière, je ferai un effort pour le sauver. Quelle différence entre lui et celui qui veut sauter du toit ?

L'un ne veut pas se noyer et l'autre veut sauter du toit !

Mais mon rapport envers eux est le même. Dans les deux cas, je veux leur sauver la vie.

Alors, faisons un pas de plus. L'État promulguera une loi contre le suicide. Il me semble que vous n'avez pas été jusqu'au bout dans vos propos.

Une loi contre le suicide est ridicule.

Et quelle est votre position sur la peine de mort ?

Je suis contre. Je ne veux pas d'un système juridique qui exécute quelqu'un, bien que je ne sois pas du tout pacifiste.

Mais en fait pourquoi pas ? Ce serait un moyen de punition parmi d'autres.

Je ne veux pas d'un tel système juridique et, de fait, la *halacha* statue de même.

En disant qu'un tribunal qui appliquerait la peine de mort une seule fois en soixante-dix ans serait meurtrier ?

Pas seulement. Toute cette procédure de la mise en garde, des deux témoins, etc., empêche, en fait, toute possibilité de

prononcer une condamnation à mort. La chose ici est claire. Même si, d'après la Torah, il existe trente-six transgressions pour lesquelles le tribunal peut infliger la peine de mort, moi je dis, bien que la chose ne soit écrite nulle part, qu'il nous est interdit d'agir ainsi.

Même contre des terroristes ?

Les tuer dans l'action, oui, mais pas après coup. Pas d'exécution après jugement. Il est interdit à la justice d'appliquer la peine de mort.

Que signifie, d'après vous, le combat que mènent les ultra-orthodoxes contre les autopsies ?

Ces gens-là, ce qui leur reste dans le cœur de valeurs transcendantes, c'est la peur de la mort, du cadavre et du tombeau, le *kaddish* qui sera récité après leur mort, ainsi que le concept mythologique de résurrection des morts. C'est ce fait un atavisme quasiment magique. S'y rattache l'affaire des tombeaux des Saints. Or nous savons qu'un tombeau est impur ! Il est même totalement interdit au Cohen de se rendre sur une tombe. Cela n'a pas empêché qu'en Israël, on fasse des scandales, parce qu'on a construit un hôtel en un lieu où se trouvait un antique cimetière (à Tibériade). Ce fait-divers agite les esprits plus que la profanation du Shabbat. Il est vrai que la loi juive l'interdit, mais qu'est-ce que c'est par rapport à la profanation du Shabbat ?

D'après vous, il ne fallait pas du tout protester ?

D'après la loi juive, c'est interdit. Soit. Mais si vous vous résignez à ce que le peuple juif profane le Shabbat, ne déclenchez pas une guerre civile parce qu'on a touché à une tombe vieille de deux mille ans. Cette affaire de cadavre met en évidence une profonde corruption de la foi religieuse. Un texte du *Hatam Sofer*¹ — vraiment surprenant — dit : « On étudie la science médicale d'après les cadavres, et les médecins juifs étudient aussi la médecine sur les cadavres des gentils. Or, le corps d'un

1. Hatam Sofer (1762-1839), rabbin et dirigeant du judaïsme orthodoxe hongrois (NdT).

juif est différent d'un point de vue biologique, puisque nous ne mangeons pas d'aliments interdits, de bêtes impures et rampantes. Comment donc se fier à des médecins, qui ont étudié leur art sur les cadavres de gentils, quand ils soignent des juifs ? Pourtant la *halacha* établit qu'il faut parfois agir ainsi. Mais que savent les médecins du corps des juifs ? » Le voilà parti dans une controverse à propos de nourrir un malade pendant le jeûne de Kippour. Selon la *halacha*, on se fie à l'avis du médecin, même non juif. La présomption de risque vital prime, selon cette règle, les devoirs religieux de Kippour, bien qu'il soit possible qu'un médecin non juif ne comprenne rien à la biologie d'un juif. Et ce même rabbin d'être confronté à un problème du traité talmudique *Nida* (sur la mensure) qu'il ne saisit pas. On y rapporte un cas où l'on interroge les experts rabbiniques, à propos du sang d'une femme : s'agit-il du sang de menstrues ou de celui d'une blessure ? S'il s'agit de ce dernier, le problème est clos. Par contre, dans le cas de menstrues, la femme devient impure et doit compter sept jours avant d'avoir des relations conjugales. On demanda l'avis des médecins. (J'ignore par quelles méthodes ils pouvaient alors se déterminer.) Ceux-ci conclurent qu'il s'agissait d'un sang provenant d'une blessure. Ils autorisaient donc la femme à avoir sans délai des rapports conjugaux. Là-dessus, le *Hatam Sofer*, qui n'y comprend rien, dit : « Il s'agit d'un cas où il n'y a aucun doute de risque vital. Si on avait statué sur un risque d'impureté, ce n'aurait pas été une catastrophe que la femme attende sept jours. Malgré tout le *Talmud* fait confiance aux médecins au risque d'une transgression grave des lois sur l'impureté. » Et il conclut : « Il faut un sérieux examen ! Cela signifie que nos Sages faisaient confiance aux médecins et ne se demandaient pas si les médecins connaissaient la biologie d'une femme juive. » Mais chez le *Hatam Sofer* vous trouverez des choses encore plus graves. Pour lui, le cadavre d'un juif présente encore un caractère de sainteté ! Voici une expression de véritable idolâtrie, de surcroît très primitive !

Y a-t-il du vrai dans l'affirmation que le corps d'un juif a des particularités biologiques à cause des différences de régime alimentaire ?

Absolument pas. Que vous soyez végétarien ou que vous consommiez de la viande, et que celle-ci soit de veau ou de porc ne change rien, pas plus que la manière dont la bête a été abattue.

Vous dites que vous n'êtes pas pacifiste, mais avez-vous pensé devenir végétarien ?

Non.

Cela n'a aucun sens à vos yeux ?

Aucun.

Malgré ce qu'écrit la Torah, qui laisse entendre que la viande était interdite aux premiers hommes ?

Il semble que la viande ait été autorisée seulement après le Déluge, mais cela ne change pas mes sentiments. Je ne ressens pas qu'il soit interdit d'ôter la vie à des animaux. Ce sentiment m'est totalement absent. Ce qu'était la Loi humaine « d'Adam à Noé » ne m'intéresse absolument pas.

On vous téléphone tous le temps, on demande à vous rencontrer et vous ne le refusez à personne. Pourquoi ?

Pourquoi être désagréable ? Si les gens demandent vraiment quelque chose (dans la plupart des cas cette requête n'a aucune utilité pour eux, et parfois je me demande pourquoi ils se dérangent), je ne vais pas leur dire que je refuse de discuter avec eux. Parfois de jeunes étudiants de *yéchivot* viennent me voir pour me poser des questions sur certains de mes articles et cela me surprend.

J'ai lu, il y a quelque temps, l'interview d'un jeune homme, ancien étudiant d'une yéchiva de Bnei Brak qui a perdu la foi. On lui a demandé ce qu'on lisait dans les yéchivot, il a répondu : Leibowitz !

Un jour, quelqu'un de ces mêmes cercles vint me féliciter pour mon article sur la prière. Je lui aurais appris que la prière n'est pas un moyen d'obtenir quelque chose, mais la pratique de la *mitzva* de la prière. Il m'a dit que cela lui avait véritablement ouvert les yeux : « Vous avez résolu de nombreux pro-

blèmes sur lesquels je m'interrogeais. J'ai toujours cru que la prière était liée aux besoins de l'homme. Ce qui soulevait de nombreux problèmes. Pourquoi y a-t-il une prière fixe, une prière obligatoire, et pourquoi y a-t-il des prières non ~~exécutées~~ ? Mais j'ai appris de vous, que le principe de la prière est le respect de la *mitzva* de prier, et mon esprit s'apaisa. »

Si un homme a le droit de se juger lui-même, je dirais que mon article sur la prière, publié dans mon livre *Judaïsme, peuple juif et État d'Israël*, est à mes yeux, le meilleur article que j'ai sans doute jamais écrit.

Table

Note préliminaire	9
Préface de Gérard Haddad : Yeshayahou Leibowitz, un Prophète?	11
Notice biographique	18
Introduction par Michaël Shashar	19

I. LE SIONISME ET ÉTAT D'ISRAËL

Le septième jour	27
Le danger nationaliste	41
De Ben Gourion à Chaïm Weizman : portraits de dirigeants	52
L'avenir du kibboutz	60

II. LE PEUPLE JUIF

Existe-t-il un « génie juif » ?	69
Judaïsme et littérature	81
Le courant orthodoxe de Francfort	88
Christianisme et judaïsme, deux religions incompatibles?	92
Qui donc est juif?	102
Les racines de l'antisémitisme	109
Pourquoi le nazisme?	118
Le pouvoir charismatique	125

III. JUDAÏSME

Entre la religion et l'État: le grand problème métahalachique	131
---	-----

La tentation idolâtre	142
Autorité et responsabilité	150
Les principes de la foi	157
La vraie signification de la prière	164
Halacha et méta-Halacha	169

IV. CULTURE, ESPRIT ET VALEURS HUMAINES

La dimension psycho-somatique de l'homme	181
Science et psychologie	190
Mon travail d'encyclopédiste	197
La conscience et le déterminisme	204
Je ne suis pas humaniste!	209
Les exigences de la démocratie	215
Qu'est-ce que le socialisme?	220

V. LEIBOWITZ PARLE DE LEIBOWITZ

Des vocations multiples	229
Sioniste dès l'enfance	236
Propos sur l'art	242
Censure et liberté d'expression	249
Les raisons de mon style	252

VI. LA VIE ET LA MORT

Le sens de l'existence	259
La dérive euthanasique	263
Le risque des greffes d'organes	266
Aux frontières de la vie	270
La société et la mort	275

Achevé d'imprimer en février 1993
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.
à Lonrai (Orne)
pour le compte des éditions Desclée de Brouwer
N° d'impression : 12-2533
Dépôt légal : février 1993

Imprimé en France